



Res 3505  
. 67. B D

**VIE**

DE

**M. L'ABBÉ GARRIGOU**

Fondateur et premier Supérieur

DE L'INSTITUT DES DAMES DE LA COMPASSION

**A TOULOUSE.**



TOULOUSE

**IMPRIMERIE DE VEUVE DIEULAFOY ET COMP.**

rue des Chapeliers, 43.

1856

3505

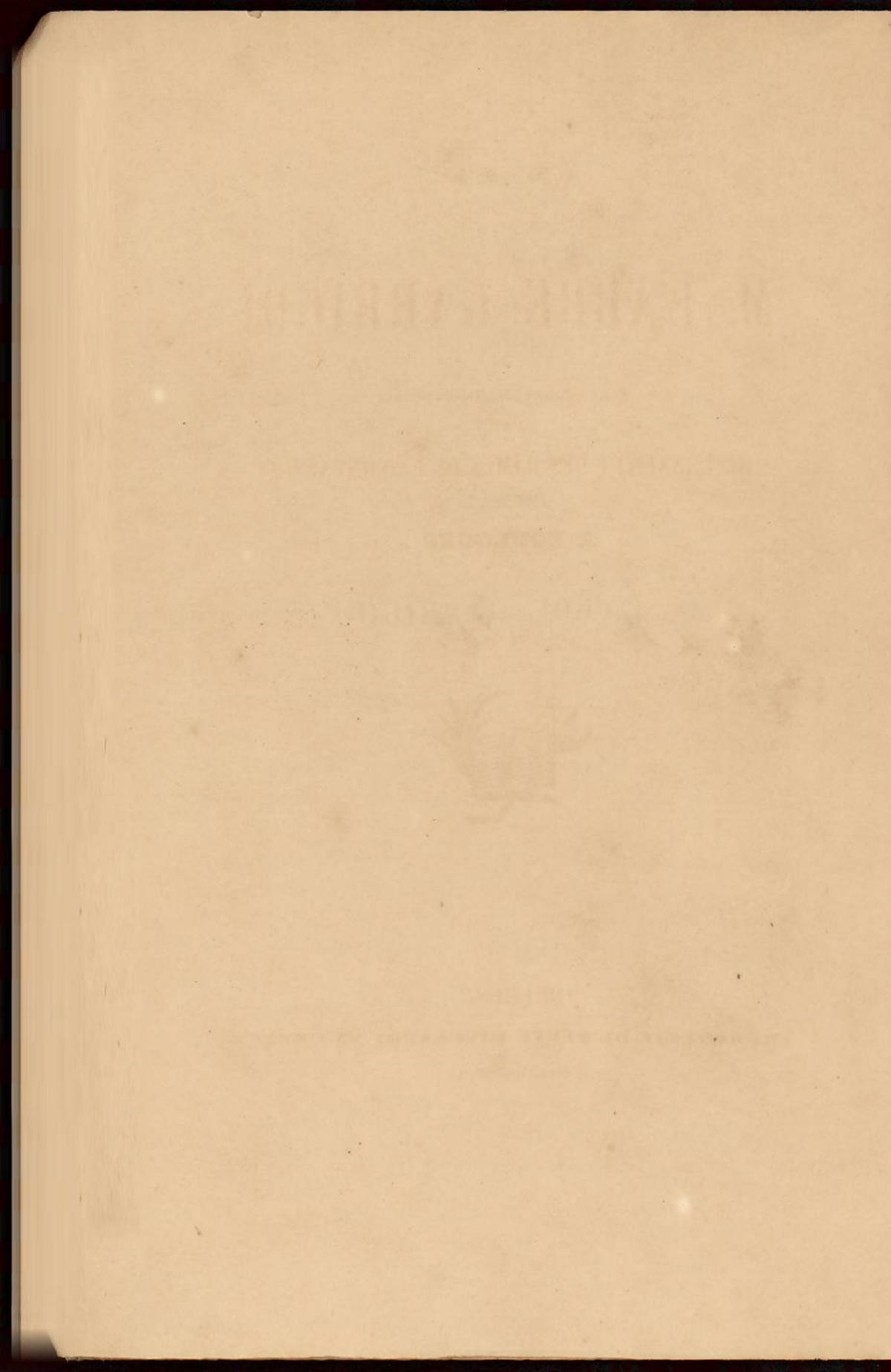




VIE

DE

M. L'ABBÉ GARRIGOU.



nos 355as

**VIE**

DE

**M. L'ABBÉ GARRIGOU**

Fondateur et premier Supérieur

DE L'INSTITUT DES DAMES DE LA COMPASSION

**A TOULOUSE.**

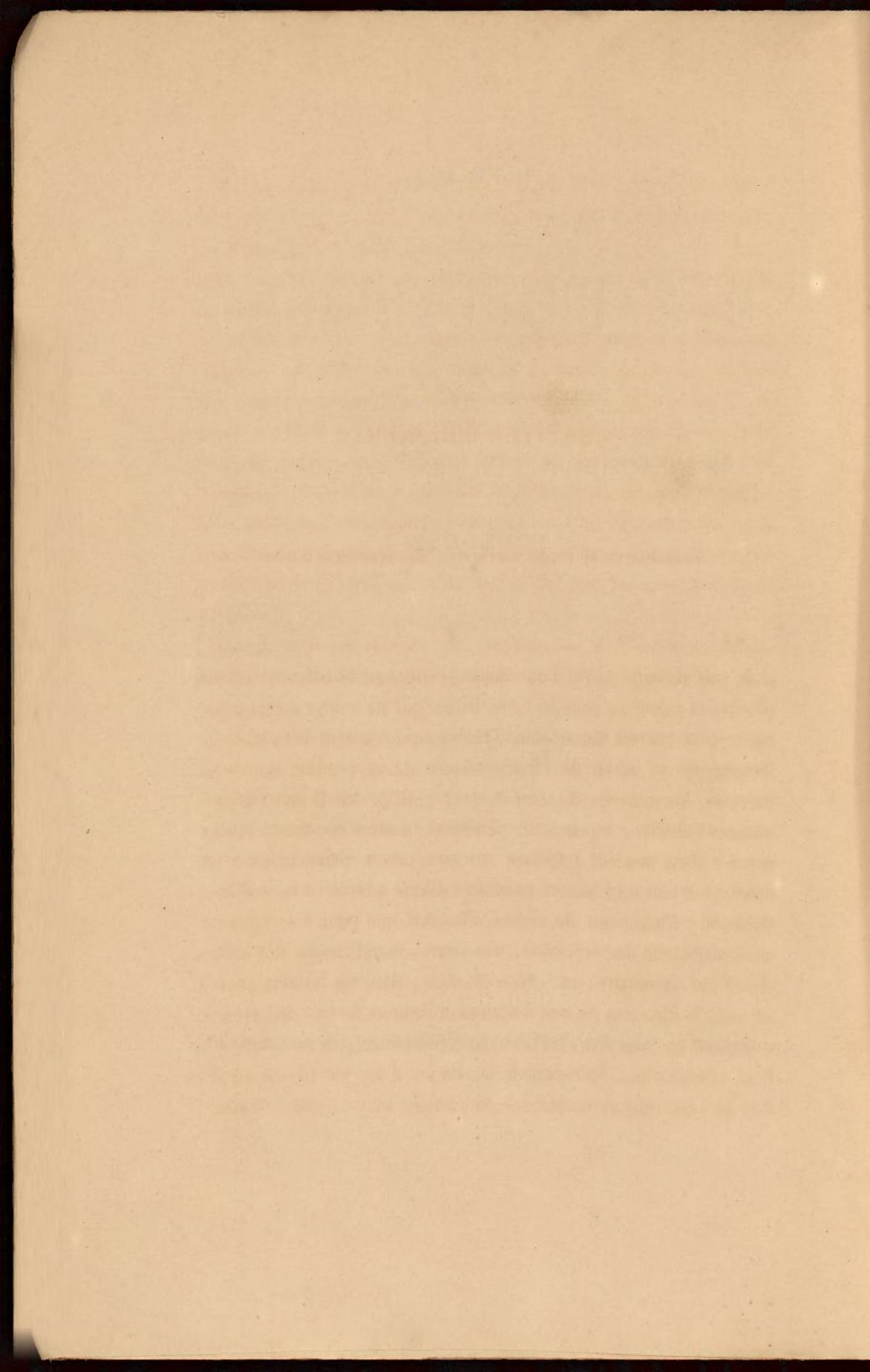


TOULOUSE

**IMPRIMERIE DE VEUVE DIEULAFOY ET COMP.**

rue des Chapeliers, 43.

—  
1856



## CHAPITRE PREMIER.

Naissance de M. l'abbé Garrigou. — Ses premières études.

Je vais raconter la vie d'un simple prêtre dont l'existence s'écoula paisible et calme au sein de l'obscurité ; qui ne voulut accepter aucune place, aucune dignité dans l'Eglise ; qui , content de sa modeste fortune, ne se servit de l'indépendance de sa position que pour exécuter les œuvres de son zèle et réaliser les projets de son immense charité ; esprit actif, pénétrant , doué d'une haute intelligence ; aussi prudent à former ses entreprises qu'ingénieux à les conduire à leur fin ; honoré pendant soixante années de la confiance publique ; n'acceptant de riches offrandes que pour les consacrer au soulagement des orphelins, des veuves abandonnées, des jeunes élèves du sanctuaire ; et , chose étonnante dans un homme qui eut en main la direction de tant d'affaires et l'emploi de tant de fortunes, n'ajoutant pas une obole à l'héritage qu'il avait reçu de sa famille !... Il ne consacra pas au Seigneur les restes d'une vie passée au milieu de l'enivrement des plaisirs du monde ; mais , comme Samuel ,

il se dévoua dès la première enfance à son Dieu, grandit à l'ombre du Sanctuaire, et fut dans la vieillesse ce qu'il avait été dès le berceau, toujours pieux et fervent.

M. l'abbé Garrigou vint au monde dans les dernières années du pontificat de Clément XIII, à cette époque de désastreuse mémoire où les ministres des Cours de l'Europe méridionale, sans cesse agités par cet esprit philosophique qui menaçait de tout envahir, déclarèrent une guerre sauvage à la Compagnie de Jésus, parvinrent à expulser des Etats de Portugal, d'Espagne, de France, de Naples, et de quelques autres, cette vaillante milice, et placèrent Clément XIV (Ganganelli) dans la triste nécessité, pour éviter de plus grands maux, de la supprimer entièrement : suppression émanée sans doute de la plus grande autorité visible sur la terre, mais qui désola le cœur de tous les bons catholiques et combla de joie les ennemis de la Religion.

On lit dans les registres de baptême de la paroisse de Saint-Martin-des-Cabanes, au département de l'Ariège, l'attestation suivante :

« L'an mil sept cent soixante-six et le vingt-deuxième jour du  
« mois de septembre, je soussigné, vicaire de la paroisse Saint-  
« Martin-des-Cabanes, ai baptisé un fils du sieur Jean-Baptiste  
« Garrigou et de dame Catherine Fauré, ses père et mère, mariés  
« ensemble, habitant au château de Gudanes, de cette paroisse. Cet  
« enfant est né le 21 du mois de septembre ; on lui a donné les noms  
« de Maurice, Marie et Matthieu. Le parrain a été le sieur Matthieu  
« Fauré fils ; la marraine, demoiselle Fauré Jeanne, femme du sieur  
« Papy, l'un et l'autre de cette paroisse, qui, requis de signer, ont  
« signé avec nous. — ROURMENGAS, vicaire. »

D'après cet acte authentique, M. Garrigou naquit le 21 septembre 1766, au château de Gudanes, et fut baptisé le lendemain de sa naissance. Ce château appartenait au seigneur de ce nom, que son

immense fortune et sa haute influence avait fait appeler *le Roi des Pyrénées*. Le marquis de Gudanes avait attaché le père de M. Garrigou à sa personne en qualité d'homme de confiance, particulièrement chargé de la direction et de l'administration de ses vastes domaines. Une merveilleuse entente des affaires et une exacte probité distinguaient M. Garrigou. Peu de temps après la naissance de cet enfant, qui était le quatrième des douze qu'il eut de son mariage, il se rendit à Toulouse pour y exercer un commerce lucratif et honorable. Il fixa sa demeure dans une maison (qu'il acheta) située dans la petite rue Saint-Rome, vis-à-vis de l'établissement des Pères de la Doctrine chrétienne. C'est là que M. l'abbé Garrigou passa sa vie entière jusqu'au moment où, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire, il vint habiter la maison des Dames de Fourquevaux. Il fut apporté à Toulouse à l'âge de trente mois, et put à juste titre regarder cette ville comme sa seconde patrie. Il annonça dès ses premières années un goût extraordinaire pour l'étude, et fut confié par son père à un maître qui habitait au voisinage et qui s'appelait Deleuch. Ce fut sous sa direction qu'il commença l'étude de la langue latine, et ce maître le conduisit jusqu'à la classe de quatrième. Son père étant assez étroitement lié avec les Doctrinaires, ceux-ci le déterminèrent sans peine à leur confier ce jeune élève d'une si grande espérance.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

État de l'instruction publique à Toulouse, en l'année 1778. — Maison des Doctrinaires. — M. Garrigou au collège de l'Esquille. — Il refuse d'entrer dans la congrégation de la Doctrine chrétienne.

Il existait à Toulouse, au commencement du seizième siècle, plusieurs collèges où la jeunesse était élevée. On distinguait ceux de Verdale, de Montlezun, de Saint-Girons, de Saint-Exupère, de Boulbonne, du Temple et des Innocents. Lorsqu'en 1561 les jésuites furent obligés de quitter la ville de Pamiers, ils établirent un premier collège dans le monastère des Augustines par les soins du cardinal d'Armagnac, archevêque de Toulouse. En 1565, MM. Madron, Delpech et Gamoy, bourgeois, cédèrent à la ville l'hôtel de Clary, qui avait appartenu à la famille de Bernuy, à condition qu'on y établirait le collège des jésuites. Ces religieux entrèrent en possession de cette maison en 1567, par les mains du père Edmond Auger, provincial d'Aquitaine, et en gardèrent la direction jusqu'à l'époque de leur destruction, en 1775. Par arrêt du Parlement du 11 septembre de la même année, il fut pourvu à la direction de ce collège par un Bureau qui fut chargé de le reconstituer sur de nouvelles bases et de nommer les divers fonctionnaires de cet établissement. Ce collège, ainsi reconstitué, subsista jusqu'à la révolution de 1789. Il occupait le local où se trouve aujourd'hui le lycée, et où l'on aper-

coit encore quelques beaux restes de l'ancien hôtel de Bernuy. Tel était le premier collège qui existait à Toulouse à l'époque où M. l'abbé Garrigou commença ses cours d'humanités.

Cette ville possédait encore un second collège qu'on nommait anciennement *Collegium Studii*, et qui prit plus tard le nom de *l'Esquille*. En 1561, les capitouls jetèrent les fondements du grand bâtiment que l'on voit encore aujourd'hui. Ce bâtiment fut continué en 1589 et 1590. La chapelle fut construite en 1608. En 1595, Antoine Ortet, par son testament en date du 20 août, fonda dans ce collège des prix d'éloquence et de poésie qui consistaient en des bonnets plus ou moins riches et ornés. Une inscription gravée sur la pierre perpétua le souvenir de cette institution. Ce collège fut, plus tard, cédé aux Pères de la Doctrine chrétienne, qui l'ont dirigé jusqu'à l'époque de la révolution française : il y avait un pensionnat dont le P. Rouaix était *principal*.

Indépendamment du collège de l'Esquille, les PP. de la Doctrine chrétienne possédaient un autre établissement à Toulouse, celui de Saint-Rome ou Saint-Romain, qui était regardé comme leur maison principale.

L'antique église de Saint-Romain était, depuis sa fondation, sous la dépendance du chapitre de Saint-Etienne. En 1216, Mascaron, prévôt de ce chapitre, fit cession à saint Dominique de l'église de Saint-Romain avec toutes ses redevances, sous la rente annuelle de trois sous toulousains. Foulques, évêque de Toulouse, confirma cette donation.

Les dominicains occupèrent cette église et quelques maisons adjacentes qui leur avaient été données jusqu'en l'année 1229 ou 1250, époque à laquelle ils se transportèrent au terrain dit de *Guarrigues*, sur la paroisse de la Daurade. Le couvent de Saint-Romain fut cédé par les dominicains à Bertrand, évêque de Comminges, qui le destina à loger les étudiants en théologie de son diocèse; il fut

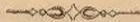
donné ensuite aux religieuses de Prouille, et passa de nouveau, longtemps après, sous la juridiction du chapitre de Saint-Etienne.

En 1604, le cardinal de Joyeuse appela les doctrinaires à Toulouse, et leur donna l'église et le couvent de Saint-Romain. On remarquait dans cette église une magnifique chapelle de l'Ange-Gardien. Le couvent possédait une très-belle bibliothèque que les religieux tenaient de la libéralité de M<sup>sr</sup> de Bertier, évêque de Rieux. Cette maison renfermait aussi quelques élèves qui étaient probablement destinés au noviciat des PP. de la Doctrine chrétienne. L'église de Saint-Rome est complètement détruite, mais il reste encore une grande partie du couvent.

M. l'abbé Garrigou se lia facilement d'amitié avec les Pères de Saint-Rome, voisins de la maison qu'il habitait. Ceux-ci déterminèrent son père à l'envoyer au collège de l'Esquille, où il fit ses classes de belles-lettres avec la plus grande distinction, et où il obtint le premier prix de rhétorique, qui donnait le droit de porter l'épée au côté. Ce vieux trophée de la gloire littéraire de M. Garrigou existe encore, et il aimait à le montrer comme un gracieux souvenir du premier âge. Ce fut à cette époque qu'il connut le Père Ferlus, doctrinaire, homme d'un talent très-distingué et qu'il eut pour professeur. Longtemps après la révolution de 89, M. Garrigou l'ayant rencontré dans une réunion d'amis, le Père Ferlus se plut à lui rendre un éclatant témoignage qui dût alarmer beaucoup son excessive modestie, en déclarant qu'il avait été le meilleur de tous ses élèves.

Dans la maison de Saint-Rome se trouvait un religieux qui était maître des novices. Il sut bientôt apprécier le rare talent et la vertu du jeune étudiant de l'Esquille; il comprit combien il serait avantageux pour son ordre de gagner un tel sujet. Il chercha donc à s'emparer de son esprit en lui parlant tous les jours du bonheur qu'il goûterait dans le couvent, et du bien qu'il pourrait opérer dans la suite. Les prévenances les plus assidues furent employées pour le

capter : on le conduisait souvent dans l'intérieur de l'établissement ; ses supérieurs lui faisaient bonne figure ; on alla même jusqu'à lui montrer une charmante cellule qui lui était destinée , et tout allait le mieux du monde pour le maître des novices lorsque le père de M. Garrigou , s'étant aperçu que son fils paraissait vivement préoccupé , s'empressa d'en rechercher la cause. Dès qu'il eut appris les sollicitations dont cet enfant était l'objet , il communiqua ses craintes à deux respectables ecclésiastiques de sa connaissance , les Messieurs Pijon , dont le clergé de Toulouse a conservé un précieux souvenir. Il fut convenu entre eux qu'on avertirait l'oncle du jeune étudiant , M. le curé de Sem , paroisse située dans l'ancien comté de Foix ; qu'on se réunirait dans la maison paternelle , et qu'on s'efforcerait par tous les moyens possibles de détruire toutes les séductions dont avait usé le maître des novices pour s'emparer de l'esprit du jeune homme. Au jour indiqué , la réunion projetée eut lieu. On découvrit au jeune Garrigou les principes funestes dont la congrégation de la Doctrine chrétienne était imbue à cette époque ; on lui fit entrevoir l'abîme dans lequel il courait grand risque de se précipiter. Il ne fut pas nécessaire d'employer de longs raisonnements pour engager l'écolier de l'Esquille à abandonner sans retour ses maîtres ; la droiture naturelle de son esprit , sa docilité , sa candeur d'âme , sa piété vive et sincère le dégagèrent d'une position délicate et difficile.



## CHAPITRE TROISIÈME.

M. Garrigou déclare à son père sa vocation. — Il entre au séminaire de Saint-Charles. — Il reçoit les ordres sacrés.

M. Garrigou avait choisi pour directeur de conscience M. Bernadet, curé de l'église métropolitaine Saint-Etienne, homme d'une charité toute apostolique, d'un profond savoir et d'une rare vertu. Le jeune étudiant avait fait des progrès rapides sous la conduite d'un tel prêtre; il puisa dans l'intimité de cette belle vie cette gravité cléricale, cette sainte austérité de mœurs, cette simplicité qu'il a pratiquées jusqu'à sa mort. M. Bernadet initia à toutes ses bonnes œuvres son jeune pénitent, qui l'accompagnait dans ses visites des malades, et aussi dans ses promenades. Plusieurs ecclésiastiques se réunissaient à heure fixe, en un lieu désigné, à M. le curé de Saint-Etienne, et là on discutait sur des cas de théologie, sur quelques points de la vie ascétique, et en particulier sur l'Écriture-Sainte; on faisait un grand assaut de mémoire pour rappeler les textes sacrés. M. Garrigou se plaisait beaucoup à ces réunions, et admirait l'étonnante facilité avec laquelle M. Bernadet récitait les chapitres entiers de la Sainte-Ecriture. Il puisa dans cet exercice, qui était pour ces excellents prêtres un agréable délassement, le goût de l'étude pour les Livres Saints, pour la théologie scolastique, étude qui fit plus tard les charmes de sa vie, et le rendit sans aucun doute

l'un des prêtres les plus instruits du diocèse de Toulouse dans la science pratique de la direction des âmes. Le commerce habituel qu'il entretenait avec les membres les plus éminents du clergé, les exemples qu'il avait sous les yeux, les exhortations d'une honorable amitié, le goût naturel qui le portait aux choses de Dieu, le déterminèrent à entrer dans l'état ecclésiastique. Il était alors dans la seizième année de son âge, époque à laquelle il devait choisir un état de vie. Son père le prit donc un jour en particulier, et lui dit qu'il était nécessaire de prendre un parti; que ses études d'humanités étant terminées, il fallait choisir un état, et sembla lui indiquer celui qu'il exerçait comme favorable à ses vues. Notre vertueux jeune homme parut accéder aux désirs de son père; il lui déclara cependant que la chose étant pour lui d'une extrême conséquence, on ne pouvait y porter assez de réflexion, et demanda une année entière pour réfléchir. Sa demande fut accueillie, et son père marqua exactement le jour de cette mémorable entrevue.

Une année entière fut donc employée à l'examen de sa vocation. Le jeune aspirant au sacerdoce intéressa tous ses amis à sa sainte entreprise, et en particulier M. Imbert (de Moissac) et M. Astre (de Carcassonne), deux élèves du séminaire de Saint-Charles à Toulouse. Il eut, à ce sujet, plusieurs conférences avec M. Bernadet, qui le recommandait aux prières de toutes ses âmes pieuses, et allait dans plusieurs monastères solliciter en sa faveur le bénéfice de quelque bonne œuvre. Pour lui, il vaquait à l'oraison, fréquentait les sacrements, visitait les églises pour connaître la volonté du ciel. Le temps d'une décision approchait. Au jour marqué, son père lui demande s'il s'est enfin déterminé pour le choix d'un état. Sans hésiter il répond que son parti est pris, qu'il veut entrer au séminaire de Saint-Charles. A cette parole, son père ne fait paraître aucune émotion ni aucune surprise; il fait couper les cheveux à son fils, lui remet en main la somme nécessaire à sa pension, et prie l'un de ses amis de l'accompagner à

Saint-Charles. Jamais projet ne rencontra moins d'obstacles et ne fut exécuté avec plus de rapidité.

M. Garrigou était âgé de 17 ans quand il entra au séminaire de Saint-Charles pour y commencer son cours de philosophie. On était en l'année 1784. Cette maison jouissait depuis longtemps d'une grande réputation de science et de piété; elle était dirigée par Messieurs de la compagnie de Saint-Sulpice. M. Antoine de Calvet, né à Toulouse en 1699, fils de messire Joseph Calvet, trésorier de France, et de Françoise de Vignes, fut l'homme choisi par la providence pour devenir le fondateur du séminaire de Saint-Charles. Après avoir consacré ses premières années à l'étude de la jurisprudence, il s'était intérieurement senti porté à se consacrer à Dieu dans l'état sacerdotal. Le ciel lui donna, pour l'exécution de ses desseins, une âme grande et forte, un profond détachement de tous les biens du monde, du savoir, de l'éloquence, de l'activité et de la fortune. Devenu prêtre, M. de Calvet réunit dans les combles de la maison de la trésorerie, place du Salin, quelques jeunes élèves; il fit ensuite l'acquisition de quelques chétives maisons sur la paroisse Saint-Sernin, assez près de la basilique, et y transporta sa petite communauté. Touché du grand bien qu'opérait cet établissement naissant, M<sup>sr</sup> de Crillon résolut d'ériger un séminaire, de concert avec les évêques de la province. Les premières lettres-patentes pour cette érection portent la date de 1758. Celles-ci ne furent pas enregistrées. M<sup>sr</sup> de La Roche-Aymon, successeur de M<sup>sr</sup> de Crillon, en obtint de nouvelles, et ce ne fut qu'en 1744 que cette maison pût avoir une existence assurée. Heureux et fier de la réussite de son œuvre, M. de Calvet donna au clergé du diocèse et à la France entière l'exemple d'un détachement porté jusqu'à l'héroïsme : en 1745 et en un seul jour, il donna au séminaire sa maison de campagne de la Cipièrre, un domaine situé à Paulhac, des rentes foncières et un capital de 20,000 livres. Guidé par le bien général du

diocèse, il comprit qu'après sa mort cet établissement pourrait périr s'il n'était confié à une communauté stable : aussi déterminait-il Monseigneur l'Archevêque à appeler les Messieurs de Saint-Sulpice. M. Cousturier, supérieur général de cette compagnie, accéda aux désirs du prélat, et en 1747 le séminaire de Saint-Charles passa sous la direction de cette communauté. M. de Calvet fut nommé directeur au séminaire de Paris quelque temps après, et le séminaire de Saint-Charles fut dirigé par M. l'abbé Bertin.

En 1765, trois ans avant la naissance de M. Garrigou, M. de Calvet revint à Toulouse et prit la direction, sous M. de Brienne, du séminaire du diocèse situé rue Valade, dans la célèbre maison de l'Enfance fondée par M<sup>me</sup> de Mondonville. Après la destruction de cet institut, les jésuites, devenus acquéreurs de cette maison, y gouvernèrent le séminaire diocésain jusqu'à sa suppression, en 1775. Cette maison fut placée alors sous la direction de Messieurs de Saint-Sulpice. M. de Calvet la gouverna pendant plusieurs années et en augmenta les bâtiments. Il donna tant d'éclat à ce séminaire, qu'il a, depuis, retenu son nom. M. Amblard lui succéda dans la supériorité. Pour M. de Calvet, il se rendit à Paris, et mourut à Issy en 1790, plein de jours et de mérites.

Lorsque M. Garrigou entra au séminaire de Saint-Charles, cette maison renfermait 160 élèves théologiens et philosophes. M. l'abbé de Saint-Félix en était supérieur. Cet ecclésiastique appartenait à une famille parlementaire de Toulouse ; il dirigeait le séminaire de Saint-Charles à l'époque de la révolution française, et avait pour collaborateurs dans cette maison MM. Cros, Marion, Boyer, Vernet, Dalga, Morel et Terrasse. Ce qui plaisait beaucoup à notre jeune séminariste, c'est qu'il avait trouvé à Saint-Charles une bibliothèque composée d'environ six mille volumes parfaitement choisis ; il put satisfaire son goût pour l'étude dans la lecture assidue des excellents auteurs qu'il avait sous la main. Après avoir fait son cours de philosophie, il

entra en théologie , et fut sans aucun doute un des meilleurs élèves du séminaire. Il soutint une thèse sur le mystère de la Sainte-Trinité avec tant de distinction , qu'on crut entendre un aspirant au doctorat de la Sorbonne. Ayant rencontré au séminaire un directeur éclairé et plein de piété , M. l'abbé Dalga , il lui donna toute sa confiance , et le regarda toujours comme un ange du ciel destiné à le conduire dans toutes ses voies. Il eut le malheur de le perdre : M. Dalga fut nommé supérieur du séminaire d'Aix. Néanmoins il entretint avec lui une correspondance habituelle , et en particulier le consulta sur une affaire importante de laquelle dépendait son avenir.

Quoique notre jeune théologien fût pleinement déterminé à entrer dans le sacerdoce , il était encore indécis sur le genre de ministère qu'il entreprendrait. Entrerait-il dans quelque communauté religieuse ? Irait-il à Saint-Sulpice ? S'attacherait-il au ministère paroissial ? Autant de questions , autant d'incertitudes. Il paraît que M. Dalga , parlant un jour de M. Garrigou à l'un de ses amis , avait laissé échapper cette parole : qu'il croyait ce jeune homme destiné à devenir chartreux. Ces mots ayant été rapportés à M. Garrigou , il crut voir dans ce discours l'expression de la volonté divine , et pensa sérieusement à quitter le séminaire pour se rendre à la Chartreuse. Toutefois il crut prudent de s'adresser d'abord à son directeur. M. Dalga quitta tout pour se rendre à Toulouse auprès de son ancien pénitent , et , dans une conférence qu'il eut avec lui , il déclara formellement que les paroles qu'on lui attribuait ne devaient pas être prises au sérieux ; qu'il croyait que la volonté du ciel était qu'il renoncât à toute idée de la vie religieuse. Cet homme vraiment inspiré de Dieu lui annonça , avec un ton d'assurance qui frappa le jeune séminariste , qu'il ne devait point accepter de poste fixe dans le sacerdoce , qu'il devait demeurer libre et indépendant , le pouvant d'ailleurs à cause de sa position de fortune , et que Dieu le destinait à produire quelques œuvres spéciales utiles à sa gloire et au salut des âmes. Cette déci-

sion marqua l'avenir de M. Garrigou ; elle ne s'effaça plus de son esprit, elle devint le mobile de toute sa conduite, et le centre vers lequel tournaient toutes ses pensées. Il demeura dès lors convaincu qu'il devait s'abandonner en aveugle à la Providence, et reçut comme une espèce d'intuition qui lui dévoila sa destinée. Il existe dans la vie des hommes que Dieu choisit pour l'exécution de ses desseins, des traits saillants et des points de départ qui les conduisent infailliblement au but qu'ils doivent atteindre ; les évènements se développent et se coordonnent, les circonstances se prêtent un mutuel appui, et tout arrive au point indiqué.

Dieu commença à le préparer en lui envoyant une maladie dont il a ressenti les effets jusque dans sa vieillesse. Nous avons dit qu'il fut choisi pour soutenir une thèse sur la Trinité. Le sujet était difficile et demandait de sérieuses études ; M. Garrigou les entreprit, non pour acquérir cette gloire passagère qui ne sort guère des murs d'un séminaire en pareille occasion, mais pour traiter convenablement une si haute matière. Il nous a laissé lui-même les impressions qu'il reçut alors. « J'avais, dit-il, mon esprit si occupé de la Sainte-Trinité, que  
« les choses les plus simples me le rappelaient. Il m'arrivait de m'ar-  
« rêter quelquefois sans songer que je fusse à table ; mon voisin  
« m'avertissait-il, je continuais à manger. C'est depuis cette époque  
« où mon sommeil a été si interrompu par le souvenir de ce mystère,  
« que je n'ai pu dormir paisiblement. Ce temps a été le terme de  
« mon repos et de mes bonnes nuits, car je n'ai plus eu qu'un som-  
« meil agité et souvent accompagné de fièvre. Ma tête a été si malade  
« depuis cette époque, que je n'ai plus été capable de rien dire en  
« public sans souffrir beaucoup. Il a fallu la nécessité où je me suis  
« trouvé de diriger l'affiliation et les deux congrégations pour me  
« décider à monter en chaire. » Sa maladie fut donc occasionée par l'excès du travail qui lui donna de grandes insomnies. Il chercha une heureuse distraction dans les œuvres extérieures de zèle. Il fut chargé

de plusieurs catéchismes , soit dans les paroisses , soit aux prisons , et s'acquitta toujours de cette fonction avec beaucoup de succès. Il fut ordonné sous-diacre par M. de Faye , ancien vicaire-général de M<sup>sr</sup> de Brienne et évêque d'Oleron. En 1789, il reçut le diaconat des mains de M<sup>sr</sup> de Fontanges , archevêque de Toulouse.



## CHAPITRE QUATRIÈME.

M. Garrigou est ordonné prêtre. — Il célèbre sa première messe. — Il se fixe sur la paroisse du Taur. — Coup d'œil sur l'église de Toulouse à cette époque.

Au moment où M. Garrigou reçut le diaconat , tout faisait présager en France la terrible révolution qui devait bientôt détruire à la fois les institutions monarchiques et religieuses. Les Etats-Généraux furent convoqués le 24 janvier 1789 ; ils furent remplacés par l'Assemblée Nationale, qui bientôt décréta la vente des biens du clergé, supprima les corps religieux , et abolit les vœux monastiques. M<sup>sr</sup> de Fontanges ne pouvant revenir dans son diocèse , MM. les vicaires-généraux durent prendre des mesures pour faire ordonner plusieurs sujets. On avait d'abord décidé qu'on enverrait les ordinants à Car-

cassonne ; mais on apprit que M<sup>sr</sup> l'évêque de cette ville avait été obligé de prendre la fuite. On se tourna alors du côté de la ville d'Auch, où se trouvait encore le vénérable archevêque M<sup>sr</sup> de la Tour du Pin Montauban. M. l'abbé Garrigou fut dirigé avec quelques autres, au mois de décembre 1790, vers la capitale de la Novempopulanie, où il devait recevoir l'ordre de prêtrise. Il arriva à Auch complètement déguisé, se rendit auprès de l'archevêque, et présenta ses lettres démissoriales. Il fut ordonné prêtre dans la chapelle du grand séminaire d'Auch avec un grand nombre d'autres diacres des diocèses voisins et de la France entière. Cette ordination fut la dernière qui pût être faite de jour. On y compta jusqu'à cent minorés qui y prirent l'ordre du sous-diaconat. Cette jeunesse dévouée courait au martyre ; elle prévoyait que les rangs du sacerdoce allaient être décimés par l'exil ou par la mort : elle voulait remplir toutes ces places.

M<sup>sr</sup> l'archevêque d'Auch fit encore une dernière ordination pendant la nuit, en 1791 ; il fut ensuite obligé de se retirer à Notre-Dame de Garaison, et de là en Espagne ; il choisit le monastère de Montserrat en Catalogne pour le lieu de sa retraite. Il rencontra là plusieurs prêtres du diocèse de Toulouse, entre autres M. l'abbé Boix, directeur au séminaire de Calvet, qui fut l'un des restaurateurs des séminaires à Toulouse après la révolution : homme incomparable par la profondeur de sa science théologique, l'aménité de son caractère, son talent pour la parole, et ses vertus éminemment sacerdotales.

De retour à Toulouse, M. l'abbé Garrigou se disposa à célébrer sa première messe. Il choisit le jour de Noël, et dit ses trois messes dans la chapelle du séminaire de Saint-Charles, sans éclat et sans solennité. Il était désormais au comble de ses vœux. Dès ses plus jeunes années, il avait considéré l'état sacerdotal comme le but vers lequel il devait tendre par la pratique de toutes les vertus. Aucune

vue humaine n'avait pu le guider ; il jouissait d'une honnête aisance ; il n'aspirait à aucun poste éclatant. Vivre au sein d'une aimable obscurité , faire le bien d'une manière cachée , était toute son ambition. Il s'attacha d'abord à l'église du Taur, où se trouvait alors curé M. Mathieu, mort plus tard curé de Saint-Sernin. Il y rencontra pour vicaires M. Mathieu le jeune, M. l'abbé Lalune et M. Lamarque. Cette paroisse, quoique d'une assez petite étendue, avait des revenus considérables ; trois célèbres confréries, celles du Purgatoire, de Sainte-Anne et du Saint-Sacrement , en augmentaient les ressources. Elle entretenait six prêtres consorsistes, et comptait parmi ses anciens pasteurs, M. Simon de Peyronnet, à qui l'Eglise de Toulouse doit la seule collection qu'elle possède des titres authentiques de son ancienne discipline et plusieurs autres ouvrages justement estimés. M. le curé du Taur inspira à M. Garrigou ce respect pour le culte divin et ce goût pour les cérémonies de l'Eglise qui l'ont toujours caractérisé.

Notre jeune prêtre fut bientôt témoin de la dispersion de tout le clergé de Toulouse. Il espéra trouver un abri dans la maison paternelle, et ne voulut point chercher un asile contre la persécution dans la terre étrangère. Sa santé était délicate et faible ; elle n'aurait peut-être pu résister à un long et pénible voyage. Il vit le séminaire de Saint-Charles, comme tous les autres établissements, spolié par la révolution, et tous les directeurs obligés de prendre la fuite. M. de Saint-Félix, accompagné de son frère le chanoine de Saint-Etienne, passa en Espagne. Arrivés aux frontières, les deux vénérables ecclésiastiques furent arrêtés. On leur demanda s'ils portaient de l'argent (ils avaient sur eux la somme de douze mille francs en or). Le supérieur regarde le chanoine, et lui dit : *Licetne mentiri?* — est-il permis de mentir? Le chanoine répond : *Non licet*, — il n'est pas permis ; et ils livrèrent leur or. Quel héroïsme du côté des confesseurs de la foi, et quelle lâcheté du côté des brigands ! M. Marion émigra

aussi, rentra plus tard en France, et mourut sur la paroisse Saint-Sernin. M. Vernet devint supérieur du séminaire de Viviers. Quant à M. Terrasse, il leva une école secondaire qui fut successivement établie au domaine du Buscat et à l'hôtel de Lévi. Il fit plusieurs entreprises qui ne réussirent pas, et mourut dans un assez grand embarras d'affaires.

Avant de suivre M. l'abbé Garrigou dans l'exercice de son ministère aux jours de la tourmente, il est nécessaire de jeter un dernier regard sur cette Eglise de Toulouse, si belle par les vertus de son clergé, si riche par ses souvenirs, si féconde en établissements religieux.

M<sup>gr</sup> de Fontanges en était archevêque. Il avait occupé successivement les sièges de Nanci et de Bourges, et était aumônier de la reine Marie-Antoinette. Il fut député aux Etats-Généraux, émigra à l'île de Majorque, rentra en France au concordat, et fut nommé archevêque-évêque d'Autun, après avoir fait sa démission de son premier siège. On comptait huit églises paroissiales qui avaient pour titulaires : (Saint-Etienne) M. Bernadet, (Saint-Sernin) M. Castillon, (Saint-Nicolas) M. Campardon, (la Dalbade) le Père Roure, (la Daurade) M. Saint-Come, (Saint-Pierre) M. Escaffres, (le Taur) M. Mathieu, (Saint-Michel) M. Chabanettes. Il existait à Toulouse vingt et une communautés d'hommes, savoir : 1<sup>o</sup> les Récollets, une des réformes de saint François; ce couvent est aujourd'hui détruit; on a bâti sur ses ruines la maison des prêtres du Calvaire; l'église existe; le Père Souilhac en a été le dernier supérieur. 2<sup>o</sup> Les Carmes-Déchaussés, situés à l'école actuelle de médecine; l'enclos est devenu le jardin des plantes; l'église sert de paroisse, sous le vocable de Saint-Exupère; dernier supérieur, le P. Denis de La Croix. 3<sup>o</sup> Les Grands-Carmes, situés sur la place qui porte ce nom, aujourd'hui complètement détruits; dernier supérieur, le P. Candelon. 4<sup>o</sup> Les Grands-Augustins; l'église sert au musée, les cloîtres à la galerie des antiques; une portion du couvent existe encore; dernier supérieur,

le P. d'Aurignac. 5° Les Petits-Augustins ou Pères de Saint-Georges, situés sur la place de ce nom, entre la rue Saint-Antoine du T et la rue des Bœufs; complètement détruits; dernier supérieur, le Père Audin. 6° Les Trinitaires, situés sur la rue qui porte ce nom, entre la place Rouaix et celle de la Trinité; complètement détruits, à l'exception d'une partie du cloître; dernier supérieur, le P. Pous. 7° Les Pères de Saint-Antoine du Salin, situés rue Pharaon; sur les ruines du couvent a été élevée la maison des religieuses de Notre-Dame; l'église existe, considérablement embellie. 8° Les Doctrinaires, situés rue Saint-Rome; l'église est détruite; elle formait l'angle de la petite rue Saint-Rome; la maison existe presque dans son entier: elle appartient à divers propriétaires; dernier supérieur, le P. Théron. 9° Les Oratoriens, situés vis-à-vis l'église de la Dalbade. Il reste peu de chose des anciens bâtiments; dernier supérieur, le P. Roure. 10° Les Théatins, situés au local occupé par le lieutenant-général; dernier supérieur, l'abbé d'Issigny. 11° Les Cordeliers de la Grande Observance, rue Deville; l'église existe encore, et sert de magasin à fourrage; le couvent est presque entièrement détruit; dernier supérieur, le P. Ferré. 12° Les Dominicains, situés vis-à-vis le collège, sur la paroisse de la Daurade; l'église et le couvent existent encore, ainsi que l'ancien cloître et ses magnifiques chapelles; dernier supérieur, le P. Bel. 13° Les Tierçaires, situés rue Pargaminières, vis-à-vis du couvent de Saint-Dominique; l'église et le monastère ont été complètement détruits; dernier supérieur, le P. Fressengues. 14° Les Capucins, situés sur la place actuelle de l'Artillerie; l'église existe, mais complètement changée; le couvent est détruit; dernier supérieur, le P. Marc-Antoine. 15° Les Chartreux, situés rue Valade; l'église sert aujourd'hui de paroisse sous le titre de Saint-Pierre; le parc d'artillerie occupe la place des bâtiments; dernier supérieur, dom Ricard. 16° Les PP. de la Merci (sécularisés avant la révolution), situés place Arnaud-Bernard; l'église et le couvent, détruits;

dernier supérieur, le P. Niel. 17° Les Bernardins, situés sur la place Saint-Sernin. C'était un simple collège ; les bâtiments sont aujourd'hui occupés par le collège des Jésuites. 18° Les Bénédictins, situés sur le quai de la Daurade ; l'église sert de paroisse sous le titre de Notre-Dame ; le couvent a été converti en manufacture pour les tabacs ; dernier supérieur, dom d'Olive. 19° Les Minimes, situés sur la route de Paris, hors des murs ; l'église existe et a été ouverte dernièrement, elle sert de paroisse ; le couvent existe aussi en grande partie ; dernier supérieur, le P. Hubert. 20° Les Feuillants, situés au faubourg Saint-Cyprien ; l'église est détruite ; le couvent est occupé par le pensionnat des Dames Noires ; dernier supérieur, le P. Dupuy. 21° Le Grand-Prieuré de Malte, situé rue de la Dalbade ; l'église est détruite ; elle occupait l'angle de la rue Saint-Jean ; le prieuré existe encore ; dernier grand-prieur, M. de Sade.

Il existait à Toulouse trois chapitres : celui de Saint-Etienne ; dernier prévôt, M. de Malaret ; — celui de Saint-Sernin ; dernier abbé, M. de Narbonne-Lara ; — celui de la Daurade ; dernier prieur, dom d'Olive. Dans le diocèse il y avait : le chapitre de l'Isle-en-Jourdain, collégiale de Saint-Etienne ; dernier doyen, M. de Conighan ; — celui de Saint-Félix de Caraman ; dernier précenteur, M. de Puibusque.

Les élèves de théologie pouvaient faire leurs études dans plusieurs séminaires : 1° celui du diocèse, situé rue Valade ; il existe encore, et sert de caserne. Ce bâtiment était primitivement occupé par la congrégation de l'Enfance établie par M<sup>me</sup> de Mondonville, et le fut ensuite par les PP. Jésuites ; dernier supérieur, M. Amblard ; ce séminaire était dirigé par les Sulpiciens. 2° Le séminaire de Saint-Charles, appartenant aux Messieurs de Saint-Sulpice, situé rue Pouzonville, près de la basilique Saint-Sernin ; il existe encore et sert de caserne ; dernier supérieur, M. de Saint-Félix. 3° Le séminaire de la Mission, dirigé par les Lazaristes, situé sur la place de la Daurade, à l'entrée de la rue des Blanchers ; il existe encore, et sert de caserne ; dernier

supérieur, M. Compans. 4° Le séminaire de l'Oratoire, situé vis-à-vis de la Dalbade; dernier supérieur, M. Roubeau. 5° Le séminaire des Irlandais, situé rue Valade; il en existe encore une partie faisant angle à la rue de la Bastide; dernier supérieur, M. Mac-Karty.

Un grand nombre de confréries avaient des chapelles ouvertes au public. 1° Les Pénitents Bleus; l'église existe, et sert de paroisse sous le titre de Saint-Jérôme. 2° Les Pénitents Noirs, situés sur la place de ce nom; totalement détruits. 3° Les Pénitents Blancs, situés sur la place de ce nom; complètement détruits. 4° Les Pénitents Gris, situés vis-à-vis du grand portail du collège de l'Esquille; détruits aussi entièrement.

Il y avait encore à Toulouse plusieurs oratoires où se célébrait l'office divin. 1° Saint-Roch, au faubourg Saint-Michel, anciennement appelé Notre-Dame de Férétra; il existe encore près des Récollets. 2° L'oratoire de Sainte-Catherine, situé grande rue Saint-Michel, à l'angle de la rue qui porté ce nom; entièrement détruit. 3° Saint-Barthélemy, situé sur la place de ce nom; entièrement détruit. 4° Saint-Sauveur, situé au faubourg Saint-Etienne, sur la promenade placée derrière la colonne Dupuy; entièrement détruit. 5° Saint-Aubin, situé sur le boulevard Saint-Aubin; complètement détruit. 6° Saint-Geraud, situé sur la place de la Pierre; détruit. On aperçoit encore un reste de voûte. 7° Nazareth, situé dans la rue de ce nom; il existe encore et est desservi par les PP. du Calvaire. 8° Sainte-Barbe, située rue de la Dalbade, hôtel de Béarn; entièrement détruit. 9° Saint-Quentin, située sur la place Royale, vis-à-vis du Capitole; entièrement détruit. 10° Saint-Julien, situé sur la place de ce nom, derrière l'école actuelle de Droit; entièrement détruit. 11° de Boulbonne, appartenant aux religieux de cette Abbaye, situé sur la rue de ce nom; détruit. 12° Saint-Jean, aux Messieurs de Malte, situé rue de la Dalbade; détruit. 13° Saint-Rémi, situé vis-à-vis de la rue de ce nom sur celle de St-Jean; détruit. 14° Saint-Roch des Minimes,

situé à l'extrémité du faubourg Arnaud-Bernard, sur la route de Paris; entièrement détruit. 15° L'Oratoire, situé à l'île de Tounis, sur les bords de la Garonne; détruit. 16° L'Inquisition, abandonnée avant la révolution, rendue plus tard au culte, située vis-à-vis du palais actuel de justice, et desservie aujourd'hui par les PP. Jésuites.

Les évêques des provinces voisines avaient fondé à Toulouse plusieurs collèges pour les élèves qui devaient suivre les cours de l'Université. 1° Le collège de Pampelonne ou de Sainte-Catherine, situé rue des Balances; complètement détruit. 2° Saint-Martial, situé sur la place du Capitole, partie de l'est; détruit. 3° De Foix ou de la Vache, situé rue de l'Orme-Sec; il existe encore, et est occupé par le couvent de la Compassion fondé par M. Garrigou. 4° Saint-Raymond, situé sur la place de ce nom; il existe encore; l'église est détruite. 5° Mirepoix, situé sur la rue qui porte ce nom; il en existe encore quelque partie. 6° De Périgord, situé rue du Taur; il en existe une partie occupée par le grand séminaire. 7° Maguelonne, situé rue du Taur; entièrement détruit, et remplacé par un superbe hôtel. 8° De Narbonne, situé place de l'Artillerie, vis-à-vis de l'Ecole; remplacé par une maison particulière. 9° Le collège de Secondat. Nous avons parlé plus haut des collèges destinés aux premières études.

L'Eglise de Toulouse possédait encore un très grand nombre d'établissements religieux pour les femmes: 1° les Dames de Sainte-Claire de la Primitive Observance, situées près la porte de Saint-Cyprien; l'église et le couvent sont aujourd'hui occupés par l'hospice des aliénés à La Grave; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Salère. 2° Les Dames Maltaises, situées même faubourg, vis-à-vis des Feuillants; l'église et le couvent détruits; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Gudanes. 3° Les Feuillantines, situées au même faubourg, sur les murs de la ville qui longent les allées, entre la barrière de Muret et celle de Saint-Cyprien; complètement détruites; dernière prieure, Jeanne Cailleau. 4° Les Ursulines, situées sur la

rue Sainte-Ursule ; presque entièrement détruites : on a élevé sur les ruines du couvent l'hôtel de la poste aux lettres ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Lacombe. 5° Sainte-Catherine de Sienne, située rue du Petit-Versailles (Lafayette) ; église et couvent détruits ; on a élevé sur leurs ruines l'hôtel des Messageries générales du Midi ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Saint-Marc. 6° Les Dames de Saint-Sernin, situées rue du Sénéchal ; l'église et le couvent subsistent encore : ils servent de maison d'arrêt ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> Riquet de Bonrepos. 7° Les Religieuses de Notre-Dame, situées rue du Sac ; l'église et le couvent servent aujourd'hui pour l'hôpital militaire ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> d'Espagne. 8° Les Hospitalières, situées rue du Sénéchal ; ce couvent est aujourd'hui occupé par le Refuge ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> Sainte-Mélanie. 9° Le Bon-Pasteur, situé même rue et vis-à-vis ; ce qui reste du couvent a été destiné à la Salpêtrière ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> Desclaux. 10° Le Refuge, situé rue Périgord ; l'église est détruite ; les bâtiments sont occupés aujourd'hui par les Dames de Nevers ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> Tauriac. 11° Les Salenques, abbaye située sur la rue qui porte ce nom ; l'église existe encore et sert de magasin ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Villontreix de Faye. 12° Les Tiercerettes, situées sur la place qui porte ce nom, à l'extrémité de la rue de la Chaîne ; complètement détruites ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Cassanhoil. 13° Les Visitandines, situées sur la place qui porte ce nom, église et couvent complètement détruits ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Ponsan. 14° Les Carmélites, situées rue Périgord ; l'église est devenue la chapelle du Grand-Séminaire ; le couvent sert aux vivres militaires. 15° Les Dames de Saint-Pantaléon, abbaye située rue de la Pomme ; complètement détruites ; dernière abbesse, M<sup>me</sup> de Baron-Montbel. 16° Les Augustines, dites de la Madeleine, situées rue des Couteliers, vis-à-vis de la rue qui porte ce nom ; complètement détruites ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Fleury. 17° Les Dames de Sainte-Claire, dites

Urbanistes, situées rue de la Fonderie ; l'église et le couvent subsistent, et sont destinés à la fonderie des canons ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Belissens de Durban. 18° Les Dames du Bon-Jésus, situées à l'ancien séminaire de Caraman, rue de ce nom, au faubourg Saint-Etienne ; le couvent existe encore : c'était un asile offert au repentir ; il est aujourd'hui vacant. 19° Les Providentes, situées rue du Sénéchal, à l'angle de la rue du Salé. Cette maison subsiste encore. 20° Les Dames d'Andoïn, situées rue des Arts ; complètement détruites : on a élevé sur les ruines l'hôtel de la poste aux chevaux. 21° Les Dames de Fourquevaux, situées sur la rue de l'Orme-Sec ; l'établissement subsiste encore, et sert à une communauté de clercs ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Pavie-Fourquevaux. 22° Les Dames Noires, situées rue d'Astorg ; complètement détruites ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Lafaurie.

Le diocèse de Toulouse renfermait environ deux cent trente cures, toutes inamovibles d'après l'ancien droit, parmi lesquelles six archiprêtres, Caraman, Gardouch, Grenade, le Lherm, Montastruc et Verfeil.

Il existait dans les limites de l'ancien diocèse plusieurs abbayes ou communautés, soit d'hommes, soit de femmes : 1° Eaunes (Bénédictins), située près de Muret, complètement détruite ; l'église existe encore et sert de paroisse ; dernier abbé, M. de Cambon, mort vicaire-général de Toulouse. 2° Grand-Selve (Bernardins), située près Verdun-sur-Garonne ; complètement détruite ; l'abbaye était vacante à l'époque de la révolution. 3° Le Mas-Garnier ou Saint-Pierre de la Cour (Bénédictins), situé près du Mas de Verdun ; l'abbaye existe encore ; l'église a été détruite. 4° La Capelette (Prémontrés), située près de Grenade, aujourd'hui complètement détruite. 5° Sainte-Claire d'Auterive ; il ne reste de cette abbaye que les bâtiments formant l'infirmerie et les offices, et une partie du pensionnat et du noviciat ; l'église est détruite. 6° L'Oraison-Dieu ou de Favas

(Cisterciennes), située près de Muret, complètement détruite ; dernière supérieure, M<sup>me</sup> de Bastard.

Il y avait encore des religieux de la Merci à Auterive, des Cordeliers, des Ursulines à Grenade, des Cordeliers à Montgiscard, des Capucins à Villemur, etc., etc.

---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### Conduite de M. Garrigou pendant la révolution française.

Nous venons de retracer le tableau fidèle de l'Eglise de Toulouse et des établissements religieux qu'elle renfermait dans son sein. Toutes ses abbayes, ses monastères d'hommes et de femmes, ses prieurés, ses églises paroissiales furent ou détruits ou ravagés ; des mains sacrilèges enlevèrent toutes ses richesses, renversèrent ses autels ; on envoya ses prêtres en exil, ou dans les prisons, ou à l'échafaud. M. Garrigou devint le témoin de toutes ces scènes de spoliation et de mort. Il chercha d'abord un abri dans la maison de son père ; il y construisit un modeste oratoire, y éleva un autel, et ce fut dans cet asile qu'il passa les premiers jours de la révolution. L'étude et la prière partageaient alors tous ses instants ; il sortait peu,

et toujours déguisé. Quelques autres ecclésiastiques étaient restés comme lui à Toulouse, au péril de leur vie; il connaissait leurs noms, leur domicile, les visitait quelquefois, et exerçait avec eux le ministère. Son extrême jeunesse lui donnait la facilité d'aller sur plusieurs points divers, et d'entretenir ces communications devenues si nécessaires dans ces mauvais jours pour conserver l'unité d'action dans la conduite. Il inspirait à tous la plus grande confiance à cause de sa rare perspicacité, de son intelligence dans les affaires, de son adresse à se tirer des pas difficiles sans compromettre personne. Il devint alors le dépositaire des secrets de l'administration diocésaine et l'âme de tous les conseils. Fallait-il porter un ordre, communiquer des pièces officielles? c'était lui qui était chargé de toutes les missives. Il contribua de tout son pouvoir à la formation d'un Comité dit *de Conscience*, auquel on devait avoir recours dans les circonstances difficiles. Ce Comité fut composé de MM. Pijon, Amblard, Mac-Karty, Delmas, Noguié et Barbance. M. Garrigou fut prié d'y assister, et plusieurs fois il étonna ces ecclésiastiques par la sagesse de ses décisions.

Dès le premier moment où il avait été question du serment à la constitution civile du clergé, M. Garrigou s'était prononcé contre cet acte de la manière la plus formelle et la plus éclatante. Il ne contribua pas peu, par ses connaissances théologiques, à confirmer dans la soumission à l'Eglise la plupart des prêtres qui avaient avec lui quelques relations, et le 6 mars 1791 il eut la consolation de voir ce serment refusé par l'immense majorité du clergé séculier et régulier de la ville de Toulouse.

Plus les temps devenaient mauvais, plus il mettait de zèle à se rendre utile à la nouvelle administration du diocèse. Les vicaires-généraux de M<sup>gr</sup> de Fontanges ayant été dispersés, il devint indispensable d'en nommer d'autres. Le choix du prélat tomba sur MM. Dubourg, Carrière, Saltel et Montjousieu. Il se mit à la disposition

de ces Messieurs, qui dans bien des circonstances reconnurent l'utilité de son officieux concours. Jusque vers la fin de l'année 1792, il était resté dans la maison de son père, petite rue Saint-Rome ; il fut obligé à cette époque de chercher un autre asile. A l'est et au sud de la ville de Toulouse se trouvait un vaste quartier s'étendant depuis la porte Saint-Etienne jusqu'à celle de Saint-Michel au dehors, et depuis la métropole jusqu'à la place des Carmes et celle du Salin au dedans. Ce quartier était occupé par les grandes familles ; de vastes hôtels devenus presque vides, situés dans des rues tortueuses et étroites, prêtaient un asile assez assuré aux prêtres demeurés fidèles. Un grand nombre de familles appelées *aristocrates* habitaient ce quartier, et comme il y avait aussi quelques démocrates, ceux-ci, ayant conservé quelques rapports de bon voisinage avec les premiers, les avertissaient quand il devait y avoir des visites domiciliaires. C'est ainsi que dans la maison où j'habite, maison achetée par mon père à M<sup>lle</sup> de Lavedan, et qui appartenait autrefois au comte de La Trilhe, il y avait quatre prêtres cachés avec soin et disant tous les jours leur messe. Ma mère, qui leur servait de clerc, était avertie à point nommé du jour et de l'heure de la visite par un démocrate son voisin, menuisier de profession. Je conserve encore avec un religieux respect la pierre sacrée, les cartons d'autel et la chasuble qui a servi à ces confesseurs de la foi, parmi lesquels se trouvait un de mes oncles, mort curé de Lauras au diocèse de Vabres.

Ce fut dans ce quartier et près la porte Montgaillard que M. Garrigou demanda et reçut l'hospitalité. La maison où il passa tout le temps de la terreur appartenait à M. Frizac, et la famille chrétienne qui l'accueillit était celle de Laprade. Il s'y tint caché avec soin, et y fut accompagné par MM. Laffon et Gary, anciens élèves du séminaire de Toulouse. M. Laffon, qu'on pouvait comparer par sa fervente piété à un chrétien des premiers siècles, ne continua pas la

carrière ecclésiastique ; il est mort professeur émérite de littérature au collège royal, laissant après lui une mémoire éternellement bénie. Le second reprit ses études cléricales, et fut ordonné prêtre après le concordat : il devint le fondateur, avec M. Savy, mort évêque d'Aire, de la célèbre école qui porta leur nom, située rue Saint-Remésy, et dans laquelle une jeunesse nombreuse recevait une excellente éducation. Après la dissolution de leur société, M. Gary se sépara de M. Savy et vécut dans la retraite, se livrant à la direction des âmes ; il s'attacha particulièrement à la maison des Dames Noires que M<sup>me</sup> Mir avait établie au faubourg Saint-Cyprien. C'est là que nous avons passé douze années ensemble, et qu'il m'a été donné d'apprécier le zèle, l'aménité et toutes les vertus de cet excellent prêtre, qui conserva toujours jusqu'à son dernier soupir la plus profonde estime pour M. Garrigou, sous la direction duquel il s'était placé.

Ces trois amis passèrent dans la maison Laprade tout le temps de la terreur. Ils entendaient souvent pousser des cris féroces et des menaces de mort. M. Garrigou ne tremblait pas pour lui-même, mais pour cette famille qui s'était si chrétiennement dévouée pour le sauver. Un accident funeste vint tout-à-coup le jeter, lui, ses compagnons et ses hôtes, dans une cruelle perplexité. Il avait une santé très frêle et très délicate. La nécessité où il s'était trouvé de quitter la maison paternelle, la douleur que cette âme sensible avait éprouvée de voir disperser ses anciens maîtres, ses nombreux amis, le désolant spectacle qu'il avait eu sous ses yeux de la défection de quelques membres du clergé, les horreurs de l'exil et de la mort, tous les tragiques évènements qui marquaient la durée d'une révolution hideuse, avaient jeté la désolation dans cette âme si ardente pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères ; ses forces physiques l'abandonnèrent, il tomba dans un état de langueur qui paraissait le dévorer tous les jours. Son état, qu'aucun remède ne

pouvait améliorer parce que le mal partait du cœur, devenait alarmant. S'il mourait sous ce toit hospitalier, comment cacher sa mort ? et dès lors que deviendrait cette honnête famille qui s'était montrée si bienveillante et si généreuse ? Cette idée le tourmentait et augmentait la maladie. Un médecin appelé en secret déclara, en le voyant, qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il fallait prendre un parti. Le malade, averti de cette extrémité, fut le premier à tout disposer pour sa mort prochaine. Il dit qu'il fallait dès maintenant ouvrir une fosse dans l'une des caves de la maison, et déposer là momentanément son corps jusqu'à ce qu'on pût, en de meilleurs temps, le transporter au cimetière commun. Il insista avec une énergie, un calme étonnant, pour qu'on exécutât ses vœux ; il marqua lui-même le lieu où il voulait être enterré, et donna l'exacte dimension de la fosse. Il fallut obéir à ses désirs. On commença le travail ; on le continua jusqu'à ce qu'il fût terminé. Il s'informait d'heure en heure de la profondeur qu'on avait atteinte dans *la terre*, et de son lit de mort il mesurait la largeur de son tombeau. Quand on lui eut annoncé que tout était prêt, une joie céleste parut éclater sur son visage : il avait sauvé ses hôtes généreux contre l'échafaud ou l'exil, il mourait heureux. Mais Dieu, qui le réservait à de grandes choses, lui rendit la santé d'une manière inespérée ; il reprit ses forces, et à la révolution du 9 thermidor il était complètement rétabli.

Cette maladie, qui le retint captif dans la maison qui lui servait d'asile à l'époque de la terreur, fut vraiment providentielle. Actif comme il l'était, il ne pouvait contenir la sainte impatience de son zèle ; il eut infailliblement voulu sortir pour exercer son ministère dans cette immense cité livrée à la désolation : il aurait été jeté dans les fers, et serait tombé sous la hache révolutionnaire. Dieu mit un frein à son ardeur, et parut le dérober ainsi à la fureur des ennemis du sacerdoce.

Le 21 février 1795 on rendit un décret mémorable qui reconnaissait à chaque individu le droit d'exercer son culte, à condition qu'on ne ferait aucune cérémonie extérieure. Après ce décret, M. Garrigou quitta la maison Laprade, et se transporta au faubourg Saint-Cyprien, dans la paroisse Saint-Nicolas. Il se joignit à M. l'abbé Douarre, ancien vicaire de Saint-Sernin, et plus tard curé de la nouvelle paroisse de Saint-Exupère. Le jour du dimanche des Rameaux, M. Garrigou présida à la cérémonie qui fut célébrée dans l'un des vastes hangars de la maison Bernady. Une foule immense assista au service divin ; un grand nombre de prêtres assermentés vinrent faire leur abjuration devant cet autel improvisé ; ils avaient été ramenés au sein de la véritable Église par les exhortations de notre jeune prêtre, qui employait aussi toutes les ressources de sa logique et ses vastes connaissances théologiques à les convaincre de leur trop longue erreur.

Au mois de juillet 1795, on réconcilia publiquement quelques églises, Saint-Etienne, l'oratoire de Sainte-Ursule pour la Daurade, celui de Saint-Jean pour la Dalbade, l'église du Taur, Saint-Nicolas, les Augustins, la chapelle de Saint-Rome, Saint-Sernin et Saint-Pierre. M. Garrigou assista à la réconciliation solennelle de l'église des Grands-Carmes faite par MM. les vicaires-généraux de M<sup>gr</sup> de Fontanges. Il y fut témoin de l'enthousiasme de la population ; mais, comme tous les hommes clairvoyants, il n'était pas encore pleinement rassuré sur les bonnes dispositions du pouvoir. Ses prévisions n'étaient que trop bien fondées. Le 24 août 1797, le corps législatif avait rendu un décret pour rappeler en France tous les prêtres bannis en 1792. Ce décret servit de prétexte aux ennemis de la religion pour susciter de nouveaux désordres. Le 4 septembre (18 fructidor), quelques hommes, sous le nom de *Directeurs*, s'emparèrent du pouvoir et le corps législatif fut décimé. La persécution contre le clergé se réveilla sur tous les points de la France ; les

prêtres catholiques furent obligés de se cacher de nouveau. M. Garrigou se retira chez son père, et ne quitta plus cette maison jusqu'à l'établissement de l'ordre de la Compassion. Les prêtres assermentés s'emparèrent des églises déjà réconciliées, et forcèrent les véritables pasteurs à chercher d'autres asiles pour la prière. M. Garrigou ne voulut point se séparer des Messieurs Mathieu qui étaient rentrés d'Espagne en France, et se rendit avec eux dans l'église de Rieux attenant à celle des Cordeliers. Ce fut dans cet oratoire qu'il reprit toutes les fonctions de son ministère. Tel était l'état des choses à l'époque du concordat conclu le 13 juillet 1801, et promulgué le 5 avril de l'année suivante.



## CHAPITRE SIXIÈME.

L'église de Toulouse est reconstituée. — M. Garrigou n'accepte aucune place. — Institution de la célèbre confrérie de la Sainte-Epine, pour les personnes de l'un et de l'autre sexe.

M. Garrigou jouissait, après la révolution française, de l'estime générale du clergé de Toulouse ; il avait fait briller à cette époque une rare prudence, une incroyable activité ; il s'était constamment

placé au dernier rang, mais il exerçait par sa haute piété et l'indépendance de sa position une grande influence, semblable à ces ressorts cachés qui, se déroband à tous les regards, mettent tout en mouvement. Lorsque la paix fut rendue à l'Église, on peut dire que, quoique jeune encore, il était cependant fait pour remplir les postes les plus éminents. Il vit l'Église de Toulouse se reconstituer et dans son chef et dans ses membres; il assista à tous ces mouvements hiérarchiques, mais il ne sollicita rien de la faveur, il ne réclama rien de la justice.

M. de Fontanges, après avoir donné au pape la démission du siège de Toulouse, avait été nommé archevêque-évêque d'Autun. M<sup>sr</sup> Primat fut désigné pour lui succéder. Ce prélat était né à Lyon en 1746, d'une famille assez obscure. M<sup>sr</sup> de Montazet, archevêque de cette ville, et le chapitre de Saint-Jean s'étaient chargés de son éducation. A 17 ans, il entra dans la célèbre congrégation de l'Oratoire. Son goût pour la littérature le fit nommer par ses supérieurs professeur de rhétorique aux collèges de Marseille et de Dijon; il fut ensuite appelé à la cure de Saint-Jacques de Douai, et fut nommé en 1791 évêque constitutionnel de l'Escaut. Plus tard, il alla occuper le siège de Fénélon à Cambrai, et accepta ensuite la métropole de Lyon. A l'époque du concordat, nommé au siège de Toulouse, il arriva en cette ville le 11 juillet 1802. Il avait rétracté son serment entre les mains de M<sup>sr</sup> Bernier, évêque d'Orléans. A l'époque du sacre de Napoléon, il se sépara des évêques constitutionnels, fut accueilli avec bienveillance par le cardinal-légat, et ne mit aucune restriction à sa rétractation. Il reçut ses bulles et fut décoré du pallium. Le nouvel archevêque nomma pour ses vicaires-généraux MM. de Barbazan, de Cambon et le Père Hubert, ancien provincial des Minimes et curé constitutionnel de Saint-Sernin, qui avait rétracté son serment. Les séminaires furent successivement rétablis. M. de Saint-Félix, ancien supérieur de Saint-Charles ouvrit le grand séminaire à la rue du

Mai ; on acheta plus tard un bâtiment au faubourg Saint-Cyprien, où MM. Boix et Cornac se rendirent ; enfin le séminaire fut transporté à l'ancien collège de Périgord, où il est encore aujourd'hui. Le petit séminaire fut établi à l'ancien collège de l'Esquille, sous la direction de M. d'Arbou. Les paroisses de la ville reçurent une nouvelle circonscription : on forma la paroisse de Saint-Jérôme en démarrant celle de Saint-Etienne, et celle de Saint-Michel devint celle de Saint-Exupère. M. Bernadet reprit la cure de la métropole ; M. Campardon, celle de Saint-Nicolas ; M. Marceille, ancien archiprêtre du Lherm, fut nommé à Saint-Jérôme ; M. Mathieu, ancien curé du Taur, à Saint-Sernin ; M. Nayral, ancien curé de Saint-Sernin, au Taur ; le Père Théron à la Daurade, M. Douarre à Saint-Exupère, M. Fourtic à Saint-Pierre. Telle fut la nouvelle organisation de l'Eglise de Toulouse.

Au milieu de ce mouvement des hommes et des choses, M. Garrigou se précipita dans la vie cachée avec la même ardeur que tant d'autres se jettent au sein des honneurs. Il choisit l'église de Saint-Sernin pour le lieu de sa retraite. Là il ne devait avoir d'autres fonctions que de présider aux cérémonies, former quelques jeunes clercs, diriger quelques âmes pieuses qui venaient solliciter le secours de sa science dans les voies de la perfection. On sentait généralement alors le besoin de ranimer la piété au milieu des peuples ; le zèle des pasteurs, quelque grand qu'il pût être, ne pouvait suffire à tous les besoins ; il fallait surtout organiser des associations de bonnes œuvres et de prières qui devinssent comme autant de foyers d'activité chrétienne. La providence destinait M. Garrigou à communiquer cet élan vers le bien, source féconde d'une véritable rénovation de l'esprit du christianisme.

Douze vertueux laïques se rencontrèrent alors à Toulouse ; ils appartenaient tous à la classe moyenne. Doués d'un même esprit, ils formèrent la résolution d'instituer une association qui eût un

caractère distinctif, dont la charité fût le lien, et dans laquelle on pût pratiquer dans toute leur étendue les grandes vertus chrétiennes, sans quitter le monde et sans abandonner son état. M. Delpech était à la tête de la nouvelle colonie; il se présenta à M. Garrigou, lui fit part de ses projets, et le supplia de vouloir s'occuper de cette association, d'en dresser les règles et de la diriger. Notre humble prêtre approuva le zèle de ces fervents laïques; il regarda la pensée de l'érection de cette congrégation comme une inspiration du ciel, mais il déclara qu'il ne se croyait point appelé à la direction de cette œuvre nouvelle. M. Delpech se retira, sans renoncer à l'espoir de vaincre cette résistance qui l'affligait sans toutefois le décourager. Peu de temps après, accompagné de quelques autres laïques, il se rendit de nouveau auprès de M. Garrigou, réitéra sa prière, et employa toutes les ressources de son esprit pour persuader le saint prêtre.

Dieu, qui dispose à son gré du cœur des hommes, changea tout-à-coup celui de M. Garrigou : il répondit à ces Messieurs qu'il fallait beaucoup prier, qu'il examinerait devant Dieu leur projet, et qu'il les appellerait pour leur faire part de sa détermination.

Ce vertueux ecclésiastique, à l'exemple des grands serviteurs de Dieu, faisait ses délices de la contemplation des mystères de la Passion du Sauveur. Parmi ces mystères, il en existait un qui excitait surtout sa dévotion et son exquise sensibilité : c'était celui dans lequel Jésus-Christ fut montré au peuple par le gouverneur romain, couvert de plaies et couronné d'épines. Il eut alors une grande vue de ce mystère dans lequel l'auguste royauté du Fils de Dieu devint un objet de dérision et de mépris; il se sentit intérieurement porté à le faire honorer par un culte spécial. Rapprochant ce désir du projet d'association dont on lui avait parlé, il crut voir dans cette coïncidence l'expression de la volonté divine, et déclara à M. Delpech et à ses amis qu'il était disposé à entrer dans leurs vues; qu'il s'occuperait et des règles qui devaient régir l'association et du titre sous

lequel elle serait désignée. Il persista toutefois dans le refus qu'il avait fait de prendre la direction extérieure de cette œuvre, et proposa pour directeur M. l'abbé de Saint-Félix, ancien supérieur du séminaire de Saint-Charles, dont nous avons parlé plus haut.

M. Garrigou s'occupa alors de la rédaction des règles. Elles sont renfermées en deux chapitres, dont le premier traite de la nature et des fins de l'association, et le second des pratiques de piété. Rendre à Jésus couvert de plaies et couronné d'épines, et à Marie transpercée d'un glaive de douleur, un culte spécial; travailler à se sanctifier par l'imitation de ces grands modèles; n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, comme les chrétiens de la primitive Eglise; établir une communauté de biens spirituels; accomplir enfin dans toute la perfection possible, au milieu du monde, les devoirs de la vie chrétienne..... telle était la nature de cette association. Les pratiques de piété qui se trouvaient prescrites par les règles étaient simples, faciles à observer, et n'apportaient aucun dérangement à la vie commune. Quand on eut tracé les règles, on les soumit à l'approbation de l'ordinaire. Il fut décidé qu'on s'assemblerait dans la basilique de Saint-Saturnin. Cette église possédant une des épines de la couronne du Sauveur, qui lui fut donnée en 1255 par Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis et époux de la princesse Jeanne, fille de Raymond VII, dernier comte de Toulouse, M. Garrigou plaça la nouvelle association sous la protection de cette insigne relique et lui en donna le nom.

Le quinzième jour du mois d'août (1804), fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, fut choisi pour l'établissement de l'association. Les nouveaux membres, au nombre de quinze, s'assemblèrent dans une salle ou chapelle située au-dessus de la sacristie des corps saints de la basilique; on donna lecture des règles, et on procéda à la nomination de tous les officiers. M. de Saint-Félix fut nommé directeur, MM. Malpel-Latour préfet, Delpech sous-préfet, Barousse, Raymond, Roumingaud, Heymans membres du conseil, Sempé

secrétaire. On voit que M. Garrigou n'est point ici désigné; il voulut bien cependant accepter le titre de sous-directeur. Les occupations incessantes de M. de Saint-Félix ne lui permirent pas de garder longtemps la conduite générale de l'association; il donna sa démission, et fut remplacé dans cette charge par M. l'abbé Flory, ancien chanoine de Saint-Sernin. Accablé par ses infirmités, ce vénérable ecclésiastique ne put répondre que peu de temps, lui aussi, à l'invitation qui lui avait été faite. Pressé enfin par les sollicitations de tous les pieux confrères, M. Garrigou accepta la direction de l'association de la Sainte-Epine, dont il avait préparé et exécuté la fondation.

---

## CHAPITRE SEPTIÈME.

Projet d'une affiliation nouvelle; son exécution. — Œuvre de la  
Compassion.

La congrégation de la Saint-Epine était légitimement érigée. Elle se composait exclusivement d'hommes d'un âge assez avancé et pris dans la classe moyenne. Tous les jours elle voyait, sous la direction sage et éclairée de M. Garrigou, s'accroître le nombre de ses mem-

bres; elle devint bientôt le foyer et le centre de la vraie piété dans la ville de Toulouse. Les associés visitaient les hôpitaux, servaient les malades, s'adonnaient à toutes les bonnes œuvres. Dieu bénissait évidemment cette institution naissante où l'on savait si bien allier et les devoirs de la foi chrétienne et ceux de son état.

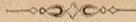
Notre saint prêtre dirigeait à cette époque un grand nombre de dames pieuses qui, cédant au sentiment d'une noble émulation, sollicitèrent la faveur d'être unies par quelques liens à la congrégation de la Sainte-Epine. D'un côté, M. Garrigou n'avait eu en vue que les hommes ou les chefs de famille dans son association; y admettre des femmes, c'était changer tous ses plans. D'un autre côté, il appréciait le zèle, le dévouement de ces femmes chrétiennes; les repousser, c'était s'opposer au bien. Alors son esprit ingénieux trouva le moyen de concilier tous les intérêts. En dehors de la congrégation, mais cependant à côté d'elle, on formera cette *simple affiliation* composée de personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe, qui participeront à toutes les œuvres de la première, et vivront de son esprit et de ses pratiques: rameau attaché à l'arbre par la même sève, ruisseau sorti de la source et suivant le fleuve dans tout son cours.

Le projet de cette affiliation fut communiqué au Conseil général de l'Œuvre, et y reçut une éclatante approbation. Lorsqu'au mois de novembre 1804, ce Conseil sollicita des indulgences pour la congrégation de la Sainte-Epine auprès du cardinal-légat Caprara, on fit mention expresse de l'affiliation en ces termes: « Les soussignés  
« supplient Votre Eminence qu'elle daigne accorder à tous les fidèles  
« de l'un et de l'autre sexe qui, témoignant le désir de suivre les  
« pratiques en usage dans l'association et d'entrer en participation  
« des prières et des bonnes œuvres qui s'y font, y seront simplement  
« affiliés, l'indulgence plénière de leurs péchés. » Par un rescrit qui porte la date du 15 novembre 1804, toutes les indulgences demandées furent octroyées, tant à l'association principale qu'à l'affiliation

secondaire, par le cardinal-légit. Conformément à l'approbation donnée par le Conseil supérieur, l'*affiliation* fut établie, les registres ouverts, les cérémonies de réception réglées. On vit alors un très-grand nombre de dames et de demoiselles appartenant aux familles les plus distinguées se placer au rang des *affiliées*, assister aux fêtes de la congrégation et en pratiquer toutes les œuvres extérieures. Cette *affiliation* fit des progrès si rapides, elle montra tant de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs, qu'elle devint l'objet de l'admiration et du directeur et des associés de la Sainte-Epine. Cette société nouvelle avait évidemment besoin d'une organisation spéciale qui pût en régulariser la marche et en assurer la stabilité. Les affiliées en exprimèrent le vœu. Cette demande parut au premier abord présenter quelques difficultés. On devait, pour décider la question, s'aider du double secours de la prière et de la réflexion. L'une et l'autre amenèrent des résultats heureux : l'organisation fut décidée. On posa d'abord en principe que l'affiliation existerait toujours sous la dépendance de la congrégation, et serait gouvernée par le même directeur. On devait instituer un Conseil d'administration parmi les affiliées ; ce Conseil devait avoir la direction des affaires et s'occuper de l'admission des sujets. M. Garrigou exécuta successivement tous ces plans, et, semblable à un général d'armée, composa ce Conseil supérieur avec une merveilleuse adresse. Le chef reçut le nom de *Zélatrice*, nom qui indique la sainte activité qu'elle devait déployer dans ses fonctions. Elle était aidée par deux *Assistantes* et une *Secrétaire*. Des personnes expérimentées devaient, au besoin, renforcer ce Conseil sous le nom de *Discrètes*. Il était nécessaire de choisir un lieu de réunion ; l'ancienne chapelle des Dames Carmélites, l'un des plus gracieux monuments religieux de la ville de Toulouse, fut affectée aux réunions des confrères de la Sainte-Epine et des affiliées. Toutes les solennités de la double institution devaient être célébrées dans la basilique de Saint-Sernin.

M. Garrigou avait divisé le Conseil d'administration des dames affiliées en deux sections, l'une de zèle et l'autre de charité. La première avait pour objet la direction spirituelle de l'œuvre, et la seconde les soins à donner aux pauvres malades, et surtout aux blessés et aux corps couverts de plaies. Cette seconde section prit un nom dicté par la sensibilité chrétienne, elle s'appela la section de la Compassion, et les vertueuses femmes qui la composaient prirent le titre magnifique de *Dames de la Compassion*, titre qui semblait leur donner une espèce de surintendance sur toutes les souffrances physiques. On ouvrit alors des registres sur lesquels étaient inscrits les noms des bienfaiteurs, divisés en trois classes. Par le versement de cent francs à mille, on était placé à la troisième classe ; par celui de mille à trois mille, à la seconde ; et par celui enfin de trois mille et au-dessus, à la première. Il faut consigner ici les noms de ces femmes vraiment chrétiennes qui se dévouèrent à cette œuvre avec un zèle et un désintéressement au-dessus de tout éloge. Ce furent M<sup>lles</sup> Bernadet, Suberville, Lafage, d'Ufas née de Papus, de Salles, Garrigou, Vaissière, M<sup>mes</sup> de Montégut, Du Perrier née de Lacroix, Cabiran, de Ribonnet, Fabre, Pourrèche, Des Essarts. Il faut ajouter à ces dames un grand nombre de demoiselles de la ville. Ce fut au mois de décembre 1809 que les premiers fonds pour l'œuvre de la Compassion furent recueillis, et au mois de juillet de l'année suivante on commença à distribuer les secours. On ne peut donner une juste idée du bien immense qu'a opéré cette Œuvre qu'en offrant ici le tableau fidèle de toutes les misères qu'elle a secourues. Au premier rang sont les prêtres âgés et infirmes ; viennent ensuite les enfants qui donnaient quelques espérances pour l'état ecclésiastique, puis les frais de voyage payés aux malades qui avaient besoin d'aller aux eaux thermales, les religieuses pauvres et malades, et enfin des aumônes prodigieuses répandues en nature sur tous les malheureux, des soupes économiques préparées et distribuées chaque jour à tous

les indigents recommandés à l'Œuvre. Telle a été pendant dix années entières l'exacte répartition des fonds recueillis et ménagés par ces généreuses dames. Nous verrons bientôt l'Œuvre de la Compassion recevoir une stabilité plus durable par la création d'un nouvel ordre dans l'Eglise.



## CHAPITRE HUITIÈME.

**M. Garrigou environne pendant cinquante ans des soins les plus assidus  
la double association.**

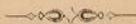
En établissant l'association de la Sainte-Epine et l'affiliation des Dames, M. Garrigou avait réalisé une partie des desseins de la Providence sur sa destinée. L'entière indépendance de son ministère lui donna la facilité de consacrer tous ses instants à soutenir les deux œuvres qu'il avaient fondées, objets les plus chers de ses affections. Jouissant de la confiance publique, possédant par son désintéressement et sa haute piété un heureux ascendant sur les esprits et sur les cœurs, il usa des ressources matérielles qui lui furent confiées pour le bien corporel et spirituel du prochain. Il s'occupa d'abord de l'or-

ganisation intérieure de l'association, et fit passer dans le régime du gouvernement qu'il établit l'esprit d'ordre et de prudence qui l'animaient. Quand on parcourt aujourd'hui les règles qu'il a tracées, on croit voir un chef d'ordre religieux dictant des constitutions pour des hommes destinés à vivre dans la solitude du cloître. Il créa un Conseil d'administration composé d'un Directeur, d'un Zélateur, de deux Assistants, de six Discrets et d'un Trésorier; il institua des sacristains, des portiers et des surveillants. Conquérant pacifique de tous les cœurs, M. Garrigou partagea la ville de Toulouse en deux divisions, et chaque division en trois sections. Il fixa l'époque des assemblées : chaque premier dimanche du mois, assemblée générale; on devait entendre la sainte messe, assister à une courte instruction, et recevoir les avis convenables. A côté des assemblées générales devaient se tenir des assemblées extraordinaires pour y régler les affaires les plus importantes de l'association. MM. les Officiers étaient tenus de s'assembler chaque mois. S'occuper des contraventions aux règlements, prévenir et corriger les abus, déterminer les dépenses, agréer les postulants par la voie du scrutin, prendre en un mot toutes les mesures convenables pour pourvoir à l'avantage du corps et des membres de l'association, tel était le but de ces assemblées du Conseil administratif. M. Garrigou traça ensuite à chacun de MM. les Officiers les devoirs qu'ils avaient à remplir, et composa toutes les règles nécessaires au maintien de l'ordre dans l'association.

Ainsi, trois fois par mois, le zélé fondateur réunissait les divers membres de la double famille : le premier vendredi était consacré aux dames de l'Œuvre de la Compassion, le premier dimanche aux associés de la Sainte-Epine, et le troisième vendredi aux affiliés des deux sexes. Les réunions eurent lieu d'abord dans la chapelle souterraine de l'église des Carmélites, ensuite dans l'église même, et plus tard au couvent de la Compassion. Là, au milieu de ce troupeau, M. Garrigou répandait son âme sans autre éloquence

que celle du cœur. Sa parole était vive, ardente, animée ; elle frappait l'oreille de ses auditeurs comme un trait, et s'échappait en véritables élans d'amour. Dans ses discours, il s'appliquait beaucoup au fond, et très peu à la forme ; ils étaient plutôt des homélies que des sermons ; il possédait toute la théologie positive et l'Écriture-Sainte, il en faisait les plus heureuses applications. Ce qui faisait le mérite principal de ses exhortations, c'était l'esprit de piété et de zèle qui les animaient.

Il eut le bonheur de voir son œuvre prendre de rapides accroissements, honorée par d'éclatants suffrages. En 1807, l'association de la Sainte-Epine reçut au nombre de ses membres M<sup>sr</sup> Du Bourg, évêque de Limoges, dont la mémoire sera en éternelle bénédiction dans l'église de Toulouse ; en 1809, M. Miquel, missionnaire, dont le zèle apostolique a laissé parmi nous d'impérissables souvenirs ; en 1810, M<sup>sr</sup> Primat, archevêque de Toulouse. En 1815, MADAME, duchesse d'Angoulême, voulut bien inscrire son nom sur les registres de l'affiliation, et en 1822 M<sup>sr</sup> de Clermont-Tonnere, archevêque de Toulouse, accorda à l'association la même faveur. Tous ceux qui portaient un cœur vraiment chrétien, surtout parmi les personnes du sexe, s'empressaient de s'enrôler dans l'affiliation, et l'on peut dire qu'elle devint le foyer et le centre de toutes les bonnes œuvres dans la cité. M. Garrigou animait ces œuvres, les dirigeait avec son habileté ordinaire, et leur communiquait la fécondité. Il ne portait point ses vues au-delà de ces institutions ; mais la Providence le destinait à une œuvre plus solide et plus durable.



## CHAPITRE NEUVIÈME.

Madame Genyer, de Moissac. — Première idée de l'ordre de la Compassion.

Une suite providentielle d'événements conduisit à Toulouse, dans les premières années de ce siècle, une femme douée des plus grandes qualités dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, M<sup>me</sup> Genyer.

Marie Gouges naquit à Moissac le 29 août 1756. Elle eut pour père M. Gouges et pour mère M<sup>lle</sup> Lassabathié ; elle fut le troisième des enfants qui vinrent de ce mariage, et la seule fille. La piété était héréditaire dans cette famille ; quatre frères de Marie embrassèrent l'état ecclésiastique, MM. Benoit, Charles, Ambroise et Joseph. Ce dernier entra dans l'ordre des chartreux. Dès sa première enfance, M<sup>lle</sup> Gouges se fit distinguer par sa piété et par un caractère plein de douceur et de gravité. Elle fut envoyée à Toulouse, pour son éducation, dans la maison des Dames de Fourquevaux, où elle ne resta que peu de temps. Cette maison, située rue de l'Orme-Sec, est aujourd'hui occupée par la communauté des clercs de la métropole. Elle avait été fondée au dix-huitième siècle, et à l'époque où M<sup>lle</sup> Gouges y fut reçue pensionnaire, elle était gouvernée par M<sup>lle</sup> de Pavie-Fourquevaux, dont elle prit le nom.

A l'âge de seize ans, Marie Gouges épousa M. Pierre Genyer, riche négociant de Moissac. Dans les premières années de son mariage, elle se sentit portée à l'exercice de la mortification, et à l'âge de

dix-huit ans elle fit le vœu de jeûner tous les jours de sa vie, vœu qu'elle a gardé jusqu'à la fin de sa carrière. Dieu lui donna un fils qui lui fut bientôt ravi. On affirme que, tenant cet enfant sur ses genoux au moment où il allait expirer, elle l'offrit au Seigneur en sacrifice, et qu'adressant la parole à cet enfant dans un élan de douleur maternelle, cette faible créature ouvrit les yeux et laissa échapper quelques mots. Il n'avait pas encore atteint l'âge d'une année. La mort de cet enfant la détacha de tous les objets créés ; elle se livra tout entière aux œuvres de miséricorde ; elle se sentait intérieurement portée à panser les plaies des malades. Dans une circonstance, elle entreprit la guérison d'un pauvre enfant dont la tête était couverte d'une lèpre hideuse. Pleine de douceur et de charme, elle exerçait la plus heureuse influence sur son époux, dont elle sut toujours modérer l'extrême vivacité. Le ciel lui donna une fille qui reçut le nom de Rose. Cette enfant eut la destinée de la fleur : à l'âge de quinze ans, au moment où elle donnait à sa mère les plus heureuses espérances, Rose fut ravie à sa tendresse ; elle mourut à Toulouse. M<sup>me</sup> Genyer supporta ce coup qui la frappait dans ses affections les plus chères avec une héroïque patience. La révolution française la rencontra au milieu de toutes ces douleurs de mère. Exposée à mille dangers dans ces jours d'orage, persécutée et jetée dans les fers, M<sup>me</sup> Genyer se montra toujours supérieure à tous les événements. Veiller à la sûreté des prêtres au péril même de sa vie, se placer devant Dieu en qualité de victime, et entrer dans la voie des expiations pour détourner de la France opprimée la colère du ciel, telles furent ses saintes occupations aux jours de la tempête.

Cependant les desseins de Dieu se manifestaient. M<sup>me</sup> Genyer perdit son époux, qui la laissa héritière de tous ses biens. Libre désormais de tous les liens qui l'attachaient à la terre, en possession d'une fortune considérable, elle forma le projet de faire de sa vaste maison à

Moissac un monastère, et d'établir un nouvel ordre dans l'Eglise. Quel devait être cet ordre? Quoique pleine d'attraits pour la vie contemplative, elle tourna ses vues du côté de la vie active. En jetant un coup d'œil sur les maux qui affligeaient la société, elle comprit que panser les plaies des malades, donner une hospitalité généreuse à de pauvres orphelines et l'instruction gratuite à de petites filles, former enfin des congrégations pour les jeunes personnes du sexe afin de les maintenir dans la voie de la piété, c'était là un plan qui résumait, lui seul, toutes les œuvres de la charité. Bien des obstacles sans doute devaient s'opposer à l'exécution de ce projet; il ne suffisait pas d'avoir de la fortune et un berceau pour l'ordre qui devait naître, il fallait surtout trouver des sujets pour l'entreprendre et le soutenir. M<sup>me</sup> Genyer résolut alors de se rendre à Toulouse pour y consulter un ecclésiastique dont la prudence et la piété lui avaient été révélées par la renommée, M. l'abbé Garrigou. Ces deux grandes âmes se virent, s'entretenirent longtemps ensemble; le projet fut examiné, étudié sous tous ses points de vue, et approuvé. M<sup>me</sup> Genyer revint à Moissac, exécuta son œuvre sous le nom de la *Miséricorde*. M. Garrigou porta le plus vif intérêt à cet ordre, et fit tout ce qui dépendait de lui pour procurer à M<sup>me</sup> Genyer d'excellents sujets.

S'il nous est permis de pénétrer maintenant dans la pensée du saint prêtre, cette institution, fondée tout entière sur la charité, dût exciter ses plus vives sympathies. Nous croyons que ce fût à cette époque qu'il forma, de son côté, un projet à peu près semblable. On voit qu'il existait quelque analogie entre l'œuvre de M<sup>me</sup> Genyer et l'affiliation de la Sainte-Epine pour le pansement des plaies, affiliation établie par M. Garrigou. Ces deux institutions tenaient l'une à l'autre par un lien, celui de la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Cette charité toute compatissante, qui venait de donner un nouvel ordre à Moissac, va bientôt aussi en donner un nouveau à Toulouse.

## CHAPITRE DIXIÈME.

Etablissement de l'ordre de la Compassion de Notre-Dame.  
La Mère Desclaux.

Lorsque M. Garrigou se détermina à ériger une nouvelle Maison religieuse, ce ne fut pas pour acquérir la gloire d'être dans l'Eglise un fondateur d'ordre : il était beaucoup trop humble pour cela. Deux motifs particuliers lui inspirèrent ce dessein : le premier, qui est tout mystique, et qui fait honneur à sa piété, fut d'établir un culte particulier dont Jésus couvert de plaies et couronné d'épines avec Marie percée d'un glaive de douleur fussent les vénérables objets. Pour consacrer le culte et le perpétuer, rien de mieux que de fonder un ordre dont le but principal serait d'honorer les mystères des humiliations et des douleurs de l'Homme-Dieu et de son auguste mère. Le second motif fut de préserver d'une inévitable ruine l'œuvre de l'Affiliation pour le pansement des Plaies.

La charité est industrieuse. M. Garrigou connaissait parfaitement le cœur humain ; il savait qu'il existe d'ingénieux et innocents appâts par lesquels il faut attirer les âmes au bien, surtout quand il est question des œuvres extérieures de miséricorde, et que plus ces œuvres répugnent à la nature, plus il faut être adroit pour la séduire. En fondant son affiliation, il avait appelé au secours de cette œuvre

toutes les ressources possibles : il avait ouvert un registre de souscriptions pour les bienfaiteurs, et surtout pour les bienfaitrices. Elles étaient divisées en trois classes : les bienfaitrices simples, — la souscription pour elles était de 100 à 1,000 fr. ; les moyennes, de 1,000 à 5,000 fr., et enfin les majeures, de 5,000 fr. et au-dessus. On comprend que les deux dernières classes étaient très peu nombreuses. La première se soutint pendant quelques années ; mais la mort en diminuait tous les jours le nombre. Ce nombre n'était rempli qu'avec une extrême difficulté. Vers l'année 1816, les ressources n'étaient plus aussi multipliées. Cette décadence, qui était prévue, détermina M. Garrigou à établir une maison religieuse qui pût assurer l'existence de l'Œuvre, ou du moins la suppléer.

Quand le projet de cet établissement eut été élaboré pendant douze années entières, M. Garrigou s'occupa d'abord d'acheter un local convenable. Il jeta les yeux sur l'ancien collège de Foix appelé le collège de la Vache, dont les grands bâtiments et les vastes jardins étaient occupés par divers particuliers et une loge maçonnique ; il en fit l'acquisition. Cette maison, si riche en précieux souvenirs, fut ainsi préservée d'une destruction totale. En 1457, Pierre, cardinal de Foix, fonda ce magnifique collège. Pierre était fils d'Archambaud, vicomte de Béarn et de Castelbon, et d'Isabelle de Foix, sœur et héritière de Mathieu, comte de Foix. Il fit ses premières études à Toulouse avec le plus grand éclat, et entra dans l'ordre des Frères Mineurs ; il devint successivement évêque de Lescar, administrateur perpétuel de l'évêché de Comminges, et fut créé cardinal par l'antipape Benoît XIII, dont il abandonna le parti au concile de Constance, dans lequel il favorisa l'élection de Martin V. Honoré par le pape de plusieurs légations, nommé par Eugène IV évêque d'Albano, et enfin archevêque d'Arles, sa douceur et sa prudence lui firent donner le nom de *Bon Legat*. Etant archevêque de cette dernière ville, il établit à Toulouse le collège célèbre auquel il donna son nom. Vingt-

cinq écoliers appartenant aux différentes terres dépendantes de son illustre maison devaient y être entretenus. Il donna à cette maison de grands biens ; il dressa des statuts et des règlements pleins de sagesse ; il enrichit cet établissement de deux magnifiques bibliothèques. La première, composée exclusivement des manuscrits les plus précieux, était consultée par tous les savants ; elle occupait la belle salle qui sert aujourd'hui de chapelle à la nouvelle communauté. La seconde renfermait des ouvrages imprimés. Pour donner une idée de la richesse de la bibliothèque des manuscrits, il y avait des volumes dont la reliure et les miniatures en or avaient coûté jusqu'à trois mille écus, somme énorme dans ce temps-là. Ces précieux manuscrits furent pillés et enlevés au dix-septième siècle. Le grand cardinal y fit construire une chapelle qu'il dédia à saint Jérôme, et qui fut enrichie d'une infinité de précieuses reliques. Cette chapelle, située près de la rue, vient d'être détruite ; elle avait un clocher à éventail au sommet duquel on apercevait une *vache*, que faisaient figurer les comtes de Béarn dans leur blason. C'est de là qu'en était venu le nom au collège. Le cardinal de Foix mourut à Avignon, le 15 décembre 1464, à l'âge de 78 ans.

Ce fut dans ce célèbre collège que M. Garrigou jeta les fondements de son nouvel institut. Il porta naturellement ses pensées du côté de l'ordre établi à Moissac par M<sup>me</sup> Genyer ; il fit un voyage en cette ville pour lui faire part de ses plans et lui offrir la direction du nouvel établissement. D'accord sur tout le reste, ils ne purent s'entendre sur un point : M. Garrigou désirait qu'à la place des orphelines, on établit dans la Maison un pensionnat payant, ce qui n'empêcherait pas de recevoir des demoiselles ou des jeunes filles malheureuses auxquelles on pourrait donner une éducation gratuite. L'érection de ce pensionnat, dans les idées du vertueux prêtre, devait offrir des ressources pour le soutien de la Maison. M<sup>me</sup> Genyer, au contraire, trouvait que ce plan contrariait ses vues ; il fallut donc

renoncer à toute réunion. Les négociations furent interrompues, et chacun suivit sa voie.

M. Garrigou jeta alors les yeux sur une ancienne et vénérable religieuse, la Mère Desclaux, dont nous allons maintenant retracer en abrégé l'intéressante histoire.

Jeanne-Marie Desclaux naquit à Nailloux, petite ville située dans le Toulousain, le 20 mars 1754. Elle eut pour père Pierre-Paul Desclaux, et pour mère Jeanne Mathieu, l'un et l'autre d'une honnête famille. Jeanne-Marie devint orpheline à l'âge de quatre ans. Antoinette Desclaux, sœur de son père, était alors supérieure des Filles du Bon-Pasteur.

Cet institut, destiné à recevoir les filles repenties, fut établi à Paris en 1686, par M<sup>me</sup> de Combé, hollandaise de nation, convertie du protestantisme à la religion catholique. Cet institut se répandit dans les principales villes de France. En 1715, messire Pierre de Tournier, conseiller clerc au parlement, prieur de Clairvaux, doyen de l'église d'Aurillac, l'un des quarante mainteneurs des Jeux-Floreaux, appela à Toulouse les Filles de M<sup>me</sup> de Combé. Il fut principalement aidé dans cette fondation par le zèle et les libéralités de M<sup>lle</sup> Marie-Elisabeth de Laymerie, qui devint la supérieure de la nouvelle communauté. La maison du Bon-Pasteur fut d'abord établie au faubourg Saint-Cyprien; la plus grande partie de l'ancien bâtiment existe encore et est occupée par MM. Bernady. Douze ans s'étaient à peine écoulés depuis l'établissement de cette maison, lorsqu'en 1727 les Filles du Bon-Pasteur furent presque toutes englouties sous les ruines de l'édifice qui les renfermait. La Garonne, grossie par des pluies continuelles, inonda tout le quartier Saint-Cyprien (le quai Dillon n'existait pas à cette époque), et les eaux, n'étant retenues par aucune digue, envahirent la maison. Le Père Badou, doctrinaire, donnait alors les exercices de la retraite annuelle à ces Filles. La communauté et le prédicateur quittèrent l'an-

ancien bâtiment, et se transportèrent dans une portion du monastère nouvellement construit, espérant que la solidité de l'édifice pourrait offrir une plus grande sécurité. Tout le contraire arriva : l'ancienne maison résista, et la nouvelle engloutit sous ses ruines cinquante-deux filles et le P. Badou, qui pendant quatorze heures n'avait cessé de les exhorter à la mort. Ce zélé missionnaire est auteur d'un ouvrage très répandu dans nos contrées et qui a pour titre : *Exercices spirituels*, ouvrage qui parut pour la première fois en 1715. C'est un excellent recueil d'instructions, de prières et de cantiques à l'usage des Missions.

Après la terrible catastrophe qui priva les Filles du Bon-Pasteur de leur premier asile, celles qui survécurent se réunirent dans l'ancien hospice ou couvent des religieux de Saint-Orens, situé rue Matabiau, occupé de nos jours par la fabrique des poudres et salpêtres. La Mère Antoinette Desclaux était supérieure de cette Maison quand Jeanne y fut placée auprès de sa tante, à l'âge de quatre ans. Cédant aux charmes de la solitude, elle demanda l'habit de la religion dans sa treizième année. A vingt-cinq ans elle devint Assistante. La mort lui ayant enlevé sa tante, elle fut aussitôt nommée pour lui succéder. La révolution française la trouva dans l'exercice de sa charge. Obligée de quitter la maison du Bon-Pasteur, elle veilla avec une tendresse toute maternelle à la sécurité de ses Filles. Elle réunit auprès d'elle les plus âgées et les infirmes, et trouva un asile au faubourg Saint-Michel, dans une assez vaste maison appartenant à la famille Combes. M<sup>me</sup> Desclaux fut bientôt jetée dans les cachots de la Conciergerie, et de là transférée dans une maison de réclusion. Les temps étant devenus meilleurs, elle accepta une nouvelle maison que lui offrit la générosité de la famille Combes. Cette maison, connue sous le nom de *l'Inquisition*, avait été dans les siècles antérieurs cédée à saint Dominique par les frères Cellani, et devint le berceau de l'ordre de ce saint patriarche. Depuis longtemps elle était complè-

tement abandonnée lorsque la Mère Desclaux y réunit les Filles de son institut, parmi lesquelles on distinguait la sœur Marie de l'Incarnation (la Mère Baylac). Pour répondre aux désirs de plusieurs familles honorables, M<sup>me</sup> Desclaux ouvrit un pensionnat, et reçut quelques jeunes personnes auxquelles elle donna une éducation éminemment chrétienne. M. l'abbé de Chièze, ancien vicaire-général de Carcassonne, se chargea de la direction spirituelle de cette Maison. Pour procurer une honnête existence à ces Filles, et donner des secours à celles qui étaient dispersées en ville, la Mère Desclaux faisait confectionner dans sa maison des fleurs artificielles et des ornements d'église. Les choses allèrent sur ce pied jusqu'à l'époque où M. Garrigou vint lui faire part du projet qu'il avait formé d'établir son nouvel ordre. Il éprouva d'autant plus de facilité à la faire entrer dans ses desseins, qu'elle comprit que dans les circonstances actuelles il lui était presque impossible de rétablir l'ancien institut du Bon-Pasteur. Elle quitta donc la maison de l'*Inquisition* en 1816, et se rendit, accompagnée de la sœur Marie de l'Incarnation et de trois autres sœurs, au collège de Foix pour y établir le nouvel institut de la Compassion de Notre-Dame, sous la direction et dans les plans de M. Garrigou.



## CHAPITRE ONZIÈME.

Bénédictio de la nouvelle église. — Translation de l'association de la Sainte-Epine. — L'œuvre de la Compassion est arrêtée.

M. l'abbé Garrigou était au comble de ses vœux. A travers bien des obstacles il avait pu enfin réaliser toutes ses grandes pensées : il jetait les fondements d'un ordre nouveau spécialement destiné à honorer d'un culte solennel le mystère des douleurs de l'Homme-Dieu et de sa sainte mère ; il pouvait offrir aux familles chrétiennes un asile assuré pour l'éducation des jeunes filles ; il espérait que son nouvel institut pourrait venir au secours de l'œuvre de la Compassion pour le pansement des plaies. Il avait rencontré pour la direction de sa communauté une femme depuis longtemps éprouvée, d'un caractère plein de force et de douceur, d'une piété sincère et éclairée. Il s'occupa d'abord à régler le matériel de la maison, à distribuer le nouveau local de la manière la plus conforme au nouvel institut. L'un de ses premiers soins fut de choisir un lieu dans cette vaste demeure qui pût servir de chapelle. L'ancienne salle de la bibliothèque et des archives, située dans le grand bâtiment, fut désignée par l'ordinaire ; les réparations indispensables furent bientôt exécutées, et le dimanche 2 novembre 1817 M. Garrigou bénit solennellement la nouvelle église. Elle a été depuis agrandie et embellie par ses soins. Quoique le nouvel ordre ne fût pas astreint à une

clôture de droit, on posa cependant les grilles du chœur et des parloirs, et on donna à cette maison toute la forme extérieure du monastère.

L'association de la Sainte-Epine, qui jusqu'à ce jour se réunissait et à la basilique de Saint-Saturnin et à l'ancienne chapelle des Carmélites, devait naturellement trouver un asile dans le nouvel établissement; elle y fut donc transportée et y célébra désormais toutes ses fêtes jusqu'à l'époque où, par les soins de M. Garrigou, elle fit construire une chapelle particulière sur une partie du sol occupé par l'ancien couvent des PP. Cordeliers. Cette chapelle est devenue jusqu'à nos jours le lieu de ses séances ordinaires et de ses réunions hebdomadaires.

Le 16 juillet 1818, la Mère Desclaux fit sa profession solennelle en qualité de religieuse de l'ordre de la Compassion. Elle fut accompagnée dans cette action qui l'attachait au nouvel institut par M<sup>lle</sup> Bonnecarrère (de Muret), qui prit le nom de Mère Marie-Thérèse. Pendant que la maison de la Compassion prenait naissance et accroissement, l'œuvre de ce nom dirigée par les dames de la ville touchait à son déclin. La mort d'un grand nombre de bienfaiteurs et de bienfaitrices rendit les secours beaucoup plus rares; il était difficile de remplir les places devenues vacantes par diverses circonstances dans les rangs des associés. Alors deux femmes généreuses et magnanimes, M<sup>lles</sup> Bernadet et Suberville, continuèrent à donner à domicile les soins les plus touchants aux pauvres malades. L'œuvre subsistait toujours, quoique sous une forme différente; le zèle se perpétuait, et au lieu de se concentrer sur un point où se réunissaient toutes les misères, il allait de porte en porte chercher ces misères pour les soulager.

M. Garrigou s'occupa dès-lors des moyens à prendre pour prévenir la chute complète d'une œuvre qui, après celle qu'il venait d'établir, était son œuvre de prédilection. Pour bien comprendre tout l'intérêt

qu'il portait à cette institution de charité, il faut ici pénétrer dans l'âme de ce prêtre et suivre la trace de ses pensées. Une sensibilité naturelle, une compassion touchante pour les misères des pauvres faisaient le fond de son caractère. Parmi les maux qui affligent l'indigent, il en était un qui l'affectait plus encore que tous les autres : c'étaient les plaies diverses dont sont quelquefois couverts les pauvres, sans avoir aucun secours pour les adoucir. Le Sauveur se présentait alors à son esprit avec toutes les plaies profondes qu'il reçut dans sa flagellation, son couronnement d'épines et son crucifiement; il aimait à contempler toutes ces blessures, et il croyait renouveler la piété des saintes femmes, de Nicodème et de Joseph d'Arimathie, en offrant à Jésus souffrant un soulagement à ses douleurs dans les soins qu'il faisait prodiguer aux plaies des infirmes. Il crut dès-lors que son nouvel institut était appelé à préserver l'œuvre des Dames de la Compassion d'une inévitable ruine. Nous verrons bientôt ses désirs entièrement réalisés.

---

## CHAPITRE DOUZIÈME.

Approbation des règles du nouvel Institut. — M. Garrigou en trace lui-même l'esprit. — Fondation d'une succursale pour les jeunes clercs.

Au mois d'octobre 1817, mourut à Toulouse M<sup>sr</sup> Claude-François-Marie Primat, archevêque de cette ville, après seize années d'épiscopat. Ce prélat, simple et modeste dans ses goûts, d'une grande

régularité de mœurs, bienfaisant et charitable, laissa des regrets assez unanimes. Il eut pour successeur M<sup>sr</sup> François de Bovet, ancien évêque de Sisteron, qui donna bientôt la démission de son nouveau siège. M<sup>sr</sup> Anne-Antoine-Jules de Clermont-Tonnerre, ancien évêque de Châlons-sur-Marne, fut nommé pour lui succéder. Ce prélat appartenait à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de France. Il sut gagner l'affection de son clergé par sa douceur, l'aménité de ses mœurs, la grâce infinie qui était répandue sur toute sa personne, cette noblesse de manières, cette éducation exquise qui distinguent les hommes de grande maison. Sous son épiscopat, qui ne dura que dix années, le grand séminaire de Toulouse, l'un des plus beaux de France, fut terminé, les conférences ecclésiastiques établies, un grand rituel et un cérémonial publiés. Il fonda à l'extrémité du faubourg Saint-Michel, sur le sol occupé avant la révolution par les religieux Récollets, une maison pour les missionnaires du diocèse et les prêtres de Secours, et fit donner des missions dans un grand nombre de villes et de villages de son diocèse. Il institua et protégea la société des *Bonnes Etudes* dans sa ville épiscopale, et offrit ainsi à la jeunesse des écolés une instruction pure dans sa source et féconde en heureux résultats. Entouré d'hommes recommandables par leur âge, leur piété et leur longue expérience, il imprima à son administration une direction loyale et franche, simple, uniforme, et toute paternelle.

Parmi les œuvres de son zèle, nous distinguerons l'approbation qu'il donna aux constitutions des religieuses de la Compassion de Notre-Dame. Ces règles et ces constitutions avaient été, de la part de M. Garrigou, l'objet d'une profonde et constante étude; il avait réuni les règles de saint Augustin et de saint François de Sales. Connaissant une sœur de la charité nommée M<sup>lle</sup> Lafage, celle-ci lui offrit les règles de saint Vincent de Paul. Il choisit dans ces divers traités ce qui lui parut le plus en harmonie avec les circonstances des temps et des

lieux, et ce qui était le plus conforme à l'esprit de son nouvel institut. Lorsqu'il eut dressé, à l'aide de toutes ces lumières, le corps de ses constitutions, il les soumit à l'examen de deux hommes dont l'autorité, la science et la haute piété lui inspiraient une entière confiance : MM. de Chièze et de Mac-Karty; il eut avec ces ecclésiastiques si éminents plusieurs conférences, dans lesquelles chaque article des règles fut examiné avec la plus grande maturité.

Guidé par l'esprit d'ordre qui était l'âme de toutes ses entreprises, il réduisit son travail à douze règles fondamentales qui devaient former les constitutions du nouvel institut. Il s'empressa alors de solliciter l'approbation de M<sup>gr</sup> de Clermont-Tonnerre. Cet illustre prélat, ayant lu avec attention ces saintes règles, les approuva canoniquement par une ordonnance qui porte la date du 24 février 1822. Heureux de cette approbation, M. Garrigou se rendit auprès de ses religieuses, qui à cette époque étaient en assez petit nombre; il les rassembla pendant plusieurs jours consécutifs, et leur expliqua chacune des règles qu'il avait tracées. On conçoit combien son âme dût se répandre en douces effusions dans l'explication des constitutions qu'il donnait à son ordre! Toujours placé sous l'aimable joug de l'humilité, il eut le soin de dévoiler à ses Filles les sources fécondes où il avait puisé ces règles : dès-lors saint Augustin, saint François de Sales et saint Vincent de Paul furent donnés pour patrons particuliers à l'institut, et il fit placer leurs images dans la salle capitulaire. Quelque temps après, il voulut retracer lui-même l'esprit de son nouvel institut, et laissa par écrit à ses chères Filles ses sentiments et ses pensées sur cet intéressant sujet. Nous reproduisons ici son ouvrage.

## ESPRIT DE L'INSTITUT

Exposé dans le cours d'une allocution à toute la communauté des sœurs de N.-D. de la Compassion.

Esprit de recueillement, de retraite, qui s'éloigne de tout ce qui porte à la dissipation ; — d'attention à la présence de Dieu, surtout dans les emplois distrayants ou par les rapports avec l'extérieur ou par la nature des occupations.....

Esprit d'oraison, qui est l'âme de la vie religieuse. — Saint Ambroise regarde les communautés régulières comme une milice toute céleste, toute angélique, continuellement occupée à bénir le Seigneur, à apaiser sa colère, et à implorer sa miséricorde par des prières ferventes.

Esprit d'étude et de travail, qui occupe tous les moments que la prière ne remplit pas.

Esprit d'égalité, qui, toujours en garde contre les atteintes d'une sombre mélancolie ou d'une joie démesurée, ne se démente jamais de la gravité et de la modestie de votre saint état.

Esprit de politesse, non de cette politesse mondaine qui n'est guère qu'un vain cérémonial, mais de cette politesse prévenante et sincèrement officieuse, si recommandée par saint Paul, qui n'offense personne, qui ne semble pas même apercevoir en autrui les manières offensantes ou peu civiles, qui souffre tout et ne donne rien à souffrir.

Esprit d'humilité sincère, qui consiste à n'être rien à ses propres yeux et à désirer d'être tel aux yeux des autres, qui juge la dernière place dans le monastère au-dessus de son mérite.

Esprit de mortification et de patience, qui reçoit avec une résignation amoureuse tout ce qu'il plaît au Seigneur d'envoyer de contradictions, d'épreuves, d'humiliations et de disgrâces.

Esprit d'abnégation et de mort, par un renoncement généreux à ses goûts, à ses aises, à ses penchants, à ses idées particulières, à son jugement, à sa propre volonté, à son humeur, en un mot par une immolation continuelle de ce malheureux *soi-même* qui occupe si

fort, qu'après l'avoir sacrifié une infinité de fois, il renaît encore de ses cendres. — N'oubliez jamais, N. C. S., que l'état religieux que vous avez embrassé est une croix à laquelle les prédestinés s'attachent volontairement pour être semblables à leur Sauveur ; que, selon Pierre de Blois, la pénitence et l'obéissance forment, pour ainsi dire, cette croix ; que les règles sont les liens qui vous y attachent étroitement..... Ah ! Seigneur, que je vous suis obligée de m'avoir destinée à une croix si précieuse et si semblable à la vôtre, où je puis, comme vous, être obéissante jusqu'à la mort ! — Oh ! que j'estime la perte de ma liberté, puisque je vous en fais le sacrifice sur un autel où vous avez vous-même sacrifié la vôtre pour mon salut !

O l'heureux sort de l'âme religieuse, dit saint Ephrem, qui peut tous les jours mourir pour J.-C. et comme J.-C. ! Qui pourrait dire quelle est la couronne et la récompense qu'elle mérite !...

Esprit de zèle pour l'éducation chrétienne des jeunes filles confiées à leur sollicitude maternelle, et d'une compassion tendre et efficace qui les porte à soulager les membres souffrants de J.-C. par tous les moyens que la divine Providence voudra bien leur fournir.

Enfin esprit de ferveur et de zèle, qui ne se démente jamais, qui prenne toujours de nouveaux accroissements dans le chemin de la perfection religieuse.

Une année avant l'approbation donnée à l'institution de l'ordre de la Compassion, M. Garrigou chercha à s'entourer de quelques jeunes ecclésiastiques. Ayant conçu le projet de former une petite communauté de clercs, il loua quelques chambres à la rue des Lois et y réunit d'abord trois ou quatre élèves, sous la direction éclairée et pleine de sagesse de M. l'abbé Robert. Dieu répandit ses bénédictions sur ce petit troupeau ; il fallut chercher une maison plus vaste. Son établissement fut transféré dans un local situé vis-à-vis de la porte principale du séminaire de l'Esquille. Enfin, quelques années plus tard, sa communauté de jeunes clercs fut établie dans l'ancienne maison des Dames de Fourquevaux dont il avait fait l'ac-

quisition, et dans laquelle il est mort. Le but principal de M. Garrigou, en fondant cette communauté, était d'avoir auprès de lui quelques jeunes gens qui, se destinant à l'état ecclésiastique, pussent le servir à l'autel dans la chapelle du nouvel institut, assister aux offices, donner un certain éclat aux cérémonies de l'Eglise qu'il aimait passionnément, former de bonne heure les enfants à la piété et chercher à en faire de bons prêtres. A ses yeux, travailler à donner à l'Eglise de dignes ministres des autels était la plus excellente de toutes les œuvres.



## CHAPITRE TREIZIÈME.

**Election canonique de la Mère Desclaux. — La comtesse de Mac-Karty relève de ses ruines l'œuvre de la Compassion. — Approbation légale de la Communauté.**

La Mère Desclaux était âgée de soixante-trois ans quand elle prit la direction de la nouvelle communauté; elle sut retrouver toute la ferveur du premier âge pour enflammer du feu du céleste amour les âmes confiées à sa sollicitude. Cet ordre naissant qui, dès son berceau, ne comptait qu'une Supérieure, une Assistante et quatre

Sœurs, s'accrut bientôt d'une manière sensible. Les constitutions avaient été approuvées ; les premiers essais avaient été couronnés de succès ; tout paraissait tourner à bien. M. Garrigou voulut alors faire l'application de ses règles dans l'élection de la supérieure. Le 15 décembre 1824, la communauté fut assemblée ; les lumières du Saint-Esprit ayant été invoquées, on procéda à l'élection par la voie des suffrages : la Mère Desclaux fut élue à l'unanimité. Elle redoubla alors d'activité pour le bien de sa Maison. Toujours la première à tous les exercices, elle donnait l'exemple de la plus grande régularité. M. Garrigou et la Mère Desclaux avaient, l'un pour l'autre, la plus profonde estime ; ils agissaient d'un commun accord, et cette union du fondateur et de la supérieure ne pouvait que contribuer au bien général de l'institut. Aussi le nombre des sujets augmentait-il tous les jours. On était attiré par la douceur du gouvernement et par cette latitude que donne à l'esprit l'exacte observance des règles ; la cordialité la plus franche répandait sur la vie commune d'inexprimables charmes. M. Garrigou bénissait Dieu tous les jours des grâces qu'il accordait à la communauté, lorsqu'une circonstance imprévue vint encore ajouter à sa félicité.

On a vu plus haut que l'œuvre de la Compassion pour le pansement des Plaies était sur le penchant de sa ruine. Dieu préparait à cette œuvre un secours inattendu qui devait perpétuellement assurer sa durée. M<sup>lle</sup> de Poyen de Lance avait épousé M. le comte Charles de Mac-Karty, le quatrième des enfants de M. de Mac-Karty, chef de l'illustre maison de ce nom établie depuis bien des années à Toulouse. Devenue veuve, la comtesse vint rejoindre à Toulouse les frères de son époux. Désirant vivre dans la plus complète solitude, elle sollicita de la bienveillance des Dames de la Compassion un appartement dans leur maison. Elle s'était déjà placée sous la haute direction de M. Garrigou ; et quand elle eut appris la décadence de l'œuvre du Pansement, elle voulut en devenir la seconde fon-

datrice. Dès-lors, avec une générosité et un dévouement au-dessus de tout éloge, elle donna des fonds considérables pour soutenir l'œuvre, parcourant elle-même la ville pour réunir de zélées coopératrices, et détermina M. Garrigou à placer cette œuvre sous le patronage des Dames de la Compassion. Tous ses projets furent réalisés. En l'année 1825, la Mère Desclaux désigna une de ses religieuses pour présider aux pansements des plaies; on affecta aussi une salle dans la Maison où les malades pourraient se réunir. Le mouvement fut ainsi imprimé à l'œuvre, et la stabilité lui fut assurée. Nous offrons ici un tableau de son organisation, afin que l'on puisse apprécier son importance. L'association des dames se compose de 58 à 60 personnes, toutes recommandables par leur piété. Sur ce nombre, seize se consacrent, par leur tour de semaine, au pansement des plaies. Chaque année, le nombre des malades qui viennent faire panser leurs plaies s'élève à environ douze cents. On donne dans la Maison les remèdes : les guérisons les plus merveilleuses ont été quelquefois opérées ; un médecin distingué est chargé de donner, à certains jours, des consultations gratuites. Toutes ces œuvres de charité s'exécutent sans bruit, sans ostentation, avec un zèle, une charité, une persévérance qui ne se démentent jamais. C'est ainsi que M<sup>me</sup> la comtesse de Mac-Karty a su perpétuer une œuvre que la religion seule a pu inspirer et que, seule, elle peut entretenir.

M. Garrigou ne cessait d'offrir à M<sup>me</sup> de Mac-Karty les témoignages les plus éclatants de sa gratitude. Personne ne savait plus et mieux que lui reconnaître un bienfait par toute espèce d'offres gracieuses et d'obligeantes déférences. Cet homme connaissait si bien le cœur humain et savait suivre avec tant d'adresse la route qui y conduit !

Il s'occupa à cette époque d'une autre affaire à laquelle paraissait attachée l'existence matérielle de son institut. Jusqu'alors les diverses acquisitions qu'il avait faites pour établir ou étendre sa communauté

avaient été extérieurement opérées par l'entremise et sur la tête de quelques personnes particulières prises dans le sein du nouvel institut ou au dehors. En suivant ce système, on s'exposait nécessairement à solder à l'Etat des sommes considérables pour le droit de mutation, et à offrir à des héritiers avides la possibilité d'attaquer un testament fait en faveur d'un tiers. Ces inconvénients graves, M. Garrigou les avait appréciés et mûrement examinés. Ce fut pour se soustraire à toutes ces craintes et à ces dépenses excessives, qu'il résolut de faire approuver légalement son institut. Après bien des consultations, des démarches et des demandes réitérées, il fut assez heureux pour obtenir que la communauté des Dames de la Compassion de Toulouse reçût une approbation expresse par un acte ministériel qui porte la date du 7 juin 1826. Il pouvait être désormais tranquille sur la destinée de son ordre : une maison spacieuse et commode lui avait servi de berceau ; des sujets nombreux et choisis venaient tous les jours augmenter les membres de la nouvelle famille. Grâce aux pieuses libéralités des âmes dévouées et à une sage économie, des ressources suffisantes étaient assurées à cette Maison ; un pensionnat habilement dirigé offrait à la jeunesse un asile contre les dangers du monde ; l'approbation légale était obtenue ; l'œuvre des Plaies avait été providentiellement relevée de ses ruines ; tout marchait à souhait, lorsqu'un évènement inattendu vint jeter la désolation dans la communauté de la Compassion.



## CHAPITRE QUATORZIÈME.

Mort de la Mère Desclaux. — Son éloge. — Election de la sœur Marie de l'Incarnation.

Quatorze années s'étaient écoulées depuis que la Mère Desclaux avait pris le gouvernement de la communauté. Elle avait su gagner l'estime et l'affection de toutes ses compagnes par la douceur de sa direction et la sagesse de ses conseils. Son âge, quoique assez avancé, ne donnait pas lieu de faire craindre une fin prochaine. Un accident fatal vint hâter le terme de ses jours.

Le 20 août 1850, au moment où elle descendait pour se rendre au chœur, elle fit dans l'escalier une chute qui occasiona la fracture d'une jambe. On comprit alors que Dieu voulait l'étendre tout entière sur la croix. Les opérations les plus longues et les plus douloureuses ne lassèrent pas sa patience ; elle passa plusieurs mois dans une immobilité complète ; elle put cependant, après bien des souffrances, être transportée au chœur pour y recevoir la communion. Quoique une amélioration sensible donnât à tous l'espoir de la conserver, elle ne partagea pas cet espoir, et dès le commencement de l'année 1851 elle annonça d'une manière positive sa fin prochaine. Lorsque, par un sentiment d'affection, on cherchait à la détromper, inspirée par la foi la plus vive, elle s'écriait : « Oh ! qu'il » me tarde de voir Dieu ! Ce doit être le désir de toute âme chré-

» tienne, et encore plus d'une épouse de Jésus-Christ. » Elle eut le bonheur de suivre les exercices de la retraite annuelle et de renouveler ses vœux. Cependant sa santé parut visiblement altérée, et toutes les espérances s'évanouirent. Le 19 mai 1851 elle désira recevoir le saint-viatique ; elle voulut accomplir ce devoir religieux en présence de toute la communauté ; le 20, la journée se passa en aspirations et en élans d'amour ; le 21, on lui administra le sacrement de l'extrême-onction, et vers minuit elle rendit tranquillement son âme à Dieu sans aucune agonie, ayant conservé jusqu'à son dernier soupir l'entier usage de toutes ses facultés.

Ses traits ne furent point altérés par la mort. La communauté désira garder son cœur, qu'elle possède encore comme une vraie relique.

La Mère Desclaux était une âme généreuse et forte ; toujours guidée par la foi, elle montra une grande constance au milieu des épreuves. Son esprit se faisait remarquer par une rectitude étonnante. Lorsqu'elle prodiguait des consolations à ses chères Filles, ces consolations partaient et d'une haute raison et d'un sentiment exquis. Sa piété n'offrait rien de singulier ; toujours soumise à l'Eglise, elle était heureuse d'en observer les lois et les saintes pratiques. Fidèle à la maxime de saint Vincent de Paul, elle ne quitta jamais cet étroit chemin par où le gros des sages a marché.

M. l'abbé Garrigou donna de justes regrets à la mort de cette vénérable Fille ; et quoiqu'il laissât à sa communauté toute la liberté nécessaire d'élection, il paraissait désigner pour lui succéder celle qui, par son âge, sa vertu et ses anciennes relations avec la Mère Desclaux, appelait tous les suffrages. La sœur Marie de l'Incarnation (M<sup>me</sup> Baylac) fut nommée supérieure de la communauté.



## CHAPITRE QUINZIÈME.

Evénements arrivés au monastère de la Compassion depuis l'an 1834 jusqu'à la fondation de Castelsarrasin. — Fondation de cette maison.

La supériorité de la Mère Baylac fut d'assez courte durée; elle mourut dans la paix du Seigneur le 12 mai 1834. Elle avait appartenu à la communauté du Bon-Pasteur, et ne s'était jamais séparée de la Mère Desclaux. Une étroite amitié, les sympathies de caractère, une égale participation de malheurs et d'épreuves les avaient étroitement unies. Pendant le court espace de temps que dura son gouvernement, on crut posséder encore la première supérieure : c'était la même douceur, la même condescendance, la même charité. On procéda à une nouvelle élection, et le 23 mai la Mère Marie-Thérèse (M<sup>lle</sup> Bonnacarrère) réunit tous les suffrages. Cette nouvelle supérieure acheva à peine son triennat. Des circonstances particulières qui n'appartiennent pas à cette histoire la déterminèrent à quitter l'institut de la Compassion; elle se retira au monastère de Notre-Dame à Toulouse, en qualité de pensionnaire, et c'est là qu'elle a terminé sa carrière. Cette bonne sœur avait beaucoup d'esprit, une imagination vive et ardente, des intentions louables. Elle était entrée un peu âgée dans le nouvel institut; or il en coûte à un certain âge de se plier à tous les détails de conduite prescrits par la règle. Elle désirait la perfection et la prêchait à ses Filles,

mais ce désir n'avait rien de bien fixe : c'était tantôt vers un point, tantôt vers un autre, qu'elle dirigeait ses conseils ; de là, un certain malaise général et des tiraillements en sens opposés. Cette excellente fille ne marchait pas dans la plaine, où tout est droit et uni ; mais elle aimait le sommet des côteaux et la profondeur des vallées. Un fleuve doux et tranquille ne lui convenait pas ; il lui fallait des cascades et des torrents.

Le 8 décembre 1856, la communauté nomma pour lui succéder la sœur Marie de Jésus (M<sup>lle</sup> Geli), qui gouverne encore aujourd'hui cette Maison avec autant de douceur que de sagesse.

Il est de l'essence de tout ordre religieux de chercher à s'étendre. La charité est semblable au soleil, qui se plaît à éclairer tous les climats de ses rayons et à les échauffer de ses feux. La renommée du bien qu'opérait à Toulouse l'institut de la Compassion s'était répandue dans les contrées voisines. M. le sous-préfet et M. le maire de Castelsarrasin, désirant doter cette ville d'une communauté religieuse spécialement consacrée à l'éducation de la jeunesse, jetèrent les yeux sur l'institut de M. Garrigou. M. Aumassip, sous-préfet, lui écrivit pour lui offrir un emplacement destiné à la construction d'un monastère. Cet établissement plaisait beaucoup au saint prêtre, mais il fallait triompher de beaucoup d'obstacles. Sur les instances répétées de M. Carrère, maire de Castelsarrasin, M. Garrigou accepta la fondation.

Au printemps de l'année 1845, les travaux de construction furent commencés. M. Garrigou s'occupait dès-lors de choisir les religieuses de Toulouse qui devaient former la nouvelle colonie. Il jeta les yeux sur la sœur Euphrasie, maîtresse des novices, qui pendant plusieurs années avait vécu sous la haute direction du saint prêtre, et qui était parfaitement instruite de son esprit et de ses maximes.

Au mois de novembre 1844, la nouvelle colonie quitta Toulouse, accompagnée dans ce voyage par M. Garrigou. On arriva à Castel-

sarrasin ; mais malheureusement les travaux de construction n'étaient pas aussi avancés qu'on l'avait cru. Les religieuses eurent beaucoup de peine à se loger au milieu des matériaux et des décombres ; le saint fondateur se retira dans une petite loge. Une chapelle fut improvisée, et M. Garrigou y célébra les saints mystères. Tout, dans cette nouvelle Maison, respirait la pauvreté et le dénûment ; on n'avait pour table au réfectoire que les caisses du voyage, et la fondation ne ressemblait pas mal à celles de sainte Thérèse. Tous les cœurs cependant étaient joyeux ; la privation des commodités de la vie était acceptée avec un saint enthousiasme. Quelque temps avant son départ, M. Garrigou réunit la petite communauté et lui adressa les paroles les plus touchantes ; il promit de retourner bientôt auprès du troupeau, et il tint sa parole. En effet, le 2 février, il se trouva encore au milieu de ses filles pour la rénovation des vœux, et ainsi, de trois mois en trois mois, malgré son grand âge, il quittait Toulouse pour se rendre à Castelsarrasin.

Grâce au zèle et à l'étonnante activité de l'autorité municipale, les bâtiments du monastère furent heureusement terminés ; la nouvelle église le fut aussi, cinq ans après la première fondation. M. Garrigou avait lui-même donné le plan des emblèmes et des décorations qui devaient l'embellir, et tout dans son idée devait avoir quelque rapport avec les mystères du Sauveur couvert de plaies et de Marie percée d'un glaive de douleur. L'histoire de l'institut de la Compassion devait être ainsi retracée tout entière sur les murailles de l'édifice.

Le 28 août 1849, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle église. La cérémonie fut présidée par M<sup>sr</sup> Jean Doney, évêque de Montauban, prélat également recommandable par sa science et par sa haute piété. M<sup>sr</sup> l'évêque fut reçu par M. Garrigou, qui lui adressa quelques paroles dans lesquelles il exprimait au pontife les sentiments de sa gratitude pour la bienveillance dont il aimait à honorer ce monastère. Peu à peu tout fut organisé à Castelsarrasin : on fit

l'acquisition de quelques maisons voisines ; les classes gratuites pûrent être ouvertes, et toutes les fois que M. Garrigou revenait auprès de ses chères filles, il voyait avec une indicible joie les progrès de son œuvre.

Le 27 avril 1852, il fit sa dernière visite. Son grand âge, sa santé délicate et faible, fatiguée par tant de travaux, ne lui permettaient pas d'espérer une longue vie. Il se sépara à regret de ces bonnes religieuses qu'il ne devait plus revoir : heureux cependant d'avoir pu imprimer à son ordre, par cette fondation, un mouvement au dehors, après l'avoir perfectionné au dedans !



## CHAPITRE SEIZIÈME.

Fondation de Rieux. — Mort de M. Garrigou.

Notre saint prêtre touchait au terme de sa longue carrière. Avant de quitter la vie, il eut la consolation de voir son institut se répandre par une fondation nouvelle : nous voulons parler de celle de Rieux. M. l'abbé Robert avait été nommé à la cure de cette ville, en 1846. Des liens d'une tendre affection et de bienveillance d'une part,

et, de l'autre, de respect et de gratitude, unissaient depuis longtemps entr'eux M. Garrigou et M. Robert. La première pensée de M. le curé de Rieux fut de doter sa paroisse d'une Maison dirigée par les Dames de la Compassion. Il en fit la proposition à M. Garrigou, qui d'abord trouva quelques obstacles au désir du pasteur. Quelques années s'écoulèrent sans qu'il fût question d'une manière active de ce projet. Mais M. Garrigou, ayant mûrement réfléchi sur la proposition qui lui avait été faite, se détermina, et inclina vers la fondation. Il se rendit aussitôt à Rieux, accompagné de M<sup>me</sup> la supérieure de Toulouse. On proposa l'ancien séminaire; mais il ne put convenir. Il fut décidé qu'on achèterait le sol de l'ancien évêché, près la cathédrale. Les difficultés furent aplanies, le terrain acheté, on traça le plan du nouveau monastère, les fondements furent jetés, et l'édifice s'éleva. M. Garrigou désigna, pour supérieure du nouvel établissement, la sœur Ursule (M<sup>lle</sup> Sabatié); mais il mourut avant d'avoir pu terminer cette fondation.

Nous touchons maintenant au terme de cette longue existence si calme, si douce, et si bien remplie.

Vers le mois de juin 1852, les forces de M. Garrigou diminuèrent sensiblement; il sentit arriver sa fin prochaine. Il n'avait pas besoin de se préparer à la mort, il ne tenait à la terre que par les liens de la charité! Cette vertu, comme une vive flamme, allait les briser, pour laisser à son âme son élan libre vers les cieux. Pendant les mois de juillet et d'août, il ne fit que languir, sans avoir d'autre maladie caractérisée qu'un grand épuisement, signe avant-coureur d'une destruction imminente. Ses traits s'altérèrent sensiblement, sa faiblesse devint extrême; il ne prenait que très peu de nourriture, et cependant au milieu de cet affaissement général il conservait toute la lucidité de son esprit, toute la délicatesse de ses sentiments.

Au mois de septembre, la communauté comprit qu'il fallait s'attendre à le perdre bientôt. On appela immédiatement de Castelsar-

rasin la Mère Euphrasie. Elle va raconter elle-même toutes les circonstances de sa dernière visite au pieux fondateur.

« J'arrivai, dit la Mère Euphrasie, à Toulouse le 26 septembre, à six heures du matin; je ne pus me rendre auprès de M. Garrigou que vers les onze heures. En nous voyant il s'écria : — Que je suis content de vous voir! que vous me faites plaisir! Je viens de faire une confession comme la dernière de ma vie, et je dois cette nuit communier en dévotion, et aussi sans doute en viatique. Je voulais vous épargner cette peine; mais puisque vous êtes là, j'en suis charmé; je vous porte toutes dans mon cœur. — Nous parlâmes ensuite de plusieurs affaires, que notre bon Père traita avec sa perspicacité ordinaire.

» Après sept heures du soir, j'allai retrouver notre bon Père avec la Mère supérieure de Toulouse et son Assistante : il était tout occupé de Dieu et dans un recueillement profond. — Je suis heureux! me dit-il, Monseigneur a permis qu'on dit la messe dans ma chambre. Quelle immense faveur! Cette nuit va être la plus belle de ma vie... Et comme il regardait souvent l'image de Jésus crucifié, la Mère supérieure de Toulouse lui dit : — Que fixez-vous, mon Père? — Je regarde, nous dit-il, Jésus attaché à la croix. Demandez à Dieu que je ne sois pas séparé un instant de sa présence, mais pas un seul instant... »

Dans la nuit du 26 au 27 septembre, M. Garrigou entendit la messe, qui fut dite dans son appartement par M. l'abbé Galtier; il reçut la sainte communion avec une ferveur toute angélique, et employa près de trois quarts d'heure à son action de grâces. Cet exercice fut pour lui une continuelle extase, les facultés de son âme étaient absorbées par la possession de son Dieu, l'anéantissement était au comble. Pendant cette journée, qui fut la dernière de sa vie, il eut plusieurs entretiens avec la Mère Euphrasie, la Mère supérieure de Toulouse, la sœur Agathe et quelques autres sœurs.

« Dans l'après-midi, continue la Mère Euphrasie, voyant qu'il désirait prendre quelques instants de repos, je m'éloignai et ne tardai pas à m'apercevoir qu'il priait. — Je croyais, lui dis-je, que vous dormiez, et je vois que vous faites oraison. — Oui, me dit-il; et prenant un livre que je tenais, il chercha un chapitre sur l'amour de la croix et me pria d'en faire la lecture. Il m'arrêtait à certains endroits pour me faire remarquer la beauté des passages. Je restai auprès de lui jusqu'à six heures du soir. »

A sept heures et demie, l'affaiblissement étant devenu complet, il perdit l'usage de la parole. Il reçut alors les dernières onctions, et sans agonie, sans aucun mouvement convulsif, assis sur son fauteuil, la tête baissée sur sa poitrine, il expira doucement vers les huit heures du soir, le 27 septembre 1852, à l'âge de 86 ans et sept jours.

M. Garrigou était d'une taille au-dessus de la médiocre; il portait son corps légèrement penché en avant; il était d'une maigreur extrême; son visage allongé paraissait sillonné par la pénitence: il avait le teint pâle, les yeux brillants, fins et vifs; le front large et découvert; une expression d'ineffable douceur était répandue sur sa figure; sa tenue était propre, simple, et dans toute la rigueur du costume ecclésiastique.

La dépouille mortelle de M. Garrigou a été placée dans le tombeau de la famille Linières, à laquelle il était allié par sa sœur (M<sup>me</sup> Linières).

On connaîtra beaucoup mieux ce saint prêtre par quelques lettres spirituelles qui ont été conservées, et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire.

## LETTRES SPIRITUELLES DE M. GARRIGOU

Écrites à diverses personnes, et plus particulièrement aux religieuses  
de son ordre.

On ne connaît jamais mieux un homme que par les lettres qu'il a écrites. Elles sont comme la révélation de la vie intime ; elles peignent tour à tour le caractère, les affections, l'esprit, les inclinations, le talent de celui qui les compose. M. Garrigou s'est donc peint au naturel dans ses lettres. Cet homme, dont la conversation habituelle paraissait coupée et embarrassée par l'excès de sa timidité, écrivait très correctement, connaissait bien sa langue ; son style est toujours naturel, clair, simple, et ne manque pas d'une certaine élégance.

Les lettres que l'on va lire peuvent être regardées comme de petits traités sur la vie mystique ; elles renferment d'excellents avis ; on y remarque une connaissance éclairée du cœur humain et une grande rectitude d'esprit.

### I.

C'est par l'entremise de M<sup>lle</sup> \*\*\*, ma T. C. F. en J.-C., que je me plais à m'entretenir quelques instants avec vous. Votre union avec cette bonne amie me fait grand plaisir, parce que, fondée sur la conformité des excellents principes qui dirigent votre conduite réciproque, elle ne peut que vous être extrêmement douce et avantageuse. J'aime à croire qu'il existe entre vous deux une égale opposition pour les maximes et les

pompes du monde, une sainte émulation de vertu, en sorte que vous vous communiquiez avec liberté tout ce qui peut contribuer à votre sanctification ; car le principal fruit des amitiés vraiment chrétiennes, est de pouvoir franchement s'avertir de ses défauts, de s'animer par de saints avis, par de bons exemples et de ferventes prières, à l'accomplissement de tous ses devoirs. Dieu veuille que vous les éprouviez, ces heureux effets, dans vos intimes communications, où doit toujours présider l'esprit évangélique ! Je vous invite aussi à épurer de plus en plus votre liaison d'amitié, afin d'attirer sur elle ces bénédictions célestes promises à tous ceux qui sont unis *dans le Seigneur*.

Si la divine Providence avait permis ou permettait que vous vinssiez habiter quelque temps notre ville, ce serait de grand cœur que je continuerais la culture d'une âme qui m'est si chère en J.-C. Je n'aurais qu'à me réjouir sans doute de la trouver dans les plus heureuses dispositions, et appréciant plus que jamais la gloire et le bonheur d'être une fidèle servante du Seigneur, de porter son joug dans la jeunesse. Que de sérieuses et utiles réflexions ne vous aurait pas fournies pour cela le spectacle de notre chère Louise dans ses derniers moments ! Oh ! comme elle se savait bon gré, alors, d'avoir pratiqué la vertu ! On ne savait qu'admirer le plus, ou l'abondance des grâces et des consolations dont le bon Dieu l'inondait dans sa longue maladie, ou la ferveur avec laquelle elle y répondait. Sa vénérable Mère, qui recueillit son dernier soupir, témoin de ses sublimes sentiments, me disait, la larme à l'œil et tout à la fois le sourire sur les lèvres, qu'elle ne pouvait la regretter, mais plutôt qu'envier son bonheur. Cette mort vraiment précieuse aux yeux de Dieu a été l'occasion des plus vifs regrets, et en même temps d'un saint renouvellement parmi nos pensionnaires qui avaient vécu avec elle et qui avaient été la voir dans ses infirmités. Votre bon cœur aurait cédé facilement à toutes ces impressions. Préparons-nous sans cesse à notre dernière heure, qui peut-être sonnera bientôt, et multiplions maintenant nos bonnes œuvres, afin que nous puissions paraître avec confiance au tribunal redoutable de notre souverain Juge. Je ne sais si vous êtes fidèle à l'exercice que je vous ai, sans doute, conseillé, pour ne pas

nous trouver surpris par la mort : je veux dire celui d'un jour de retraite chaque mois qui nous transporte par la pensée à ce moment décisif de notre éternité, et nous mette à même d'examiner avec un profond recueillement ce qui nous consolera alors ou nous alarmera. Je regarde cet exercice comme des plus propres à nous faire mourir au péché et vivre à la grâce..... Ajoutez-y, pour animer votre confiance, l'approche plus fréquente des sacrements avec toute la ferveur dont vous serez capable. Enfin, lorsque les ennemis de votre salut, le démon, le monde et la chair, chercheront à ébranler votre fidélité, rappelez-vous votre dernière fin, et ils n'auront point d'empire sur vous.

Si vous étiez entrée dans quelque détail sur les besoins de votre âme ou le genre d'occupations qui remplissent vos journées, j'aurais pu vous faire part de mes avis à ce sujet. Je présume que vous vous employez à la direction du ménage et à l'éducation de vos sœurs ; que vous leur inspirez par vos leçons, et surtout par vos exemples, le goût de la piété, l'amour du travail, l'attention à complaire à vos chers et respectables parents, l'éloignement des frivolités du monde, et par-dessus tout un amour bien prononcé pour la modestie et la retenue des sens.

La maison est un peu différente de l'état où vous l'avez quittée ; occupée tout entière par la Communauté, elle présente un ensemble qui vous ferait plaisir. J'y ai dépensé, l'année dernière, des sommes considérables pour la rendre parfaitement régulière. Nous comptons, quant au personnel, cinq novices et deux postulantes dont la dernière entrée vous est intimement connue : c'est M<sup>lle</sup> \*\*\* dont la ferveur et la vocation à l'état religieux ne se sont jamais démenties. J'ai appris depuis peu que la Mère venait de vous écrire par le courrier. Vous ne pourrez qu'être bien sermonée : il est certain que vous êtes bien avant dans son cœur et dans celui de toutes les personnes de la Maison qui vous ont connue. Je suis persuadé, et vous nous le témoignez, que vous les payez de réciprocité. Pour ce qui me concerne, vous savez le tendre intérêt que je vous porte en N. S. J.-C., et tout le bien solide que je vous désire. Ne m'oubliez pas dans vos prières, et obtenez-moi la grâce de consommer saintement ma carrière mortelle. — Votre dévoué et affectionné père en Dieu.

II.

Vive Jésus couronné d'épines ! Qu'il règne dans nos cœurs !

Je suis bien affligé, M. C. F. en J.-C., de vous voir toujours en proie à vos peines intérieures, surtout à cet esprit d'inquiétude et de découragement qui est si injurieux à Dieu et si funeste à votre âme. Sans douter qu'il ne faille gémir amèrement de vos misères spirituelles, redoublez de vigilance et d'attention sur vous-même pour éviter ce qui pourrait déplaire au Bien-Aimé. Mais se laisser abattre comme vous le faites, parce qu'il échappe à votre faiblesse quelques infidélités à vos résolutions où il entre plus d'entraînement et de surprise que de malice... fautes que l'instant d'après désavoue, qui doivent vous humilier profondément, vous rendre plus circonspecte, et vous faire, sans trouble, recourir à la bonté du Seigneur, dont la miséricorde est inépuisable ! Rappelez-vous la réponse qu'il fit à saint Pierre : « *Maître, lui dit celui-ci, combien de fois dois-je recevoir favorablement en votre nom l'âme infidèle ?* — Toutes les fois qu'elle se présentera confuse et repentante..... » Cessez donc de vous dépiter contre vous-même et d'écouter les suggestions du tentateur en suivant vos propres idées. Reconnaissez plutôt que vous seriez encore plus irrégulière si le bon Dieu ne vous tenait souvent par la main, malgré votre indignité et vos ingratitude ! Profitez de vos fautes pour vous mieux connaître vous-même, et les réparer en multipliant les actes de la vertu contraire. Ayez ensuite un peu de charité pour votre âme, en supportant ses misères, comme vous devez supporter celles du prochain, en l'encourageant comme vous le faites à l'égard d'une autre personne. Allez vous présenter à Jésus-Christ, lui exposer tout ce qui vous chagrine avec une confiance entière en son excessive bonté. Son divin cœur, tout ouvert à vos besoins, y compatira, vous communiquera toutes les lumières qui vous sont nécessaires ; et s'il lui plaît de laisser votre âme dans une apparence de ténèbres, d'aridité et d'abandon, comptez que ce n'est que dans des vues de miséricorde. Souffrez cette épreuve avec humilité et constance. Je ne doute pas que

si votre confiance ne se dément pas, il ne se montre à cette âme qui m'est si chère sous un aspect plus attrayant.

De tout ceci vous conclurez qu'il faut laisser le désespoir aux damnés et vous jeter éperdument dans le sein de la divine miséricorde. Demain vous irez à la salle du festin, en la compagnie des aveugles, des pauvres de toute espèce, avec la disposition de répondre à l'invitation du Sauveur qui vous est transmise par notre ministère, ayant soin toutefois de vous revêtir de la robe nuptiale par l'absence du péché mortel, et par la *désaffection* de tout péché véniel, telle qu'elle convient à une religieuse bien affligée de tout les déplaisirs qu'elle a pu causer à son tendre Epoux.

### III.

J'ai lu avec une bien douce joie, M. T. C. F. en J.-C., l'expression touchante de tous les bons sentiments que renferme votre lettre du 21 janvier. J'y aurais répondu plutôt si notre sœur \*\*\* ne m'avait invité à attendre le retour de votre fidèle commissionnaire, ou plutôt le départ prochain de M. \*\*\* qui vient de nous apporter de vos nouvelles. Connaissant tout l'intérêt que je vous porte ainsi qu'à votre respectable famille, on s'empresse toujours de me communiquer toute la correspondance avec le couvent, et je ne suis point étranger encore à tout ce qui vous est dit par votre bonne et si intéressante directrice. C'est ainsi que, séparés de corps, nous nous trouvons unis en esprit dans le Seigneur. Avec quelle ardeur, prosterné au pied du trône de sa miséricorde, je lui demande, à l'exemple de l'apôtre en faveur des Philippiens, que la charité de la future sœur \*\*\* prenne chaque jour de nouveaux accroissements, qu'elle se perfectionne dans l'homme intérieur, qu'elle ne manque à aucun devoir, et qu'elle se remplisse ainsi de grâces et de mérites!... Je le sollicite encore, ce tendre Epoux de son âme, de perfectionner lui-même son ouvrage, en faisant apprécier de plus en plus à sa chaste épouse l'excellence de sa vocation à l'état religieux, sous la bannière de Marie compatissante ; en daignant lui inspirer un désir toujours plus vif

de se remplir de son esprit, une fidélité nouvelle aux sages règles, aux saints avis qui lui ont été donnés et qui doivent la préparer à cette précieuse grâce. J'ai la confiance qu'il en est et qu'il en sera constamment ainsi, malgré les délais apportés à sa généreuse détermination et les diverses épreuves où sa vocation pourrait être mise. — Elle ne trouvera point, à coup sûr, les obstacles que surmonta si généreusement l'héroïque sainte que le ciel lui présente pour modèle. — Que j'aime à l'entendre exhorter ses filles au renoncement continuel à toutes les choses créées, et surtout à elles-mêmes !...

« Vous ne serez épouses de J.-C. qu'autant que vous crucifierez votre » jugement, votre volonté, vos goûts et vos inclinations, pour vous con- » former à lui. Cet époux de vos cœurs vous attire sur le Calvaire où, » couronné d'épines, il se laisse dépouiller, clouer, abreuver de fiel, » charger d'opprobres, où il souffre en un mot mille tourments horribles. » Il faut donc que vous y demeuriez de bon cœur, à côté de Marie et de » saint Jean, et que vous tâchiez d'imiter ce divin Sauveur par une » entière conformité aux desseins de Dieu sur vous qui sont pleins de » miséricorde. — La première chose que Dieu demande de vous, est un » entier détachement de vous-même et d'aspirer avec zèle à la perfec- » tion. — La seconde, est de vous laisser mortifier, plier et lier par une » grande résignation et abandon de vous-même entre les mains de ceux » qui vous conduisent, et de leur obéir avec simplicité : QU'ILS VOUS » FRAPPENT OU VOUS LE SENTIREZ LE MIEUX ... Si vous résistiez, vous ne » seriez point épouse de J.-C. , et vous n'arriveriez jamais à la perfec- » tion. Au contraire, si vous pratiquez de bon cœur l'abnégation évan- » gélisme, vous trouverez dans cette immolation mystique une douceur » incomparable, et vous ferez vos délices de surmonter la nature pour » établir le règne de la grâce. Il faut avoir vaincu pour goûter cette » manne. Elle n'est point pour les âmes lâches ; elle n'est que pour les » âmes fortes et courageuses. Mais la violence qu'elles se font doit être » douce et tranquille en même temps qu'elle sera longue et constante. »

Vous voyez comme cette grande maîtresse de la vie intérieure s'entendait parfaitement à former de dignes épouses de J.-C. ! Combien il

vous reste à faire pour élever, à son école, l'édifice de votre perfection sur les ruines de la nature et de l'amour-propre !

IV.

Mademoiselle et très chère Sœur en Jésus-Christ,

Si j'ai différé jusqu'à ce jour à répondre aux témoignages honorables que vous avez bien voulu m'exprimer à l'occasion de ce renouvellement d'année, je n'en ai pas été moins empressé d'offrir au Seigneur les vœux les plus sincères et les plus ardents pour l'accomplissement de vos saints desirs. S'il daigne les accueillir favorablement, notre chère S. va répondre avec plus de générosité que jamais aux desseins de la Providence dans la position sociale où elle se trouve placée. Elle n'oubliera jamais la grandeur du Maître auquel elle a l'honneur d'appartenir, et dans cette vue elle ne mettra pas de bornes à son zèle pour son service, ne cherchant qu'à lui plaire en toutes choses et à faire auprès des autres tout le bien possible. Je me trouve heureux, sous un rapport, d'avoir servi de vil instrument à ce Dieu de toute bonté pour l'édification et la consolation d'une âme qui nous est si chère en Jésus-Christ, tout en l'affligeant d'un autre côté en lui exposant ce que son divin Esprit nous avait inspiré de lui manifester pour sa conduite présente et future. J'espère que sa fidélité à obéir à la grâce jusque dans les moindres choses en fera une de ses dignes épouses au milieu du monde même, c'est-à-dire une épouse humble, douce, charitable, mortifiée, chaste, fervente, en un mot selon son cœur. J'ai dit « fidélité dans les plus minces observances, » sans néanmoins se décourager de ce qui échappe encore à la fragilité, à la légèreté, etc. Un bûcheron qui voudrait d'un seul coup abattre un arbre de cent ans serait ridicule ; mais s'il commençait par couper les racines les unes après les autres, il en viendrait à bout.... Appliquons-nous la comparaison dans l'extirpation de nos défauts, et souvenons-nous que souvent le plus grand tort, c'est de n'avoir pas assez pitié de la faiblesse humaine qui est en nous.

Je vous écris à la hâte, et l'on ne me donne que le temps de vous

renouveler, ainsi qu'à tous vos chers et respectables entours, les assurances de ma considération distinguée dans les SS. CC. de J. et de M.

Votre dévoué serviteur en J.-C.

V.

Vive Jésus! Qu'il règne à jamais dans nos cœurs!

Ma très chère et très honorée Sœur,

Je suis on ne peut plus sensible à tout ce que vous me dites de gracieux dans votre lettre. Comptez sur la réciprocité de mes vœux auprès du Seigneur et pour vous et pour tous les membres de votre vénérable famille. Lorsque la divine Providence voudra bien m'aplanir les voies pour me rendre dans votre ville, ce sera une bien douce consolation pour moi de me retrouver au milieu de vous pour vous témoigner de vive voix combien je désire que le bon Dieu, propice à mon ardente prière, vous en récompense au centuple, en vous accordant tout ce qui peut contribuer à votre véritable félicité dans ce monde et dans l'autre. J'avais été à même d'apprécier les heureuses qualités de....., et c'est une satisfaction pour moi d'apprendre, par vous, que sa présence vous est agréable. Il n'y a rien de si avantageux que de s'abandonner à la conduite du Seigneur dans les divers événements de la vie.

Je vous laisse dans le cœur embrasé de Jésus circoncis, sous la protection de Marie mère des douleurs; apprenons à cette école à circoncire nos cœurs, en retranchant tout ce qui peut y avoir de terrestre dans les sentiments et les affections, tout ce qui pourrait se trouver encore dans nos pensées et nos paroles de ce maudit orgueil qui se reproduit sans cesse après avoir été immolé sur l'autel de l'amour. — Que ce soit le fruit principal de notre rénovation dans cette circonstance favorable : c'est la grâce particulière que nous demanderons de concert pendant l'auguste sacrifice de la messe. — Vous me serez particulièrement présente avec..... J'espère me ressentir de leurs bonnes prières ainsi que des vôtres, que je sollicite à raison de mes pressants besoins. C'est ainsi que, séparés de corps, nous serons unis de cœur, jusqu'à ce que nous le soyons éternel-

lement dans le sein de Dieu. O la douce espérance!..... Servons-nous-en pour nous animer à supporter avec une amoureuse résignation les peines de l'exil.

Agréez l'expression de mon sincère dévouement en N. S. J.-C.

VI.

Gloire à Dieu! Paix aux âmes de bonne volonté!

J'ai été tout à la fois réjoui et attendri, mes bien-aimées filles en J.-C., par la touchante lettre que vous avez cru devoir m'écrire de concert pour m'attirer dans le sein de votre communauté. Si vous êtes sensibles à notre absence prolongée, commandée par les circonstances actuelles, je ne souffre pas moins de cette séparation d'une partie de ma famille si chère à notre cœur paternel. Nous devons remercier le Seigneur de tous les secours intérieurs et extérieurs qu'il a daigné vous ménager dans sa miséricordieuse providence. Sachons, par une fidèle correspondance, en mériter de plus abondants. Il ne se laisse, vous le savez, jamais vaincre en générosité. La circonstance est on ne peut plus favorable pour lui offrir vos cœurs dans un dénuement parfait de la créature et de vous-mêmes, entièrement dévouées à sa gloire et au salut des âmes dans l'œuvre si excellente qu'il lui a plu de vous confier. Il me semble aussi vous entendre vous écrier dans un saint enthousiasme, en dignes épouses de J.-C. : Nous voici toutes disposées, quoi qu'il arrive, à accomplir ses desseins suprêmes, sans autre consolation que celle de lui plaire..... Lorsqu'il nous sera permis, néanmoins, de vous revoir, ce sera pour moi une bien sensible satisfaction. Mon départ de Toulouse ne peut être fixé encore; il sera aussi rapproché que possible. En attendant, fasse le ciel que vous vous renouveliez sans cesse dans la ferveur, dans la fidélité toujours plus parfaite au service de Dieu et à l'accomplissement de vos devoirs!..... Cette ardeur et ce zèle, mes très chères filles en J.-C. savent fort bien dans quelle source féconde elles doivent les puiser. Si mes vœux sont exaucés, elles imiteront sans cesse, et surtout dans cette belle nuit, la foi humble et docile des bergers : gens simples, dit

saint Augustin, qui ne savent pas raisonner, mais qui tous, sans exception, à l'imitation des Anges, volent à l'envi l'un de l'autre à Bethléem pour y contempler les grandes merveilles de la Crèche. C'est ainsi qu'elles me combleront de joie, m'attireront puissamment auprès d'elles, et goûteront dans leur âme de bonne volonté cette paix délicieuse promise à leur confiance et à leur amour. Ce sera l'objet de mes supplications, après minuit, au moment de la naissance sacramentelle du bien-aimé Sauveur sur l'autel, sous les auspices de sa sainte mère et de saint Joseph. — Veuillez, dans ce moment si favorable, lui demander aussi pour moi et pour mes chers entours tout le bien que je vous veux, et nous n'aurons rien à désirer ni les uns ni les autres.

Croyez-moi donc avec plus de vérité que jamais, dans le cœur embrasé de Jésus naissant, mes bien chères filles,

Votre très affectionné et tout dévoué père.

## VII.

Il m'a aimé jusqu'à se sacrifier pour moi !

Mes bien chères filles en Jésus-Christ,

En m'annonçant votre constance dans le saint Amour et votre fidélité à l'entretenir par votre participation aux saints mystères, votre bonne et respectable Mère m'engage à vous en témoigner toute ma satisfaction et à vous encourager à persévérer dans cette sainte pratique, surtout pendant son absence momentanée. Votre âme se maintiendra facilement, je l'espère, dans la grâce ; et si quelque faute de fragilité vient à échapper à notre faiblesse dans le froissement des occupations, elle sera bientôt effacée par un humble regret, par une vigilance plus marquée, et par la pratique des vertus contraires, multipliées à dessein. Rappelez-vous alors les avis si sages que vous a donnés votre estimable directrice dans des occasions semblables ; consultez-la spirituellement en allant à la chapelle aux pieds de Jésus-Christ, et concluez par revenir au saint autel avec la confiance que vous inspirera sa bonté toute miséricordieuse. Cette conduite l'honorera bien plus que votre éloignement par un faux

respect et une crainte servile. — Touchées ensuite de la tendresse de son cœur à votre égard, malgré vos nombreuses infidélités, vous ne voudrez plus que vous sacrifier pour son service, et vous ferez en sorte de ne rien retrancher de ce que vous pourrez faire pour lui. — *Diligam te, fortitudo mea.*

Il est pénible que nous ne sachions jamais ici-bas avec certitude si nous aimons Dieu, et nous ne savons pas plus si nous sommes dignes d'en être aimés. Cette fâcheuse incertitude a quelque chose de bien amer pour des âmes qui sentent tout ce qu'elles doivent au Seigneur, et qui ne peuvent être heureuses qu'avec lui. Mais il est des préjugés et des marques où l'on peut trouver là-dessus quelque sorte de consolation. Je me permets de les rappeler et pour vous et pour moi. — Une de ces marques : c'est de porter avec peine la triste incertitude dont je viens de parler. Plus je suis fâché de ne pouvoir savoir au sûr si j'aime Dieu et de ne le pas aimer assez, plus j'ai lieu de croire que je l'aime. — Une autre marque, c'est d'être souvent occupé de lui. Où est notre trésor, là aussi est notre cœur ; et nous pouvons dire réciproquement que là où est notre cœur, là est aussi le trésor qui l'attire et que nous aimons. — Une troisième marque que nous aimons Dieu et Jésus-Christ notre Sauveur, c'est la fidélité que nous apportons à obéir aux commandements divins qui nous sont donnés. — Un quatrième préjugé, c'est la sensibilité que nous avons pour les intérêts de sa gloire ; si nous la cherchons avec une intention pure ; si nous la préférons à toutes les vues de l'amour-propre ; si nous travaillons autant que nous en sommes capables à la procurer ; si nous gémissons sincèrement quand nous la voyons outragée, et si l'ardeur de notre amour nous fait dessécher quand les ennemis de Dieu oublient le respect et l'obéissance qu'ils lui doivent.

Une cinquième marque que la charité divine est en nous, c'est la charité que nous avons pour notre prochain, le soin de repaître et de nourrir les brebis confiées à nos soins, le zèle de les sauver.

Une dernière preuve de cet amour, c'est d'acquiescer chaque jour par la patience et par l'impression de la croix un plus haut degré de confor-

mité avec Jésus couronné d'épines et expirant sur un infâme gibet, avec celui en qui nous devons désirer d'être transformés. Que la considération de ces vérités ne nous jette pas dans le découragement. Nous avouons que nous voyons en nous trop peu de ces marques de l'amour divin ; mais désirons de tout notre cœur de les avoir toutes, et travaillons, avec la grâce de Dieu, à nous les procurer. Nous allons nous aider réciproquement à l'obtenir, cette grâce si précieuse, par de ferventes prières et une nouvelle ardeur dans l'accomplissement de tous nos devoirs.

Que la paix et la joie du Saint-Esprit soient sans cesse avec vous toutes, nos très chères et bien-aimées filles en J.-C.

### VIII.

Vive Jésus couronné d'épines ! Qu'il règne dans nos cœurs !

Quelle nouvelle attérante pour vos cœurs si sensibles, nos T. C. F. en J.-C. , que celle de la mort d'une Mère tendrement aimée et si digne de l'être sous tous les rapports !... Comme je partage votre juste douleur, moi qui, dans le peu de temps où j'ai conversé dernièrement avec elle, ai admiré ses heureuses qualités et me suis édifié de ses vertus !... Combien cette séparation doit affliger ses chers entours !... C'est bien le cas de lever les yeux au ciel pour adorer les décrets suprêmes du Seigneur, quelque déchirants qu'ils soient à la nature, et de nous rappeler les consolations de la foi !... *Heureuses les personnes qui meurent dans le Seigneur*, comme celle qu'il vient d'appeler à lui pour la récompenser de ses travaux et de ses mérites !... Ne vous affligez donc point comme font ceux qui, mettant toutes leurs pensées aux moments de cette misérable vie, ne se ressouviennent pas que nous allons aussi à l'éternité, où, si nous vivons bien en ce monde, nous nous réunirons à nos chers défunts pour n'en être jamais séparés. Nous ne saurions empêcher notre pauvre cœur, dit saint François de Sales, de ressentir *la condition de cette vie et la perte de ceux qui y étaient nos délicieux compagnons* ; mais il ne faut pourtant pas que notre douleur et nos larmes soient immodé-

rées, ni démentir la solennelle profession que nous avons faite de joindre inséparablement notre volonté à celle de Dieu ; car, ajoute-t-il, depuis que Notre-Seigneur a aimé la mort, et qu'il a donné sa mort pour objet à notre amour, je ne puis vouloir mal à la mort ni de mes parents ni de personne, pourvu qu'elle se fasse en l'amour de cette mort sacrée de mon Sauveur.....

Nous allons donc prier de concert pour la chère défunte, et nous efforcer, par un redoublement de fidélité à l'accomplissement de nos devoirs, de mériter que notre vie et notre mort deviennent, aussi, précieuses devant Dieu. — Recueillons ces sentiments au pied de la Croix, où je vous laisse, à côté de Marie compatissante et sous les auspices de vos saints patrons.

Votre affectionné père en J.-C.

#### IX.

Ce n'est pas pour moi un moindre sacrifice que celui que vous faites, ma fille si chère en J.-C., en me voyant privé de la douce consolation de considérer la cérémonie touchante de votre vêtue.... J'y serai en esprit, et je solliciterai en votre faveur, au saint autel, toutes les dispositions intérieures dont vous devez l'accompagner, pour qu'elle soit pour vous une source féconde de grâces et de bénédictions célestes. — J'ai été bien réjoui en apprenant votre réception et tous les sentiments qui vous animent dans cette circonstance, soit pour votre renouvellement spirituel, soit pour vous mettre à même, autant qu'il dépendra de vous, d'être utile au bien de l'institut. Votre lettre, toute expansive, m'annonce vos progrès dans la culture de votre esprit et plus encore dans les vertus religieuses. Il est vrai que l'instruction et vos modèles sont bien propres à vous procurer cet heureux résultat ; vous savez apprécier ces secours, surtout celui de la direction de votre bonne et si estimable mère. — Continuez à lui ouvrir votre cœur avec un grand abandon, et à vous laisser conduire par son esprit : vous êtes sûre de suivre l'esprit de Dieu et de vous enrichir de dons célestes. Faites-en autant à l'égard de vos amies, qui vous conduiront sûrement aussi dans les voies du ciel.

Quand on cherche simplement et avec confiance le Seigneur, qu'on désire uniquement de lui plaire, ce bon maître fait qu'on le trouve facilement et qu'on le goûte délicieusement au fond de son cœur. Je vous permets de renouveler, vendredi prochain, votre consécration. Je laisse à votre Mère et à votre Directeur ordinaire le soin d'en déterminer la durée, d'après vos dispositions. Il me semble que nous étions convenus de le faire d'une fête de la Sainte-Vierge à la suivante; que cette précieuse consécration aurait lieu dans l'action du saint sacrifice de la messe en union avec l'adorable Victime s'immolant pour votre amour. Point de doute que ce dévouement de votre part ne soit des plus agréables au Seigneur, et ne vous attire des grâces puissantes! Le voile et le saint habit dont vous allez être revêtue vous serviront aussi de cuirasse et de casque pour vous défendre.... L'un sera pour vous le symbole de la modestie et de l'innocence; l'autre, par sa couleur, vous annoncera combien vous devez être morte au monde, à toutes les créatures, à vous-même, pour mener désormais une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu; mais ils ne vous mettront pas entièrement hors de tout danger. Votre noviciat sera exposé à bien des combats. A Dieu ne plaise que, contre les termes exprès du saint Evangile, j'aie la témérité de vous promettre une voie large et aisée! Ce ne sera que par la voie des renoncements et des sacrifices, par la fidèle pratique de l'observance régulière, que vous répondrez aux grands desseins de miséricorde que Dieu a eus sur vous en vous appelant à la vie religieuse; que vous mériterez de vous y voir fixée définitivement par la profession solennelle de vos vœux. — Une couronne si précieuse mérite bien d'être ravie en se faisant violence. Mais que ne pouvez-vous pas, assistée du secours d'en haut qui doit adoucir toutes les difficultés par l'opération de la grâce?..... Que ne pourrez-vous pas sous les étendards de Jésus couronné d'épines et de Marie transpercée d'un glaive de douleur, à la suite des vierges qui vous ont précédée dans la carrière avec tant d'édification, et dont vous serez la digne émule? Il ne faut que *de la confiance et du courage*. Vous puiserez ces vertus dans la prière, dans l'approche fréquente et fervente du sacrement de l'autel, dans l'union avec Jésus-Christ, dans la dévotion particulière à Marie compatissante.

A travers plusieurs détours, j'ai cherché à m'entretenir pieusement avec vous quelques instants, honteux d'avoir tant différé ce colloque cher à mon cœur — vous dire comme il a fallu écrire à la hâte, sans liaison dans les idées! Mais vous voudrez bien vous contenter de ma bonne volonté, et vous dédommager par tout ce qui vous sera dit par le Seigneur au fond de l'âme et par les personnes si intérieures qui vont vous évangéliser. Je vous laisse dans les cœurs embrasés de Jésus et de Marie. Priez bien pour votre affectionné père en Notre-Seigneur, et comptez sur la réciprocité de sa part. Mille choses honnêtes à vos chers entours, surtout à votre respectable Mère. Soyez encore l'interprète de mes sentiments auprès de vos honorés parents qui se rendront à votre fête.

X.

A nos très chères filles en Jésus-Christ, les sœurs de N.-D. de la  
Compassion.

J'ai reçu avec bonheur l'hommage que vous m'avez offert en commun, dans l'effusion du sentiment, d'un concert de prières offertes au Seigneur pour m'obtenir, entr'autres choses, l'accomplissement de mes saints désirs..... Merci, *grand merci*. Vous ne pouvez douter qu'ils n'aient d'abord pour objet la grâce si précieuse pour moi de vivre et de mourir dans le saint amour de Dieu. Si vous m'obteniez l'entrée prochaine dans le ciel sans aucun retardement, oh! quelles obligations ne vous aurais-je pas? Combien je pourrais alors vous être plus utile, sous tous les rapports, par des vœux bien plus efficaces que ceux que je ne cesse de former en votre faveur, quelles qu'en soient l'ardeur et l'étendue!.... Je laisse cette réflexion pour vous dire que l'accomplissement de mes désirs a toujours pour objet votre parfaite fidélité à la grâce de votre sainte et si excellente vocation. Votre mère m'assure que c'est à l'école de Jésus enfant que vous vous êtes proposé d'apprendre les vertus sublimes qui sont le fondement de la vie religieuse, l'humilité, l'obéissance, et surtout *la simplicité évangélique*. Puissent ces vertus briller en vous toutes d'un nouvel éclat, en présence d'un si parfait modèle! — Comme ce n'est point l'affaire d'un

jour ni d'une année que l'étude et la pratique continuelle de ces vertus héroïques, j'unis à ces quelques lignes que je puis seulement vous adresser, une petite notice que j'avais tracée d'après les maîtres de la vie spirituelle les plus versés dans la connaissance des moyens les plus propres à parvenir à la perfection religieuse, notamment d'après un estimable ecclésiastique restaurateur d'un monastère un peu relâché.

Que la paix et la grâce de N. S. J.-C. soient avec vous toutes !  
Ainsi soit-il.

Votre bien affectionné et tout dévoué père en N. S.

## XI.

Sursum corda.

Voilà, ma fille bien-aimée en J.-C., l'exhortation que les ministres de ce divin Sauveur font tous les jours aux fidèles pendant la sainte messe, et ils déclarent en même temps qu'ils mêlent leur voix avec celles des Anges, des Archanges et des Séraphins pour chanter les louanges du Seigneur. — Que d'engagements pour vous et pour nous de devenir des âmes toutes célestes !... Prions de concert le bien-aimé de nos cœurs, qui va monter triomphant dans le ciel, de nous bénir à cette heure si précieuse, d'emporter nos cœurs avec lui ; nous le suivrons en désir et en espérance. Nous irons contempler l'humanité de Jésus glorifié, assis sur son trône avec ses plaies étincelantes qu'il conserve sur son corps sacré, et nous nous écrierons avec un sentiment plein d'admiration et de joie : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem et gloriam, etc.* Enfin nous visiterons la place qu'il nous a méritée et préparée, et nous nous efforcerons de nous en rendre dignes en marchant comme lui dans la voie des humiliations et des souffrances. Ainsi soit-il.

Toujours votre bien affectionné en J.-C.

## XII.

L'âme obéissante remportera les victoires les plus signalées.

J'admire, ma fille si chère en J.-C., votre manière spirituelle de m'inviter à tracer différentes maximes pour la direction des âmes, en faveur

de la communauté en général, ou de ses membres en particulier, sur le modèle des lettres qu'écrivait saint François de Sales à Mme de Chantal. Les citations de la Mère de Chaugi, sa nièce et sa secrétaire, s'appliquent naturellement à votre Mère, qui possède plus d'un livret dans ses répertoires. Vous pouvez la mettre à contribution ; elle a, dans la connaissance de la perfection religieuse, puisé à l'école de notre divin Maître, des saints fondateurs, et du peu que je lui ai enseigné en me faisant leur écho, de quoi vous satisfaire pleinement..... Tout ce que vous me dites à son sujet d'édifiant m'a rempli de consolation. Vous n'en seriez que plus répréhensible si vous ne vous laissiez pas conduire aveuglément, constamment, et en tout, par ses conseils et ses ordres. Comme j'ai été réjoui en apprenant par vous-même cette noble et si avantageuse disposition de votre cœur ! Quelle gloire vous rendrez à Dieu, quelle paix vous goûterez dans le plus intime de votre âme, si vous ne voyez que par les yeux de notre clairvoyante directrice ! N'y a-t-il pas, en vérité, de quoi se calmer quand on se sent entre les mains de Dieu, assurée qu'on est qu'on ne s'égare pas sous un tel guide ? Rien de plus simple que cette belle vertu : elle ramène à l'innocence des enfants, elle ne cherche point de raison pour se déterminer, le commandement seul fait toute sa raison. Voilà ce qui la remue, et une âme qu'elle conduit ne veut point d'autre raison de son obéissance que l'obéissance même. C'est à ce prix qu'elle donne à cette âme le repos entier. Nous ne répondrons devant Dieu que de la simplicité de notre obéissance. Quand le démon vous tentera contre la pratique de cette vertu, dites comme Pilate : *Quod scripsi, scripsi*, — il en sera comme je l'ai écrit. J'en suis dépositaire, vous le savez ; une copie a été transcrite dans le livre de l'éternité, scellée du sang même de Jésus-Christ. Selon vos saints désirs, je solliciterai au saint autel, de la bonté extrême de son cœur divin, la grâce que vous y soyez constamment fidèle..... Il est écrit du P. Louis Lallemand que sa joie était de régler ses emplois et sa conduite par l'obéissance comme par la vraie interprète de la volonté de Dieu. Ses vues, ses idées, son jugement, ses goûts, tout lui était sacrifié. Pour le pouvoir faire avec plus de perfection, il ne demandait rien ni ne refusait rien, ne se permettant pas même

la liberté des désirs et des répugnances, toujours prêt à faire ce qui était le plus laborieux ou le moins à son goût dès qu'il connaissait que les supérieurs le souhaitaient, sans attendre qu'ils lui en donnassent un ordre exprès.

Je ne suis pas étonné de le voir recommander singulièrement l'obéissance religieuse à ses novices, et de leur faire faire l'examen particulier sur cette vertu les cinq et six mois de suite... « Ne vous ennuyez pas, » mes frères, leur disait-il, si je vous retiens si long-temps sur l'obéissance ; si vous pouvez vous y rendre parfaits, tenez pour certain que vous serez dans la voie droite et assurés de la sainteté. »

Son exactitude en l'observance des règles venait du même principe, parce qu'elles lui marquaient en détail ce que Dieu voulait de lui ; il les avait en une singulière vénération, et les gardait avec cet esprit d'amour qui est le propre des parfaits religieux.

J'aime à croire que, sur les traces de ces grands maîtres de la vie spirituelle, vous ne le céderez à aucune de vos compagnes dans le chemin royal que vous vous êtes proposé de parcourir pendant cette sainte quarantaine. — Pour animer vos efforts, dites souvent en aspiration : *O Jésus obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, donnez-nous un cœur semblable au vôtre !* Recommandez-moi à sa charité ainsi que toute la communauté, surtout dans le dernier période de ma vie, afin que la consommation de ma course mortelle me fasse trouver grâce devant son tribunal redoutable. *Oro supplex et acclinis, Cor contritum quasi cinis, Gere curam mei finis. Amen.* Si j'avais le bonheur inestimable de vous précéder dans le saint paradis, oh ! comme j'y attirerais de toutes les puissances de mon âme toutes et chacune de mes filles de la Compassion de Marie ! J'ai la confiance que quelqu'une de nos sœurs décédées nous rend déjà ce service. Unissons-nous dans cette vue et sur la terre et dans le ciel. — Vous voilà payée avec usure de votre épître. Je présume que vos ferventes compagnes voudront bien m'excuser si je ne leur écris point en particulier. Le Seigneur me prive de cette consolation. Je ne les ai pas moins présentes dans un moment bien précieux. Que la grâce et la paix de N. S. J.-C. règnent constamment dans vos cœurs ! Ainsi soit-il.

Votre dévoué père en N.-S.

XIII.

Vive Jésus ! Vive sa croix !

Je viens, ma très chère fille en J.-C., de recevoir avec une bien douce consolation l'ingénieux emblème de nos sentiments réciproques que vous savez si finement faire ressortir par votre sagacité ordinaire. Merci à celles de vos filles qui ont concouru à l'embellir et par la peinture et par la poésie gracieuse qui l'accompagne ! J'en devine les noms ; et ce qui me flatte, c'est de savoir que tous les cœurs sont animés du même esprit, grâce à vos exemples et à vos leçons, — tout à la plus grande gloire de Dieu et du bien de l'Institut. Mon désir néanmoins le plus ardent, c'est de voir toutes ces chères abeilles recourir sans cesse, dans le cœur de Jésus, leur époux bien-aimé, pour y puiser les sucs les plus propres à former un miel délicieux.

Vous avez raison de me dire qu'en m'adressant *l'alleluia* le soir du jeudi saint, vous me le gagnez, et que vous me mettez en reste à votre égard. Vous me tracez même le moyen *unique* de m'acquitter. Quoique j'aie fait l'abandon de tout moi-même, d'abord au Seigneur, et ensuite à ceux qui me donnent des soins dans mon infirmité, trouvez bon que j'ajourne au moins quelque peu de temps ce que vous désirez de moi. Ma situation malade et souffrante n'est guère propre à cette opération ; j'aurai le temps de réfléchir à cela et de prendre en considération vos désirs. Ce qui me presse, c'est de me voir une image parlante et réelle de Jésus crucifié et de la Mère des douleurs, ces deux grands modèles de tous les prédestinés. Il a fallu, hier, passer toute la journée à entendre les confessions. La nuit s'en est assez vivement ressentie ; j'ai pu néanmoins célébrer les saints mystères dans la chapelle de la succursale, et aller ensuite donner la sainte communion à une grande partie de la communauté régulière et aux demoiselles pensionnaires, vers huit heures ; confesser jusqu'à la grand-messe, et regagner ma chère solitude sous un bon prétexte. Là je m'unis aux offices de l'Eglise et fais *aisément* le chemin de la croix avec mon crucifix à la main.

Je fais des vœux aussi pour que votre santé et celle de vos chers entours soit bien. Pris par mes jambes, je ne puis aller chercher un *alleluia* à vous offrir par le retour immédiat de ..... S'il plaît au Seigneur de nous affliger, cette épreuve sera pour nous *l'alleluia* des âmes souffrantes, en attendant celui des âmes glorieuses. Cependant je n'ai pas oublié votre désir premier de recevoir dans le temps pascal l'image en bas-relief d'un *Ecce Homo* et d'une *Mater Dolorosa*. Dès demain, je prierai M..... de poursuivre cette affaire; il vous dira de vive voix ce qu'il aura fait. Le canal, qui va, dit-on, dès demain jusque chez vous, facilitera les départs et les retours, soit des personnes, soit des divers effets.

Toujours votre affectionné et dévoué père en N. S.

#### XIV.

##### De la Simplicité.

Chercher purement Dieu, n'avoir que lui seul en vue, c'est « l'œil simple » dont parle le saint Evangile, qui n'est en effet autre chose que le regard unique vers Dieu. L'âme qui possède ce précieux trésor de la simplicité, est naturellement vraie, crédule, sincère, ennemie de toute dissimulation, de toute équivoque, de toute duplicité; elle ne connaît qu'une voie, celle qui est droite et qui conduit à Dieu.

Elle ne saurait raisonner contre l'obéissance; elle est soumise autant par un attrait consolant pour la dépendance, que par amour pour le devoir; elle ne croit marcher avec sûreté que lorsqu'elle est conduite par la main de l'autorité; sa liberté l'embarrasse.

Quelque doute qu'elle ait, si l'autorité parle, la raison se tait; et la foi, qui ne voit que Dieu dans le supérieur qui prononce, la porte à agir avec promptitude, avec assurance, avec joie et avec consolation.

Une humble défiance de ses lumières et de ses talents l'éloigne de tout désir de paraître, de se faire valoir, de s'élever; elle voit avec satisfaction les autres commander; elle s'en croit incapable, et se réjouit de demeurer constamment dans un état dépendant où elle trouve et sa sûreté et sa félicité.

Elle reçoit les avis de tout le monde, parce qu'elle les croit plus éclairés; elle se laisse reprendre, contrarier, humilier, et quand on le ferait sans raison, elle croirait se tromper; elle sait excuser tout, supporter tout, ne s'excuse sur rien, et s'étudie à ne rien faire souffrir aux autres.

Rien de plus simple que sa manière de parler; rien de plus aisé pour elle que de se taire et de garder le silence. Quelle attention pour écouter! Quelle candeur dans ses réponses! Quelle simplicité dans ses mœurs et dans ses conversations! Quel calme habituel! Quelle paix constante! Elle n'a qu'un seul désir, encore est-il tranquille, de plaire à Dieu; elle n'a qu'une seule crainte, encore est-elle toujours soumise, celle de lui déplaire ou de lui avoir déplu.

Tels sont les fruits consolants de la simplicité. Les religieuses de N. D. de la Compassion sentiront la nécessité de s'y exercer et de la pratiquer. Plus leur état est saint et exige la sainteté, et plus elles doivent travailler à entrer dans la voie qui y conduit sûrement. La simplicité est encore cette voie droite; elles y marcheront en ne cherchant que Dieu, se dépouillant de leurs propres intérêts, aimant la vérité, s'éloignant de toute astuce, dissimulation et duplicité.

C'est cette vertu de simplicité qui les approchera de Dieu, les rendra propres à l'oraison, parce qu'avec elle on ne perd guère de vue ni ses devoirs ni celui pour l'amour duquel on les remplit; qui les conduit à vivre dans l'humilité, dans l'innocence, dans une sainte habitude de ne rien faire sans consulter Dieu et ceux qui nous le représentent. On ne leur cache rien; on le leur dit sans délai, sans détour, avec cette candeur qu'inspire l'amour de la vérité, et on profite toujours de leurs lumières et de leurs conseils.

Plus elles seront simples, plus elles s'uniront étroitement à Dieu; dégagées de mille idées terrestres, de mille attachements humains, de mille choses qui embarrassent et qui les retarderaient dans leur course, elles s'élèvent vers Dieu avec liberté, et enfin détruisent en elles la prudence de la chair et la sagesse des enfants du siècle.

XV.

Très chers enfants et si intéressante jeunesse,

Ne pouvant moi-même répondre de vive voix à tout ce que votre bon cœur a bien voulu me dire de tendre, d'honnête et de flatteur à l'occasion du renouvellement d'année, je viens par celle-ci vous en témoigner ma vive satisfaction et ma sensible reconnaissance..... Vous êtes, néanmoins, trop délicates pour ne pas faire la part de chacun, et ne pas reconnaître qu'après Dieu, tout ce que vous m'attribuez de sollicitudes, de travaux, de mérites, appartient aussi principalement à toutes les personnes qui s'emploient constamment avec tant de zèle à vous donner une bonne et solide éducation.

Je reçois donc en leur nom et au mien l'hommage de gratitude et des vœux que vous m'avez offert avec d'autant plus de plaisir et de bienveillance, que je sais, d'ailleurs, qu'ils sont vraiment l'expression, l'écho fidèle de vos bons cœurs, sans recours à une plume étrangère..... Oh! qu'il est doux et consolant d'avoir à former ainsi à la vertu et aux connaissances propres de leur condition, de jeunes élèves qui savent si bien reconnaître les soins assidus d'un père affectionné, ceux de la tendresse maternelle, le zèle pur et éclairé qui préside à leur éducation; qui savent apprécier et conserver sans cesse gravés dans leur âme, les excellents principes, les maximes saintes qu'elles puisent dans l'enceinte salulaire, à l'école même de la sagesse où la divine providence les a placées! Quoi de plus propre que ces règles de conduite mises en pratique pour les garantir de l'influence maligne du siècle pervers où nous vivons, pour les rendre l'ornement de la religion, la satisfaction de leurs familles, et leur procurer à elles-mêmes une source féconde de paix et de bonheur dans le temps et dans l'éternité!.... Ce sont les vœux bien ardents et bien sincères que je ne cesse de former, principalement dans cette circonstance, en faveur de ma chère et si intéressante famille élevée au couvent de Castelsarrasin. Dieu veuille les accueillir favorablement, en répandant sur elle et leurs mères adoptives ses plus abondantes bénédictions.

Votre père bien affectionné et tout dévoué en J.-C.

XVI.

M. B. C. F. en J.-C.,

Bénéissons à jamais le Seigneur de nous avoir mis dans le chemin qui conduit à ces tabernacles éternels où il n'y a plus rien à craindre ni à souffrir, où *tous nos saints désirs* seront pleinement satisfaits, et d'avoir chargé ses saints anges du soin de nous y faire arriver. Hélas! qui sommes-nous pour mériter que notre Dieu nous donne les premiers officiers de sa Cour pour nous garder, nous défendre, et nous conduire dans toutes nos voies, *dans les positions les plus pénibles à la nature*? Quelle bonté de sa part! quel bonheur pour nous! Demandons-lui de concert qu'il daigne nous donner par sa grâce toute la reconnaissance, tout l'attachement, toute la fidélité que nous lui devons pour une faveur si insigne; comme aussi tout le respect, toute la confiance, toute la docilité, toute la dévotion que nous devons à ces Esprits célestes à cause de leur mérite, de leur protection, de leur charité, et de leurs bons offices. Si vous lisez ce qu'a écrit Godescar sur la fête de saint Michel et de tous les saints anges, vous recueillerez la belle morale qui est à la fin toute pleine de la plus excellente spiritualité. Il nous enseigne que nous ne pouvons espérer de jouir dans le ciel de la compagnie des anges, à moins que nous ne nous appliquions à retracer leur vie sur la terre. Je vous invite à présenter à nos filles bien-aimées en J.-C., et à prendre pour vous-même, les détails qui y sont consignés. Vous les trouverez on ne peut plus propres à notre édification commune. Vous m'en direz quelque chose dans le cours de la semaine. — J'ai trouvé dans la Vie des Saints, à la page 29 septembre, un de ces billets que l'on donne *sans doute* en communauté aux sœurs de Toulouse. Je l'insère ici; vous vous y reconnaîtrez..... Puissent du moins les pratiques indiquées faire de nous autant de chérubins sur la terre!.....

Je m'arrête, il est huit heures; on m'attend à l'église. Je vous renouvelle tous mes sentiments pour vous et toute la communauté de Castelsarrasin. Je demande sans cesse pour vous et vos filles toutes les grâces et les consolations dont vous avez besoin. M. .... s'est arrêté sans doute

hier à Lalande, en sorte que nous ne recevrons vos lettres qu'aujourd'hui. Il me tarde d'avoir des nouvelles de la sœur \*\*\*.

Tout à vous.

Votre bien affectionné père en N. S. J.-C.

XVII.

N'ayant point de secrétaire intime dans mes rapports avec vous, j'ai attendu le dernier moment pour vous exprimer combien j'ai partagé vos différentes peines, bien persuadé qu'elles produisent une source féconde de grâces et de mérites en votre faveur, par l'union que vous en avez faite et que vous continuez d'en faire avec le sacrifice offert pour nous par J.-C. dans le touchant mystère de sa circoncision. A sa naissance, il a répandu des larmes comme les autres enfants ; huit jours après, nous l'avons vu commencer à répandre du sang pour l'amour de nous, et dans ces quelques gouttes de ce sang précieux nous donner un gage certain pour lequel il nous assure qu'un jour il en répandra jusqu'à la dernière goutte pour nous réconcilier avec son père. Pourrions-nous, en nous voyant tant aimés, ne pas l'aimer de tout notre cœur !.. Nous le lui disons chaque jour sans hésiter ; mais où en sont les effets et les témoignages ? Sommes-nous ardents à nous immoler sans cesse à sa gloire et à son service, comme il l'est à opérer notre salut ? Nous hâtons-nous de faire tout ce qu'il nous commande comme il se hâte dès sa plus tendre enfance à se livrer à tous nos besoins ? Croissons-nous sans cesse dans son amour comme le sien pour nous devient tous les jours plus agissant ? Je ne poursuis pas cette comparaison, toute à ma confusion. C'est le cas de le supplier de répandre dans nos âmes quelque étincelle du feu sacré qui consume son tendre cœur, de quitter notre état rampant pour nous élever à quelque chose de grand et de généreux, surtout en saisissant toutes les occasions favorables où il lui plaira de nous placer.

XVIII.

Tout ce que vous m'annoncez, ma fille bien-aimée en J.-C., sur le moral de votre maison a été bien propre à réjouir notre cœur paternel. Vous m'annoncez les bonnes dispositions de la neuvaine en vue de se remplir

de confiance en Dieu. — Le temps est bien favorable. *Ayant*, nous dit le grand apôtre, *pour grand pontife Jésus, le fils de Dieu qui vient d'entrer pour nous dans le ciel, ne devons-nous pas montrer une foi ferme et une vive espérance ?* Nous n'avons qu'à nous présenter avec confiance, dans toutes nos épreuves, devant son trône qui n'est pas maintenant un trône de justice et de sévérité, et nous sommes assurés qu'il ne nous refusera pas les secours nécessaires pour nous préserver de toute chute funeste et favoriser ainsi saintement notre carrière. Oh ! oui ; si nous jetons souvent les yeux sur ce grand pontife de notre sainte religion qui, ayant offert sur la croix le sacrifice qui nous a réconciliés avec Dieu, continue encore dans le ciel à s'offrir pour nous en exposant à son Père ses plaies, ses larmes, ses travaux, son sang, et tout ce qu'il a souffert pour le salut du monde, que n'obtiendrons-nous pas par l'entremise et la médiation de ce grand-prêtre qui est la sainteté et l'innocence même, infiniment séparé de la corruption du péché, plus élevé que les cieux ; qui est entré dans le véritable sanctuaire, non pas avec un sang étranger, mais avec son propre sang ? Les agitations, les défiances continuelles des âmes excessivement timorées, les troubles intérieurs, ne seraient-ils donc pas extrêmement injurieux à son amour ? Dans ces jours préparatoires à la grande solennité de la Pentecôte, disons-lui, avec toute la ferveur dont nous serons capables : *Quos hic orphanos deseris, Jesu, respice cœlitus ; Mitte nobis è superis, Promissi dona Spiritus*, c'est-à-dire « O charitable médiateur, ô bon et tendre père, daignez jeter du haut des cieux où vous réglez un regard favorable sur des enfants que vous avez laissés orphelins, et faites descendre sur eux votre Saint-Esprit avec l'abondance de ses dons. » Invoquons-le même directement, ce divin Paraclète, en faisant notre demeure habituelle dans le cénacle en la société de Marie et des disciples recueillis, qui tous, de concert dans un profond sentiment de leurs besoins, lui adressaient les vœux les plus ardents... Désirons comme eux la venue de son règne dans nos âmes, et mettons tout en usage pour nous en rendre dignes et pour l'obtenir. — *Accende lumen sensibus, Infunde amorem cordibus ; — Consolator optime, Dulcis hospes animæ, Dulce refrigerium.*

Je prie le Seigneur de verser sur vous et toutes vos filles qui nous sont si chères, cet esprit d'amour, de paix et de joie qui nous possède à jamais. Ainsi soit-il.

Votre dévoué père en J.-C.

XIX.

Vive Jésus ! Vive sa croix.

J'ai appris, ma fille si chère en J.-C., avec un tendre intérêt et une vraie satisfaction, les sentiments religieux et pleins de cordialité qui ont accompagné votre admission dans le sein de la communauté en qualité de future novice, et l'acceptation de M. \*\*\* à venir prêcher votre vêtue. Vous désirez que je préside cette touchante cérémonie ; je viens de m'arranger ici pour me trouver libre à l'époque que vous avez choisie. Je laisse à M. \*\*\* le soin de vous peindre l'excellence de la grâce que Dieu vous a faite en vous appelant dans le sein de la religion pour vous soustraire à l'influence maligne du siècle où l'on trouve tant d'obstacles au salut, et pour vous faciliter, au contraire, les moyens d'assurer le succès de cette grande et unique affaire. Vous en avez fait déjà une heureuse expérience, et vous avez reconnu que dans la vie religieuse tout conspire au service du Seigneur, tout le favorise : la sainteté des exercices que l'on y pratique, — le dégagement des inquiétudes mondaines dont on est à couvert, — la tranquillité du lieu qu'on habite, — l'union des sœurs, image de celle des premiers chrétiens ; leur piété, leurs vertus solides, sous la conduite et les excellents avis d'une supérieure qu'il est si doux d'appeler du nom de Mère, parce qu'elle en possède en effet toute la tendresse et toute la sollicitude pour le bien spirituel et corporel de ses chères filles. Que de moyens de former en vous l'homme nouveau qui a été créé dans la justice et la vérité !... Vous les mettez plus que jamais en œuvre, ces moyens de sanctification et de perfection, et j'ai la confiance que le divin Esprit, à l'empire duquel vous voulez vous livrer *entièrement*, surviendra en vous comme dans le cœur de la Sainte-Vierge pour vous éclairer des plus vives lumières, et vous embraser des

flammes du chaste amour ; pourvu que vous laissiez à sa grâce la liberté d'agir, elle fera de votre entrée en religion un de ses plus beaux ouvrages, c'est-à-dire une vierge innocente, humble, obéissante, mortifiée, détachée, généreuse, morte au monde et à elle-même, comme vous désirez l'être.

Que vous êtes donc heureuse, ma très chère fille en J.-C., vous dirai-je, comme à votre devancière, d'avoir choisi la meilleure part ! et qu'il me convient bien d'applaudir à votre sagesse et à votre bonheur !... Fasse le ciel que vos heureux progrès dans cette sainte carrière où vous entrez d'un air si satisfait et si content, soutenu par les exemples édifiants de vos chères compagnes et le concours de ferventes prières adressées en votre faveur au céleste époux de votre âme, vous conduisent en paix, après l'épreuve du noviciat, jusqu'à la consommation du sacrifice, dans ce beau jour où vous vous écrierez avec transport, à l'exemple du roi-prophète : *Dominus, pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. — Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.*

Ce sera l'objet spécial de mes vœux auprès du Seigneur pour vous et vos deux compagnes du noviciat. — Je compte sur la réciprocité de votre part pour que la fin de ma carrière sacerdotale soit précieuse devant Dieu, en m'adressant à vos suffrages pour l'obtention d'une grâce qui m'est si nécessaire, comme à un *trio* du saint Amour. Je pense que votre charité compatissante vous portera à solliciter aussi en ma faveur ceux de toute la communauté. Dans cette grande semaine, il faut multiplier les œuvres de miséricorde. Celle que je réclame sera très agréable aux cœurs de Jésus et de Marie, qui sentent mieux que personne l'étendue de mes besoins spirituels ; elle tournera aussi à votre bien général et particulier.

C'est la conviction bien profonde

De votre affectionné et tout dévoué père en N.-S.

XX.

Seigneur ! Si je vous suis agréable, daignez m'associer toujours davantage à vos souffrances et à vos humiliations.

Voilà, ma fille bien-aimée en J.-C., toute l'ambition, le plus cher objet des vœux de Jean de la Croix, dont nous célébrons en ce jour la fête : être abreuvé, rassasié de douleurs et d'opprobres pour l'amour de son divin Sauveur, voilà son attrait dominant, j'ai presque dit sa passion. Vous savez à quel point il a été placé dans ce creuset terrible et quels sentiments généreux, quelles sublimes dispositions il y a montrés, à l'admiration des anges et des hommes. L'amour de la croix est en lui si vif, si ardent, que sa seule présence suffit pour embraser tout-à-coup son cœur et pour l'animer des transports les plus tendres..... Ainsi Ségovie le vit-elle un jour tressaillir à la vue d'une croix, accourir pour l'embrasser, et l'arroser d'un torrent de larmes..... Ainsi parut-il plus d'une fois en extase, le visage enflammé, l'œil immobile et fixé sur l'image du Sauveur au Calvaire. Qu'il faisait beau encore voir dans ce favori du Tout-Puissant, dans le digne émule de la séraphique Thérèse, dans cet homme de miracles, le plus profond mépris de lui-même joint à la prééminence du mérite et de la gloire ! Qui ne l'admirerait se prosternant lui-même devant ses propres inférieurs ; se prêtant avec empressement aux plus bas emplois et aux services les plus abjects, mendiant avec complaisance les rebuts, les mépris, les affronts ; plus avide encore des humiliations de la croix que de ses souffrances : *pati et contemni*.

Quelle abnégation ! Oh ! que les leçons et les exemples de cet illustre amant de la croix sont bien propres à nous confondre, nous qui sommes si immortifiés, tandis que nous avons tant besoin de faire pénitence ! nous qui sommes si vains et superbes jusque dans le néant de notre misère et de notre indignité !....

XXI.

Vive Jésus! Vive sa croix.

Je profite avec empressement, ma bien chère fille en N. S., du retour instantané de M. C..... pour répondre quelques mots aux lettres qu'il m'a apportées. Votre bonne et tendre Mère m'avait déjà annoncé, malgré l'invasion de la fièvre, la nouvelle de votre admission par le chapitre des sœurs vocales et la dilatation de joie et de bonheur que le Saint-Esprit avait, à cette occasion, fait ressentir à votre cœur. Cela ne m'étonne point : vous étiez déjà professe par le sentiment et la conduite. Eclairée de ses plus vives lumières et embrasée de son feu divin, vous aviez déjà apprécié, à son école, l'excellence, le mérite du sacrifice de la vie religieuse, toutes les consolations et la paix dont il est la source féconde. Vous appeliez par vos vœux ardents le jour, le moment fortuné où il vous serait donné de faire une profession solennelle de vos pieux sentiments en vous offrant en parfait holocauste au Seigneur, en union avec votre céleste époux, sous les auspices de Marie compatissante. — Vous voilà presque à la veille de cette touchante cérémonie qui va resserrer vos liens sacrés avec vos chères sœurs, à qui il tarde autant qu'à vous de vous presser dans leurs chastes embrassements et de vous donner des marques non équivoques de leur tendre affection.

En attendant, profitons de l'avis du grand apôtre qui ne cessait d'exhorter les premiers fidèles à jeter leurs regards sur l'auteur et le consommateur de leur foi ; qui, loin de choisir une vie douce et aisée, avait embrassé avec joie toutes les rigueurs du Calvaire pour s'abreuver d'un calice plein d'opprobres et d'amertume, voulant par là les porter à suivre sans cesse les traces de ce divin Sauveur dans les voies de la Croix, comme le seul moyen de mériter de lui être associés un jour dans sa gloire. L'état religieux, cet état d'abnégation, de sacrifice et de mort, vous en fournit les moyens précieux et les exemples sans cesse renaissants. Remerciez le Seigneur de vous y avoir appelée par préférence à tant d'autres qui n'étaient pas plus indignes que vous de cette grande faveur, et qu'il a laissées néanmoins se débattre au milieu de cette mer

orageuse du siècle, si féconde aujourd'hui plus que jamais en déplorables naufrages. — J'aime à croire aussi que vous vous livrez à tous les sublimes sentiments que fit éclater Moïse à la sortie d'Égypte et après le passage de la mer Rouge, à la faveur des plus grands prodiges. « C'est ce » Dieu tout-puissant et tout miséricordieux à qui nous sommes redevables » de notre délivrance, du triomphe sur tous nos ennemis. Ah! il sera » à jamais l'objet de nos louanges, de notre sensible reconnaissance et de » notre ardent amour! Sa loi sainte sera gravée au fond de nos cœurs, » et notre fidélité à ses ordres n'aura point de plus zélés sectateurs! »

Cette protestation est aussi la vôtre quand vous rappelez à quel prix si cher notre aimable Sauveur nous a rachetés et que vous contemplez dans ce jour consacré à la mémoire de sa passion et de sa mort l'état affreux où son amour pour nous l'a réduit. Vous vous sentez aussitôt pressée de vous offrir à lui dans un véritable esprit d'holocauste; vous empruntez au cœur de Marie toute désolée au pied de la croix, et plus encore lorsqu'elle reçoit dans ses bras ce corps pâle, ensanglanté, tout couvert de plaies et entièrement défiguré, quelque étincelle de ce feu divin qui la consumait de douleur et d'amour.

## XXII.

Ma bien-aimée en N.-S.,

Une année va expirer et ne reviendra plus; une autre va naître et dont peut-être nous ne verrons pas la fin. Voilà deux objets importants qui vont fournir à votre piété et à celle de nos chères filles en J.-C. les réflexions les plus profondes et les plus salutaires sur la brièveté du temps qui nous échappe, sur la mort qui nous menace, et l'éternité qui doit s'ouvrir devant nous; mais principalement sur la conduite que nous avons tenue pendant le cours des époques passées dans votre sainte maison, et sur celle que nous devons mener désormais pour répondre aux grands desseins de miséricorde et d'amour que le Seigneur s'est proposé en vous y appelant. Ces réflexions sérieuses faites avec un esprit de foi, sa sainte présence au pied de l'autel, vont servir à ranimer votre zèle pour avancer dans la perfection même de votre saint état.... Le

moyen le plus propre à réussir dans ce pieux dessein, c'est celui qu'employa avec tant de succès saint Louis de Gonzague. Il se disait sans cesse : « Quel rapport a ce que je fais avec cette éternité glorieuse à laquelle » j'aspire de passer dans le sein de l'amour de mon Dieu, — *Quid hæc » ad æternitatem?* » De là, cette grande pureté d'intentions et de mœurs qui l'ont élevé bien au-dessus du mérite des plus grands saints.

Je vous disais que si nous étions fidèles, au milieu de toutes ces révolutions et vicissitudes dont est remplie cette misérable vie, à nous tenir fortement unis à la sainte et toute aimable volonté de Dieu, en ne cherchant qu'à lui plaire dans les diverses positions agréables et pénibles où il nous place, nous jouirions de la véritable paix apportée du ciel par Jésus-Christ. — Demandons-la l'un pour l'autre, cette amoureuse résignation, dans cette circonstance où personne ne peut assurer où nous mèneront les événements qui surviennent...

Votre santé vous permettra-t-elle de faire le voyage de Toulouse? Je demande cette grâce au Seigneur, afin que nous puissions traiter de concert plusieurs affaires relatives aux deux Maisons et à nos rapports particuliers.

Vous ne pouvez douter non plus de l'ardeur et de l'étendue des vœux que je forme d'avance pour le bien spirituel et temporel de vous toutes, en votre faveur d'abord, et puis de toutes et chacune de vos filles.

Vous voudrez dire encore mille choses honnêtes et affectueuses de ma part à M. \*\*\*. N'oubliez personne, et acquittez-moi envers ces amis dévoués à notre Maison.

Je vais monter au saint autel, j'offrirai ces vœux de bonne et sainte année avec toute la ferveur dont je serai capable.

Adieu, adieu, en attendant de le faire de vive voix.

Votre bien affectionné et dévoué père en J.-C.

### XXIII.

C'est avec une bien douce satisfaction, ma fille si chère en J.-C., que je vous vois toute pénétrée des sentiments de la plus vive reconnaissance, en repassant dans votre esprit toutes les grâces dont le Seigneur

vous a comblée depuis votre plus tendre jeunesse... Vous voilà surtout toute extasiée en vous voyant retirée du milieu du siècle et transportée, de cette mer orageuse où tant d'autres périssent, dans le port du salut ; c'est-à-dire que vous admirez avec raison la conduite de la divine providence qui, voulant vous attacher à J.-C. d'une manière toute particulière, après vous avoir conduite comme par la main dans la précieuse retraite où vous habitez, vous facilite les moyens d'y prendre racine à l'ombre de sa croix, sous les auspices de Marie compatissante. Je vous entends aussi vous écrier avec ferveur comme le roi-prophète : *Calicem salutaris accipiam*, — je prendrai en main le calice du salut ; je marcherai constamment dans la route du Calvaire par où tant de saintes âmes, après avoir foulé aux pieds le faste du siècle et ses fausses délices, ont couru avec tant de rapidité... ; je serai attachée par les liens de l'amour à mon céleste Epoux couronné d'épines, expirant sur la croix, *par ma constante fidélité à l'observance régulière et une vie toute de sacrifices*... C'est ainsi que doit s'accomplir à votre égard cette consolante parole de J.-C. : *Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes* : car, poursuit le Sauveur du monde, *mon joug est doux et mon fardeau léger*. Vous l'éprouvez déjà, et, votre cœur préparé et docile aux leçons de l'Epoux céleste, vous voulez chanter ses louanges et célébrer à jamais le cantique de votre délivrance, — *Paratum cor meum, Deus, paratum cantabo et psalmum dicam*. Oui, mon Dieu ! pénétré du bonheur qui m'arrive, et la coupe salubre à la main, je vous offrirai un sacrifice dont je serai moi-même et le prêtre et la victime : mon cœur transporté, embrasé des flammes de la plus pure dilection, ne cessera jamais d'exalter la miséricordieuse bonté qui me retire des dangers du monde pour me conduire aux saints autels, dans la maison de N.-D. de la Compassion, pour m'y faire goûter toutes les douceurs de la religion, — la facilité du salut durant les jours de mon pèlerinage sur la terre, — les plus douces espérances du salut à l'heure de la mort. Daigne le Sauveur réaliser en vous ces vœux bien ardents que je forme en faveur d'une de ses épouses qui se dit toute à Jésus par Marie et toute à Marie pour Jésus, son époux bien aimé !

C'est dans l'amour de l'un et de l'autre que je suis plus que jamais, ma bien chère fille,

Votre affectionné et dévoué père.

XXIV.

Ma fille bien-aimée en J.-C. ,

Rendons de concert mille et mille actions de grâces au Dieu de toute bonté qui a daigné opérer tant de merveilles pendant ces saints jours de retraite. Quelle abondance de dons célestes en votre faveur et celle de vos chères filles ! *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* J'ai lu avec une attention religieuse et la plus grande édification les résolutions que chacune a prises par l'influence du Saint-Esprit, et je n'ai fait faute de les offrir au Seigneur, sous les auspices de la Sainte-Vierge et de la séraphique Thérèse, afin qu'il daignât les bénir et les rendre des plus fécondes en œuvres de justice et de salut. Il m'a semblé que son cœur accueillait favorablement ces résolutions, et qu'il m'était répondu pour être transmis à chacune d'elles : qu'elles fassent *avec courage et constance* tout ce que ma grâce leur a inspiré, et elles vivront éternellement de la vie divine que je puise dans le sein de mon Père, — *Fac hoc et vives.* Une autre pensée m'a saisi également : ces saintes résolutions sont déjà inscrites dans le grand livre de l'éternité, et seront reproduites à chacune au moment qu'elle paraîtra devant Dieu pour y être examinée et jugée. J'aime à croire que cette manifestation sera pour elle un sujet de gloire, et non de confusion. Je vais les conserver, de mon côté, pour les lui rappeler en temps favorable. Elles seront sous enveloppe et scellées à votre adresse, en cas de décès. Je réclame toujours le secours de vos prières pour m'obtenir la grâce de persévérer dans une grande fidélité à tous mes devoirs, — *Esto fidelis usque ad mortem. Fiat, Fiat !*

Votre très affectionné et tout dévoué père  
dans l'amour de Jésus et de Marie.

XXV.

Pour moi, Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de N. S. J.-C. (S<sup>t</sup> PAUL.)

Ce généreux sentiment, la grâce l'a mis dans votre cœur, ma fille si chère en J.-C. , et je n'ai cessé de l'en bénir depuis le moment que vous avez échangé votre nom, *par le désir et par le fait*, en celui de \*\*\*. Vous ne doutez pas du tendre intérêt que j'ai pris à toutes vos consolations et à toutes vos peines, des vœux que j'ai formés en votre faveur pour solliciter tous les secours dont vous aviez un pressant besoin dans les différentes épreuves où il a plu au Seigneur de vous mettre. Il faudrait être bien aveugle pour ne pas reconnaître une action divine dirigeant toutes choses dans des vues pleines de sagesse et de miséricorde..... Cette cérémonie où l'envoyé céleste vous a si pleinement éclairée, touchée et fortifiée par ces oracles divins que vous m'avez exposés vous-même, et qui vous ont toute transportée ; cette vivacité de foi et d'amour qui vous ont fait défier toutes les puissances infernales, tous les suppôts du monde, de vous séparer de la charité de Jésus crucifié... tout cela a été bien propre à réaliser en vous le beau nom dont vous étiez décorée. *Jean de la Croix*, animé du même esprit, en devint le héros, c'est-à-dire le disciple le plus fidèle par une vie toute crucifiée, l'apôtre le plus zélé et le martyr le plus illustre par toute sorte de persécutions. *N....*, dans une sphère plus resserrée, s'appliquera à remplir aussi toute l'étendue et la signification mystérieuse de ce grand nom. Ce sera sa vertu dominante et distinctive, ou, pour parler plus juste, ce sera le centre où se rapporteront toutes ses vertus, le principe de sa sainteté religieuse, le fondement de sa grandeur et de sa gloire. Ces secrets de la croix, un mystique de la capitale les a réunis dans la gravure ci-jointe, qu'on ne trouve point à Toulouse dans le moment. J'ai eu l'avantage d'en avoir un exemplaire, et je m'empresse de l'offrir à votre piété : ce sera une gravure spéciale *hors part*. — Nous destinons à toute la communauté, *vous comprise*, les secrets du cœur de Jésus à l'âme détachée. Cette communauté m'a devancé par l'offre des vœux qu'elle veut bien adresser au ciel en

ma faveur dans ce renouvellement d'année. Elle ne l'a pas pu faire en réalité, puisqu'elle est tous les jours l'objet de toute ma sollicitude pour son véritable bonheur. Elle n'ignore point que c'est dans la pratique fidèle des vertus religieuses, et le soin continuel d'entretenir leurs lampes bien fournies de l'huile de la charité et des bonnes œuvres, que cette félicité consiste. Je voudrais m'entretenir avec toutes et chacune de mes chères filles en J.-C. sur cette ferveur : le temps ne me le permet pas dans cette circonstance. Je les laisse toutes dans le cœur de Jésus enfant, de Jésus circoncis, où elles puiseront à longs traits de quoi rassasier la soif et la faim de la justice dont elles doivent être sans cesse dévorées.... Soyez dans cette circonstance mon interprète auprès d'elles, et demandez, toutes, pour votre bien affectionné et tout dévoué père en J.-C. , ce qu'il vous désire, la persévérance finale, la grâce ineffable de vivre sans cesse et de mourir dans le saint amour.... Ainsi soit-il.

XXVI.

Je profite avec plaisir, ma chère fille en J.-C. , du départ de \*\*\* pour m'entretenir quelques instants avec vous dans le Seigneur. Je le remercie d'abord des saintes dispositions que sa grâce a mises dans votre âme en vous donnant un attrait particulier pour aller fréquemment au saint autel recueillir les lumières, la force et les consolations dont vous avez besoin pour vous conserver dans l'esprit de votre saint état.... Puisque je ne puis entendre fréquemment la voix de Moïse, dites-vous, je vais à mon céleste époux résidant au milieu de nous dans le sacrement de son Amour. Il a l'extrême bonté de m'enseigner ce que je dois faire pour lui plaire ; il m'apprend, par son exemple, à mourir aux créatures et à moi-même, pour mener une vie cachée avec lui en Dieu. Je sors de là toute désireuse de me conserver dans un saint recueillement au milieu des diverses occupations qui me sont confiées, afin d'éviter tant de fautes qui échappent à ma faiblesse et de me tenir plus unie à Dieu. Encore une fois, bénissons-le de concert de vous avoir inspiré de si nobles sentiments, source de gloire et de bonheur. Pour vous y affermir, vous voulez que j'ajoute quelques pieuses réflexions.... Il me suffira de vous exhorter à

conserver la présence de Dieu, ainsi que vous l'ambitionnez : il est au dedans de nous par son immensité ; il est tout proche de nous par son humanité placée sur nos autels ; il opère en nous par son Esprit et par sa grâce. Marchons donc devant lui comme Abraham, et nous serons parfaits ; marchons avec lui comme Hénoc, et il nous élèvera au-dessus de toute chose visible. Nous marchons devant Dieu quand nous nous tenons sous ses yeux ; nous marchons avec Dieu quand nous suivons ses inspirations et ses ordres.

Je vous le demande, pouvons-nous être occupés de quelque chose de meilleur ou de plus agréable que de la vue et de la présence de Dieu ? Cette vue n'est point un obstacle aux desseins et aux occupations où l'obéissance vous emploie ; n'est-elle pas plutôt une lumière qui nous éclaire, et un secours qui nous aide à supporter les contradictions, à éviter le mal et à accomplir le bien ?... Nous ne sommes lâches et infidèles à nos devoirs que lorsque nous perdons Dieu de vue. La vue de Dieu, au contraire, nous conduira promptement à la perfection de notre saint état.

Marcher avec Dieu, c'est être d'accord avec lui ; c'est agir de concert avec lui. Pour parvenir à cette heureuse situation, il faut faire tout ce qu'il ordonne et accomplir tout ce qu'il souhaite, car *quiconque lui résiste ne saurait avoir la paix*. Ce que Dieu souhaite, nous est connu par les préceptes, par les conseils, par les ordres de ceux qui sont établis pour nous conduire, et par les inspirations intérieures. Si nous nous rendions attentifs à écouter ce que Dieu nous dit par ces quatre différents organes dont il se sert pour nous manifester ses volontés, il n'y aurait pas une seule action, disons mieux, pas un seul moment dans notre vie qui ne fût réglé par ses ordres ; et voilà ce qui établirait entre lui et nous un commerce adorable qui durerait autant que le temps de notre pèlerinage, et qui nous tiendrait continuellement en sa présence : lui, appliqué à nous instruire et à nous avertir ; nous, occupés à l'écouter et à lui obéir.

C'est ainsi que nous marcherions véritablement avec Dieu, ni plus vite par une précipitation d'amour-propre, ni plus lentement par une lan-

gueur lâche et paresseuse ; mais, pour ainsi dire, à pas égaux et avec une intelligence et une correspondance parfaite, le Dieu fort se mesurant et se proportionnant à notre faiblesse, et les âmes faibles s'élevant par la force de la grâce jusqu'à remplir les desseins de Dieu. — Heureux état que celui où la créature écoute toujours son Dieu, parce qu'il a toujours quelque chose à lui dire ; et où Dieu prend plaisir à se communiquer sans cesse à la créature, parce qu'il la voit toujours attentive à l'écouter !

Demandons ensemble au Seigneur qu'il nous mette dans une disposition si désirable ; qu'il nous fasse comprendre que, comme il ne nous a point donné de temps vide et inutile, il n'y a point d'instant dans notre vie où il n'est quelque ordre à nous donner, et nous quelque devoir à remplir ; enfin que nos yeux soient attachés sur ses mains adorables comme les yeux des serviteurs zélés sont attachés sur les mains de leurs maîtres pour courir au moindre signe qu'ils en reçoivent.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que dans cette pratique si salutaire, si méritoire, vous réalisez la vie des Anges, et que vous serez admise ainsi à contempler un jour le Dieu qu'ils adorent dans l'ivresse du bonheur.

#### XXVII.

Vous avez si souvent dit, ma bien chère fille en J.-C., que vous aviez pris votre céleste époux pour votre partage, qu'il n'est pas étonnant que votre réception dans le sein de la communauté, de la part de vos bonnes sœurs, vous ait comblé de joie et de bonheur. Encore quelque temps, et nous aurons la consolation de vous voir vous décorer avec une sainte ferveur de tous les symboles de votre consécration religieuse, qui annonceront que vous êtes toute crucifiée pour le monde, et que le monde est aussi une croix pour vous ; que vous êtes morte à tout, et que vous ne voulez plus vivre qu'avec J.-C. en Dieu et pour Dieu. Je forme les vœux les plus ardents que le Seigneur daigne accepter avec une tendre complaisance votre sacrifice, qu'il vous accorde la grâce de n'y rien réserver, et que le feu céleste consume cet holocauste dont la bonne odeur doit s'élever jusqu'à son trône.

Si les personnes de votre âge se réjouissent d'avoir trouvé un époux, combien votre joie sera-t-elle grande dans ce beau jour où J.-C. lui-même vous prendra pour son épouse et vous comblera de ses richesses spirituelles? Les époux de la terre, dit un saint abbé, sont souvent ingrats, inconstants, et causent quelquefois, et presque toujours, bien du chagrin à leurs épouses. Ah! que vous êtes heureuse de n'avoir pas à craindre un semblable malheur!... Les alliances du monde sont encore souvent rompues par la mort, et souvent par des morts prématurées, imprévues. Pour vous, votre alliance sera éternelle, si vous ne la rompez pas vous-même. Quel bonheur, à sa dernière heure, d'avoir tout prévu depuis longtemps, tout expié, tout quitté!... Quelle douceur d'avoir choisi dès ses jeunes années la meilleure part en prenant J.-C. pour époux, et de remettre son âme entre ses mains en embrassant ses sacrées plaies à l'extrémité de sa vie!... Quel contentement, quelle consolation de mourir après avoir renoncé pour son amour à toutes les créatures et à soi-même! pour mener dans le cloître une vie pauvre, obéissante, innocente, mortifiée à son exemple, une vie qu'on peut regarder avec justice comme une mort anticipée, puisque c'est en effet mourir à la terre, au monde, à soi-même, que de faire profession d'une vie qui n'a d'autres avantages que la facilité de servir Dieu, le plaisir de goûter Dieu, et l'assurance de posséder Dieu dans le temps présent et surtout dans l'éternité!...

Je vous écris tout de travers, sur mes genoux; vous saurez assez me lire et reconnaître le désir ardent dont je suis animé pour votre véritable bonheur. Vous apprenez chaque jour à l'école de Jésus crucifié et de Marie compatissante en quoi il consiste, secondée surtout dans le détail de la conduite par les avis si salutaires de votre bonne et tendre Mère, qui partage toute mon affection pour vous dans les cœurs embrasés de Jésus et de Marie.

#### XXVIII.

Mes bien chères filles en N.-S.,

Ne soyez pas surprises du retard que j'ai mis à répondre à la lettre pleine de sentiment que vous m'avez adressée le 27 décembre, à l'occasion

de la nouvelle année. J'ai été tellement détourné par une complication de soins et d'affaires de circonstance, que je pouvais à peine, je ne dirai point écrire, mais vivre. J'aimerais encore bien mieux vous dire de vive voix que par lettre la place distinguée que vous avez dans notre cœur paternel; combien, malgré mon absence corporelle, je vous suis uni spirituellement; le tendre intérêt que je porte à la chère famille de Castelsarrasin et tous les vœux que j'ai adressés au Seigneur pour attirer sur elle ses plus abondantes bénédictions..... Avec quelle ardeur je l'ai conjuré de vous faire apprécier de plus en plus l'excellence de votre consécration religieuse, et de vous remplir pleinement de son esprit !..... Que de réflexions salutaires doit vous inspirer la belle octave de l'Épiphanie de N. S..... Vous avez admiré, tout comme moi, la grande miséricorde de Dieu envers les rois mages. Par une prédilection toute gratuite, il daigne les démêler parmi la gentilité enveloppée dans les ténèbres de l'erreur, pour leur faire connaître le Messie à la faveur d'un éclatant prodige; et combien est merveilleuse en même temps la parfaite fidélité de ces princes à répondre à la voix du ciel qui les appelle..... Vous vous plaisez à les suivre dans leur voyage, en contemplant l'héroïsme de leur foi, et surtout lorsqu'ils pénètrent, avec le secours d'une lumière intérieure, tout le mystère d'un Dieu fait homme pour leur salut. Avec quelle religion nous les voyons se prosterner humblement devant le divin Enfant, l'adorer et mettre à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes; lui faire enfin, sous l'emblème de présents symboliques, le sacrifice généreux de leurs biens, de leur cœur, de toute leur personne.

Vous n'ignorez pas que dans ce tableau si édifiant des merveilles de la grâce, j'ai toujours reconnu la fidèle image de celle de votre vocation religieuse dans l'institut que vous avez choisi. N'est-il pas vrai, en effet, que, vous trouvant environnées des vapeurs malignes qu'exhale sans cesse dans le monde le débordement de toutes les passions, des ténèbres épaisses produites par les illusions de l'amour-propre et un relâchement général dans les pratiques des maximes de l'Évangile, vous vous trouviez exposées à vous perdre à tout instant dans les routes de l'iniquité et du mensonge? Mais qu'a fait le Seigneur? O admirable disposition de la

miséricordieuse providence de ce divin Maître!... Voulant vous remplir du véritable esprit du christianisme et vous appeler à accomplir toute l'étendue de ses préceptes et de ses conseils, il a daigné créer en votre faveur un nouvel institut, et vous frapper par l'éclat d'un nouvel astre qui, par sa vive lumière, vint éclairer vos esprits et embraser vos cœurs des plus beaux feux de l'amour divin. Ce n'est pas, il est vrai, à Bethléem qu'il vous conduit pour y rendre vos hommages au roi des juifs qui vient de naître et qu'un excès d'amour a réduit à la captivité du maillot; mais c'est au Prétoire et au Calvaire qu'il vous a appelées à venir contempler et adorer ce même roi attaché à un poteau, à un gibet infâme, rassasié d'opprobres, couvert de plaies et couronné d'épines, en union avec la Mère des douleurs. A la vue de ce touchant objet, cédant à l'attrait de la grâce, avec quelle ardeur, avec quel empressement d'une piété fervente nous vous avons vues mettre votre gloire et votre félicité à vous revêtir de ses livrées, à marcher sur ses traces sous cet étendard sacré, dans un entier dévouement.... Que la nature se récrie, que l'amour-propre en murmure, vous n'ambitionnerez pas moins l'honneur de vous montrer en tout et partout son épouse la plus fidèle, la plus affectionnée et par les sentiments et par la conduite.

Oui! chacune de vous, mes filles en J.-C., deviendrez à votre tour, par votre fidélité à exprimer l'image de ce cèleste époux de vos âmes tel que je viens de le dépeindre, pauvre, obéissant jusqu'à la mort, abreuvé d'humiliations, rassasié de douleurs, une étoile frappante aux yeux de tout le monde, propre à les édifier et à les sanctifier.... Il paraît que la contemplation et l'imitation du divin modèle qui fait l'objet spécial de notre culte va prendre un développement prodigieux si l'apparition merveilleuse d'un *Ecce Homo* dans un lieu public à Grenoble, dont on parle et dont M. l'abbé Galtié vous racontera les détails, est canoniquement constatée. — Une enquête épiscopale a lieu dans ce moment, et je ne serais pas étonné que notre divin Sauveur, dans un excès de miséricorde, ne voulût donner à cette merveille les prodigieux effets qui ont eu lieu pour la médaille miraculeuse. Je ne négligerai rien du moins pour enrichir votre sanctuaire des deux objets (*Ecce Homo* et *Mater Dolorosa*),

tels que vous les désirez. En attendant, demandons de concert à notre bon Maître qu'il daigne nous remplir des vertus toujours plus parfaites que demandent notre vocation et notre consécration. Pour y répondre de notre mieux, concevons d'abord une volonté bien déterminée d'y travailler avec le secours de la grâce, persuadés que le succès de cette entreprise dépend beaucoup plus du courage et de l'ardeur avec laquelle nous nous y porterons que de toute autre chose.

2<sup>o</sup> Espérons encore de la bonté de Dieu de grandes et signalées faveurs avec une confiance généreuse et digne des qualités de son enfant, de ministre de J.-C., de son épouse spéciale.

3<sup>o</sup> Joignons à cette confiance un cœur magnanime et libéral qui se donne à son Saint-Esprit sans réserve.

Vous le voyez, on s'oublie en parlant avec vous de ce qui doit nous intéresser au plus haut degré. J'espère que d'ici à l'époque du renouvellement de vos vœux, vous allez redoubler d'efforts pour réaliser ce plan que nous formons de concert tout à la gloire de Jésus notre Sauveur et à la sanctification de nos âmes.

Recevez, en attendant notre entrevue prochaine, l'assurance des sentiments distingués de mon affectueux dévouement en N. S. J.-C., sous la protection de Marie transpercée d'un glaive de douleur.

## XXIX.

### Bonheur de la vie religieuse.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, M. T. C. F. en N.-S., le précieux exposé que vous m'avez fait de toutes les circonstances qui ont précédé et suivi votre entrée dans la religion. Le Seigneur vous a fait passer par différentes épreuves, et avec le secours de sa grâce vous en êtes sortie avec avantage pour le bien de votre âme. J'en ai béni sa miséricordieuse et toute aimable providence. — Votre constance à marcher dans le désert, sans regretter, comme les Hébreux, les oignons de l'Égypte, est un heureux présage de votre entrée et de votre futur séjour dans la terre promise. Si, d'un côté, on vous a parlé du courage qu'il fallait pour

résister aux diverses tentations qui ne manquent jamais aux personnes qui veulent se consacrer au service de Dieu dans un institut religieux; pour supporter la variété des esprits qui composent la communauté; pour supporter les imperfections des autres et combattre ses propres imperfections; pour prendre de nouvelles habitudes et vaincre les ennuis de l'égalité de vie; en un mot, pour s'assujétir à l'observance régulière dans un esprit continuel d'abnégation et de sacrifice; de l'autre, votre foi éclairée vous a montré bientôt toutes les assurances de salut et les secours les plus abondants que vous trouveriez dans la maison du Seigneur.....

1<sup>o</sup> Dabord, l'avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein; de n'être plus exposé à ses agitations, à ses usages, à ses caprices; de ne tenir plus à lui par des ménagements, quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété; de ne voir que de loin ses chagrins et ses dégoûts.

2<sup>o</sup> Secours des exercices religieux qui font qu'on fait un sacrifice continuel de sa propre volonté. On apprend à s'examiner, à se connaître, à se corriger. On trouve dans une supérieure selon le cœur de Dieu, une mère tendre, attentive à tous nos besoins spirituels et corporels, une bonne amie qui, par la sagesse de ses conseils, nous éclaire dans nos illusions et nos erreurs, nous console dans nos peines intérieures, et nous conduit sûrement dans les voies du ciel. Dieu bénit la docilité de ses filles à lui obéir comme à lui-même; cette docilité parfaite devient pour l'âme religieuse une source féconde de mérites et de grâces.

3<sup>o</sup> Secours de l'ordre et de la distribution des devoirs qu'on trouve dans la religion. Chaque exercice a son moment déterminé, chaque moment a son exercice; tout est réglé jusqu'aux paroles, tout est piété jusqu'aux aliments et à la nourriture, tout est mesuré jusqu'au sommeil; et pour devenir une sainte de premier ordre, il suffit de bien faire ce qu'on fait tous les jours en vertu de l'obéissance.

4<sup>o</sup> Secours dans l'exemple des sœurs ferventes dans l'accomplissement de tous leur devoirs et l'héroïsme des actions que l'on voit. On aurait honte de rester en arrière quand tout le monde s'avance dans la pratique

de vertus religieuses. — Secours des prières et des gémissements de vos sœurs, qui s'intéressent pour vous auprès de Dieu dans tous vos besoins, dans toutes vos peines.

5<sup>o</sup> Secours de toute espèce que la miséricorde de Dieu fournit dans ce saint asile, pour être des soutiens pour votre faiblesse, des remparts contre vous-même, des facilités pour vos devoirs, des remèdes pour tous vos maux, des ressources dans tous les événements de votre vie.....

Que de motifs pour justifier votre choix, pour ranimer votre estime et toute votre affection pour le saint état que vous avez embrassé, pour rendre au Seigneur mille et mille actions de grâces de vous y avoir appelée, et chercher à lui plaire en toute manière, mais principalement par le retranchement de vos défauts, du défaut dominant, et par la pratique d'une dévotion continuelle.

L'âme qui tend à l'honneur d'être l'épouse du Fils de Dieu, doit se dépouiller du vieil homme et se revêtir du nouveau. L'apôtre qui nous fait ce précepte a eu le bonheur d'être purifié tout d'un coup de toutes ses souillures ; mais cette purification étant aussi extraordinaire dans l'ordre de la grâce que la résurrection des corps dans l'ordre de la nature, nous ne devons pas y prétendre. Il en est de la guérison ordinaire des âmes comme de celle des corps : la plus parfaite est celle qui se fait peu à peu et par degrés. Les anges qui sont sur l'échelle de Jacob ont des ailes, et cependant ne volent point, mais montent et descendent par ordre ; l'aurore ne chasse pas précipitamment la nuit, mais peu à peu.

Toute la vie même doit être employée à ce travail mesuré. Ne nous troublons donc point à la vue de nos imperfections, puisqu'elles sont notre apanage pendant toute notre vie, puisque les plus accomplis sont toujours les moins imparfaits. Toute notre perfection ne consiste qu'à bien combattre nos défauts. Notre victoire n'est pas attachée à ne les plus sentir, mais à n'y pas consentir. Il faut même, pour l'exercice de notre humilité, que nous soyons quelquefois blessés dans le combat. Mais ne cessons point de demander à Dieu du secours, et il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces.

C'est ce que saint Bernard voulait que ses religieux ne perdissent

point de vue, quelque avancés qu'ils fussent dans les voies de la justice.

— « Vous vous tromperiez fort, leur disait-il, si vous croyiez que vos  
» passions soient mortes. Elles ne sont qu'endormies; elles peuvent se  
» révolter, et vous attaquer avec plus de violence. Croyez-moi, pour-  
» suit-il, ce qui a été coupé pousse de nouveaux rejetons, ce qui a été  
» chassé revient, ce qui a été éteint se rallume, ce qui paraissait endormi  
» se réveille. Mais si vos passions ne peuvent être entièrement vaincues,  
» exterminées, elles peuvent être domptées. Si la racine pousse des re-  
» jetons, ces rejetons vous pouvez les retrancher... Et comment? En  
» veillant à la porte de votre cœur, en étouffant le premier mouvement  
» qui s'élève dans votre âme, en arrachant ces premières affections dès  
» l'instant qu'elles naissent. »

Pour acquérir une dévotion continuelle, tâchez, vous dit un maître de la vie spirituelle, de marcher toujours en présence de Dieu, de le regarder sans cesse des yeux de la foi, de l'entretenir avec amour et confiance par de fréquentes et ferventes aspirations, et de vous souvenir en tout ce que vous faites qu'il est présent, qu'il est avec vous, qu'il est près de vous, qu'il est en vous, qu'il agit avec vous.

Entretenez-vous encore dans un continuel désir de lui plaire en toutes vos affections, paroles et actions, évitant avec soin de lui déplaire en quoi que ce soit.

Si, par faiblesse humaine, vous tombez dans quelque faute et imperfection, il faut aussitôt vous en humilier devant Dieu et en porter la confusion en vous-même. Si quelquefois vous ne ressentez aucun goût ni dévotion sensible dans la pratique de vos pieux exercices, cet état de sécheresse et d'aridité ne doit point, vous le savez, vous décourager ni vous causer de la peine, pourvu que cela ne vienne point de votre faute. Vous devez seulement vous soumettre en cette épreuve au bon plaisir de Dieu; crainte néanmoins que ce soit la punition de quelque infidélité, vous en humilier en sa présence, lui en demander très-humblement pardon, et, loin d'abréger vos oraisons, vous devez plutôt les prolonger, à l'exemple du divin Sauveur dans le temps de sa douloureuse agonie...

Si au contraire vous ressentez quelquefois des tendresses et consola-

tions célestes, il ne faut point les rejeter, mais les recevoir avec action de grâces et avec une profonde humilité. Vous tâcherez alors de vous exciter à aimer Dieu avec plus de ferveur, à le servir avec plus d'amour. Donnez-vous néanmoins de garde de vous y arrêter et attacher trop, ou de vous y complaire, ou de les entretenir avec trop d'effort ou de violence; mais comme il est facile de tomber dans l'illusion en ces goûts et consolations sensibles, le mieux est de les avoir toujours pour suspectes, de craindre qu'elles ne viennent ou de la nature, ou de quelque vaine satisfaction précédente, ou même du démon : ce que vous ferez plus particulièrement lorsque ces consolations seront extraordinaires ou dureront longtemps. Il est essentiel alors de les soumettre au jugement de vos guides spirituels et de suivre exactement les avis qui vous seront donnés. Suivez également leurs conseils dans le genre d'oraison à laquelle le Seigneur vous attire, et dans la conduite à tenir par rapport aux distractions et autres peines spirituelles dont il plaira au Seigneur de vous affliger..... L'exemple de sainte Thérèse, que vous avez choisie pour patronne spéciale, vous instruira et vous animera surtout dans la pratique des plus solides vertus que demande l'état religieux. Je vous renvoie à son école; devenez sa digne émule, et rien ne manquera à la gloire de Dieu, à l'édification de vos sœurs, et à votre perfection personnelle..... Demandons de concert dans nos prières, par son intercession, la grâce de répondre comme elle aux desseins de la divine miséricorde par une fidélité à toute épreuve dans les différents états de la vie intérieure, quelque pénibles qu'ils soient à la nature et à l'amour-propre.

Vous vous apercevrez aisément d'une foule d'interruptions dans cette longue lettre où j'ai voulu vous payer mon arriéré à vous donner ces faibles marques de mon souvenir, et des vœux ardents que j'adresse au Seigneur pour votre persévérance dans les bons sentiments que la grâce a mis dans votre cœur.

Croyez-moi bien sincèrement dans l'amour de Jésus et de Marie,

Ma très chère sœur,

Votre dévoué père.

XXX.

L'homme propose et Dieu dispose.

Je m'étais fait une fête bien précieuse à mon cœur, ma T. C. F. en J.-C., d'aller, au commencement du mois prochain, au milieu de vous toutes pour présider à la majestueuse cérémonie du renouvellement des vœux, et surtout à la touchante solennité de votre profession. Mais les dispositions toujours adorables, toujours aimables de la divine Providence me privent de cette douce jouissance. *Fiat ! fiat !* — J'ai été on ne peut plus édifié en apprenant avec quelle religieuse résignation vous avez reçu cette annonce affligeante. J'aurais pourvu à mon remplacement pour combler immédiatement vos saints désirs, si je n'avais su que vous aimiez mieux attendre encore deux mois environ, en vous écriant : *Je serai plus préparée à mon grand sacrifice.....* Je ne veux pas néanmoins vous priver des grands avantages et de l'abondance des mérites attachés à votre consécration à Dieu par les trois vœux de la vie religieuse. Votre bien-aimée Mère vous communiquera toute ma pensée sur cet objet important. Rien n'empêche que, dans la cérémonie du renouvellement des vœux, votre cœur ne s'offre *en secret* au Seigneur dans un véritable esprit d'holocauste, en union avec la sainte victime. Puisse le feu du ciel le consumer tout entier, cet holocauste ! et la bonne odeur de cette offrande généreuse s'élever jusqu'à Dieu même ! Puisse l'influence salutaire de cette donation mystérieuse de tout ce que vous avez et de tout ce que vous êtes, se faire sentir dans toute votre conduite future intérieure et extérieure, à la plus grande gloire de Dieu, à l'édification du prochain, et à l'augmentation de vos mérites !...

Vous me témoignez dans vos souhaits de bonne et sainte année que votre attrait vous portera de préférence à une vie commune et très ordinaire, propre à nourrir en vous l'humilité et une union plus intime avec votre Bien-Aimé... Je ne puis qu'applaudir à cette bonne vue. Il est certain que nous ne sommes pas toujours à portée de faire pour Dieu de grandes actions, des sacrifices héroïques ; mais nous sommes toujours à portée de souffrir avec résignation mille peines, mille contrariétés qui

traversent les moments de notre vie ; nous sommes à portée de reconnaître dans tout, et à chaque instant, la volonté du Seigneur, et de nous y soumettre, puisque cette volonté nous suit partout, puisqu'elle influe dans tout, puisqu'elle est dans tout ce que nous voyons, dans tout ce que nous souffrons, dans l'ensemble et le détail de tous nos emplois de la journée, lors même que tout cela est commandé par le devoir ; et si la soumission à la volonté de Dieu n'est pas toujours la vertu la plus élevée dans son objet, elle est de la plus grande nécessité dans son obligation, du plus grand usage dans la pratique, et de la plus grande étendue dans le nombre et la continuité de ses mérites, surtout dans une âme vouée à l'obéissance religieuse.

Quoique une vie cachée avec J.-C. en Dieu, d'être inconnue et comptée pour rien, vous semble plus conforme à vos goûts intérieurs, néanmoins la nature de l'institut que vous embrassez et l'exercice de zèle doivent vous donner nécessairement quelque relief au dehors. Mais, à l'exemple de votre divin Epoux, vous direz : *Je ne cherche pas ma propre gloire, mais uniquement celle de celui qui me les a départis*. Vous vous exercerez seulement à joindre, dans les rapports extérieurs, la prudence du serpent à la simplicité de la colombe ; à vous rappeler que ce ne sont pas les grands emplois, la considération publique qui font la bonne et sainte religieuse, mais la mort à soi-même et la parfaite observance régulière... En conséquence de ce principe, je vous retracerai ici quelques maximes de vie spirituelle et religieuse données, il y a plusieurs années, à une personne qui réclamait, comme vous, un écrit pour lui servir de miroir et de guide ?

1<sup>o</sup> Heureuse la religieuse qui étudie avec soin ces paroles de notre divin Maître : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*, et qui s'efforce constamment de les mettre en pratique.

2<sup>o</sup> Aimer à être comptée pour rien dans la profonde connaissance de ses misères et de son indignité personnelle, est difficile dans la pratique ; mais la religieuse qui y parvient, avec le secours du Seigneur, a trouvé le paradis sur la terre.

3° Si nous nous connaissons bien, nous ne croirons jamais qu'on nous fait tort.

4° N'avoir l'œil ouvert que sur soi et tâcher d'ignorer tout ce dont nous n'avons pas à répondre, est le fondement de la vie intérieure.

5° Si nous voulons que Dieu se communique à nous, gardons le silence et ne contentons pas notre curiosité.

6° Obéissons intérieurement et extérieurement pour contenter le cœur de Jésus.

7° Il vaut mieux retenir une parole piquante qui serait l'effet de notre orgueil, que de nous contenter en déplaisant à Dieu.

8° Ne disons jamais notre façon de penser sans qu'il y ait un bien à le faire ; sans quoi, nous commettrons bien des inconséquences qui pourront nous coûter cher.

9° La mortification des sens et la patience dans les souffrances valent mieux que les grandes austérités.

10° Ne dire jamais que du bien du prochain, donne un accès favorable auprès du Dieu de charité.

11° Communiquer au plutôt à sa supérieure les peines qui pèsent sur le cœur, est un excellent moyen d'en alléger le poids.

12° Ne consentir jamais à aucune pensée de découragement. Il convient, dès qu'elles se présentent, de recourir à Marie compatissante, de se jeter entre ses bras, et de la charger de tout ce qui nous afflige.

13° Une religieuse intérieure, fidèle à la règle, charitable envers ses sœurs, et qui n'a pas de volonté, est un vrai trésor pour une communauté. Sa vie et sa mort y répandront la bonne odeur de J.-C., et sa mémoire y sera toujours en bénédiction. Ainsi soit-il de vous, ma très chère sœur et bien-aimée fille en N. S., et de toutes vos estimables compagnes !... Ce sont, ce seront jusqu'à mon dernier soupir, les vœux bien ardents qu'offrira au ciel en votre faveur

Votre tout dévoué dans l'amour de J. et de M.

## ESPRIT ET VERTUS DE M. L'ABBÉ GARRIGOU.

La lecture des lettres de M. Garrigou a dû faire connaître tout ce qu'il y avait de foi, d'amour de Dieu, de désintéressement et de piété dans son âme. Nous ajouterons ici quelques traits épars dans sa longue carrière, et nous retracerons le tableau fidèle de son esprit et de ses vertus d'après les souvenirs et les impressions de ses filles chéries les religieuses de la Compassion de Notre-Dame. Personne ne l'a mieux connu qu'elles; elles ont été initiées à tous ses secrets, à tous ses desseins; elles ont vécu de sa vie; le cœur du bon prêtre s'est épanché dans le leur. Il s'occupait très peu du dehors; il était concentré au dedans, et pour lui l'ordre qu'il avait fondé était la terre entière. — Laissons parler ici les personnes qu'il a dirigées.

### **Idée générale de sa sainteté.**

Entre tout ce que l'on pourrait dire à la louange de notre vénérable fondateur M. Garrigou, je crois devoir faire remarquer ce qui suit :

1° Le zèle et la dignité qu'il mettait à s'acquitter des fonctions du saint ministère, la pompe avec laquelle il faisait les cérémonies de l'Eglise.

2° L'intérêt tout paternel qu'il témoignait, même à celles de ses religieuses qui ne se confessaient pas à lui, les écoutant avec bonté, leur parlant avec la plus grande affabilité, et les aidant de ses charitables conseils toutes les fois qu'elles recouraient à lui.

3° Dieu lui accordait des lumières surnaturelles pour connaître et conduire les âmes qu'il dirigeait. Cela, j'en ai fait l'expérience, je puis l'assurer.

4° Notre bon père était vraiment admirable lorsqu'il confessait et préparait les enfants à la première communion, ayant un soin tout

particulier pour bien s'assurer de leur instruction, et les soignant comme il aurait fait des personnes d'un âge déjà avancé, tout en se mettant pourtant à la portée de leur petite intelligence.

5° Peu de temps avant la mort de notre vénérable père et fondateur, je fus le voir un jour avec deux de nos chères sœurs ; il nous adressa quelques paroles d'édification qui nous firent un grand bien ; puis il ajouta d'un ton grave : « Avant tout, que la sainte règle et le coutumier soient bien gardés ! »

6° On peut dire qu'entre les sublimes vertus qui ont illustré la vie de notre bien aimé fondateur, on remarque surtout la charité et l'humilité. Toujours il trouvait moyen d'excuser le prochain ; mais, pour lui, il se croyait le plus misérable, et prétendait qu'il devait aux prières qu'on faisait pour lui et à l'édification qu'on lui donnait, ses bons sentiments, etc.

#### Appréciation de sa vertu.

Le saint ministère était tout pour lui ; il ne vivait pas dès qu'il savait être attendu à tel ou tel endroit pour le bien des âmes. Revenant un jour d'un petit voyage, on n'eut rien de plus pressé que de lui offrir de prendre quelque chose, car l'heure était tarde..... « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, » répondit-il, et de ce pas il se rendit au confessionnal. A propos de voyage, soit dit en passant, personne de plus aimable que lui en pareil cas et de plus édifiant à la fois. Toujours quelque chose d'agréable à dire ; toujours quelque dévote pratique pour adorer Notre-Seigneur dans son sanctuaire du plus loin qu'il l'apercevait, sans oublier les âmes souffrantes.....

— L'Esprit de Dieu, d'accord avec celui dont la nature l'avait doué, le pourvurent d'un tact parfait sous tous les rapports. Au sujet d'un secret qu'une personne de sa connaissance intime ne lui avait pas encore confié, ni à qui que ce fut, notre père le devina, bien que

personne au monde ne l'en eût informé. A moi-même qui vous parle, il m'en arriva presque autant. — M. Garrigou, dit un respectable prêtre, est quelqu'un qui vous enlève votre secret et garde le sien. Notre père fut cependant toujours très expansif. Les enfants mêmes se ressentirent de cet abandon avec lequel il parlait, abandon qui ouvre si bien le cœur à la confiance.

— Lui parler de la jeunesse, c'était l'intéresser au dernier point. La moindre petite élève lui paraissait digne de toute son attention. Que ne peuvent pas dire à ce sujet les maîtresses, témoins de ce que j'avance !... Tout l'occupait : leur instruction, leur conduite, leur santé même, dans l'occasion ; témoin, cette bonne petite pensionnaire à qui il fit relever le voile au confessionnal pour examiner de plus près la fluxion qui enflait son visage..... Ceci n'est qu'un échantillon ; mais sa charité descendait à mille détails. C'est qu'il était père dans toute la force du terme !

— Mais ce dévouement à toute épreuve ne l'empêchait pas d'apercevoir le ridicule que se donnent certaines âmes dévotes, toujours inquiètes malgré les décisions, jamais tranquilles sur leur confession. C'est dans ce sens-là qu'on lui a entendu dire assez énergiquement : « Vous leur dites : allez en paix..... elles s'en vont en colère. » — Notre bon père avait de ces phrases à lui qu'on ne saurait rendre, tant il y avait d'à-propos !...

— Faisant allusion au saint ministère auprès des âmes, et au mérite comme à la responsabilité : « Les saints se présenteront devant Dieu, chacun avec leurs œuvres : les martyrs avec les instruments de leur supplice, saint Laurent avec son gril, etc..... et moi, ajoutait-il en s'humiliant, avec mon guichet..... » ne Serait-ce pas le cas d'observer, sans rien diminuer de sa couronne, que notre bon père faisait moins pénitence que tel autre ministre du Seigneur, à raison de l'attrait spécial qu'on a toujours reconnu en lui pour la direction des âmes ? Quel sacrifice sur la fin de ses jours ! Il fut bien

partagé sans doute par ses pénitentes, mais à l'impossible nul n'est tenu ; et l'on peut assurer que notre père a fait plus qu'il n'a pu jusqu'aux dernières semaines de sa précieuse vie.

— Actif de corps et d'esprit, il ne perdait pas un instant, et la nuit lui servait encore à méditer profondément les intérêts de la gloire de Dieu et du bien des âmes ; mais alors même tout le portait à s'unir au bon Dieu. C'est de lui que nous le tenons : « Quand je ne puis dormir, je fais oraison ; je dis la prose des morts..... » Quelle préparation ! — A mesure qu'il avançait en âge, sa ferveur croissait aussi. Le compte à rendre absorbait sa belle âme. On sait qu'il a plu au Seigneur, pour le tenir dans son humilité, de lui laisser une vive appréhension des jugements de Dieu. J'étais toute pénétrée lorsque, l'entendant réciter à la messe des morts le *Dies iræ*, *Dies illa*, lors, dis-je, qu'il était à ces mots : *Ne me perdas illa die*, il y appuyait avec instance. Comme aussi cette aspiration après la sainte communion : *Tuus sum, Domine : salvum me fac.....*

— Notre bon père avait singulièrement à cœur la régularité ; c'est dans cet esprit sans doute qu'il s'abstenait de visites fréquentes en communauté. Si quelque circonstance l'amenait dans l'intérieur, c'était comme furtivement et à la dérobée. Il ne laissait passer aucune occasion d'insinuer le silence et la sainte récollection, tenant à faire de chacune de ses filles des religieuses aussi intérieures que dévouées au prochain.

Une bonne sœur, sortant un jour d'une cellule, aperçut notre vénéré père dans ce même dortoir ; il s'en allait incognito, selon son usage... — Ah ! mon père !..... dit-elle avec émotion ; mais lui, ce bon vieillard ! de la reprendre aussitôt d'un ton tout récollectionné : — « Doucement !..... nous sommes en lieu régulier. » Cette chère sœur ne se doutait pas qu'il n'y eut pas d'exception pour le digne supérieur. Parlait-on assez près du sanctuaire, — « Fermez, fermez les portes », disait-il... et toujours par régularité.

— Que n'y aurait-il pas à dire de son respect pour ce lieu trois fois saint ! Jamais les fréquents rapports avec Notre-Seigneur n'affaiblirent la vivacité de sa foi ; rien par routine , se renouvelant sans cesse à cet égard , son extérieur était saisissant , même dans la décrépitude de l'âge. Il nous parlait bien des glaces de la vieillesse ; mais , sans lui manquer de respect , nous n'y avons jamais ajouté foi.

Que de fois je me suis plu à le considérer au pied du saint autel sans autre appui que le cœur de son divin Maître , cœur adorable dans lequel il épanchait le sien !...

— C'était surtout dans le sacré Cœur qu'il puisait cette abondance de lumière pour la conduite des âmes , ces exhortations ferventes qui électrisaient saintement , cette sagesse profonde pour le progrès de ses œuvres , le maniement des affaires , etc.

— Quoique incapable d'apprécier le mérite de ses dévotes prédications , j'en ai pourtant senti l'onction et la force. Quelle véhémence ! quelle vivacité de sentiment ! quelle connaissance du cœur humain !... Ces examens du cœur , dans chaque pieux exercice , nous montraient nous-même à nous-même ; pas moyen de se dissimuler , à moins d'être endurcie. Hélas !

C'était une vraie privation pour Messieurs les Congréganistes et pour les Dames dévouées à l'œuvre des Plaies s'il arrivait que notre bon père ne pût prêcher les premiers dimanche et vendredi du mois. Il le fit , comme on le sait , pour la dernière fois le premier vendredi de juillet de cette année 1852. Il prit pour sujet de rénovation l'esprit intérieur et la pureté d'intention. Notre fervent prédicateur nous fit *des excuses* de ce qu'il suivait le mouvement de son zèle , lors même qu'un dépérissement visible l'eût plus que dispensé de remplir sa tâche. Jalouses de l'entendre autant que possible , un secret pressentiment nous dit dans l'intime du cœur : « Nous ne l'entendrons plus dans cette chapelle. »

— Je doute fort que notre saint fondateur ait jamais eu à prier

pour ses ennemis, lui qui avait autant d'amis que de connaissances ; personne n'en parlait, au moins que je sache, qu'avec vénération, reconnaissant en lui, non la perle des hommes, comme on dit, — le terme est trop peu digne, — mais la fleur du sacerdoce.

— « Voulez-vous être aimées, soyez aimables, et pour cela pratiquez la douceur. » Ainsi parlait, ainsi le pratiquait ce parfait imitateur de saint François de Sales. Sa vivacité fut si bien tempérée par cette divine vertu, qu'elle ne donnait point à souffrir. Le gracieux abord lui était comme naturel ; les occasions même imprévues le trouvaient semblable à lui-même. Une personne lui faisant dire qu'elle souhaitait lui parler : « La pauvre enfant prend bien mal son temps, dit-il avec douceur » (en effet, le moment était des plus inopportuns) ; aussitôt se rendant à l'appel : « Mon bien cher enfant, me voici tout à votre service. » Celle-ci, qui avait entendu, sans qu'il s'en doutât, la phrase précédente, n'apprécia que mieux un procédé si charitable, bien qu'elle y fut habituée.

— La joie spirituelle fut en lui remarquable. Quelle humeur agréable, même dans la décrépitude de l'âge !... La gaieté de sa conversation en eut donné à quiconque en eût eu besoin, car il avait le don d'entretenir chacun, selon son degré, de manière à le satisfaire ; le tout, entremêlé de propos spirituels et si chaleureusement dévots, qu'on se rappelait la parole de Notre-Seigneur : *C'est de la plénitude du cœur que la bouche parle*. Or donc, le sien n'étant plein que de Dieu, impossible à lui de faire autrement. Et du prochain, comment en parlait-il ? C'était tout un... toujours avec éloge, avec indulgence, avec bonté ; et, soit dit en passant, si l'Esprit divin ne l'eût inspiré sous ce rapport plus que bien d'autres, l'esprit naturel l'eût rendu habile en de fines critiques. Mais la charité, sa boussole, le guidait tout différemment...

— En cette belle Octave des Saints, je pèse devant Dieu à quelle béatitude notre bienheureux doit avoir plus de part ; et je les vois,

ce me semble, se disputant à qui aura la préférence, passez-moi l'expression. Le choix m'embarrassant d'abord, je les mets d'accord, les réunissant dans celle qui, à mes yeux, comprend tout : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés*. En effet, je crois qu'il ne fut aucun genre de bien à la portée de notre père auquel il n'aspirât et ne s'appliquât. Ne fut-il pas pauvre évangélique celui qui nous donna de continuel exemple de détachement de tout et de lui-même, vrai pauvre de J.-C... Quelle modestie, quelle simplicité, quel oubli de ses propres nécessités ! Notre digne mère supérieure s'est vue dans la nécessité de profiter de son absence, à une certaine époque, pour faire réparer à son insu son appartement..... et bien lui en valut d'en user ainsi. A son retour, surpris de la modeste restauration, ne croyant pas que rien lui fut dû en fait d'attention délicate, il s'informa soigneusement de ce qu'il devait pour acquit. Notre excellente mère, heureuse de ce petit tour d'adresse, se défendit en souriant comme très innocente dans une affaire de cette importance.

— Doux et humble de cœur, ne semblait-il pas avoir calqué le sien sur celui de Jésus ? Digne imitateur de Vincent de Paul et de François de Sales, hélas ! que ne suivons-nous un tel exemple !

— Gémissant dans l'intime de son âme et sur ses propres misères qu'il déplorait amèrement, et de l'offense de Dieu en général produite par l'affaiblissement de la foi dans tous les rangs de la société, dans toutes les professions, ce grand cœur éminemment sacerdotal ressentait le contre-coup de tout ce qui pouvait blesser celui de Jésus et affaiblir la religion dans les âmes. Que de fois il dût le déplorer amèrement, surtout au pied des autels ! Que de larmes il a essuyées en pleurant avec ceux qui pleurent !... J'entends les malheureux qu'il a assistés et les affligés qu'il a consolés !.. Sa parole était un baume répandu sur les âmes désolées. Dieu le console maintenant.

— Quant à la miséricorde que recevront ceux qui sont miséricordieux, elle ne peut lui manquer, car il ne se peut rien ajouter à tout ce qu'a fait et dit notre bon père sur cette précieuse vertu ; ses pensées, ses paroles, ses sentiments, ses actions en étaient comme imprégnés. Cela ne se rend pas. Indulgent au possible, lui parlait-on de tel individu qui avait grand tort à son égard, il poussait un soupir et gardait le silence. C'est le cas de dire que ce qu'il prêchait si bien, il le pratiquait le premier. Les jeunes enfants connaissaient si bien cette inclination, qu'elles s'estimaient heureuses qu'on en déférât à ses décisions en certains cas, sûres d'avance que la miséricorde l'emporterait. L'expérience du passé leur servait pour l'avenir... Une élève m'a dit dans le temps qu'ayant eu à s'accuser à notre père d'avoir pris du fruit au jardin de la Compassion, — « Mon cher enfant, lui dit-il, tout ce qui est à nous est à vous ; vous êtes chez vous, » etc. L'élève fut aux anges d'une telle décision. Toute sa conduite à l'égard du pensionnat se ressentait de l'esprit de condescendance. Je ne connais pas une élève qui puisse me démentir.

Notre père insistait fort sur le support du prochain ; en toute occasion, il en parlait, et toujours avec la même force, la même instance, la même insinuation, s'armant d'expressions assez vives contre le défaut contraire. Quant à la pureté du cœur, je baisse les yeux, et me reconnais indigne d'exposer un pareil sujet comme il le mérite. Mon Dieu, quel cœur pur ! Toute sa vie fut la vie d'un ange, et jusque dans un âge très avancé cette pureté sous tous les rapports se perfectionna en quelque sorte, loin de souffrir la moindre altération. Je m'explique : Dans la vieillesse, il est des cas où la nécessité autorise bien des choses chez un vieillard ; mais notre père semblait rajeunir pour se prémunir contre ce qu'il aurait pris pour un relâchement impardonnable. Il semblait avoir

fait un pacte avec son corps pour mépriser toutes ses exigences. Quelle garde de tous ses sens ! quel esprit de mort ! Aussi voit-il Dieu maintenant face à face....

— Heureux les pacifiques !.... voilà pourquoi d'avance nous pouvons dire : *Notre bienheureux père !....* La paix avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même : Telle fut l'heureuse part de celui qui savait si bien nous la recommander.

Grâce à sa fidélité, cette paix qui surpasse tout sentiment fut son partage ; ce cœur, comme celui du juste, fut un festin continuel. Dieu le nourrit des fruits de sa justice, et l'enseigna de plus à en enrichir plusieurs. Quel don de pacifier les âmes affligées ! quel tact à persuader ceux qui ne savent pas toujours entendre raison ! Mon Dieu, mon Dieu ! que ne voudrais-je pas dire ici pour la consolation de plusieurs et de toutes nos Sœurs.... mais l'expression me manque ; à chacune, d'ailleurs, de rappeler ce qu'elle sait.

— S'il vaut mieux être persécuté que persécuteur, il est donc bien heureux celui qui, n'ayant jamais fait que du bien à ses semblables en vue de Dieu, fut néanmoins en butte à la contradiction des hommes dans les temps difficiles ! D'autres, mieux fixés, vous informeront de ceci, et vous persuaderont plus encore que notre bienheureux père doit être rassasié dans le ciel, puisqu'il a eu faim et soif de toute sorte de justice.

— Si le Père céleste tient compte des cheveux de notre tête, afin que pas un ne tombe sans sa permission, n'aura-t-il pas compté tant de soupirs partant d'un cœur si désireux du bien et de toute sorte de biens en tout ce qui dépendait de lui ?....

— Depuis le tout petit enfant jusqu'au vieillard, chacun retrouvait auprès de ce bon père en quelque sorte son égal, tant il avait le talent de sympathiser avec tous : se faisant tout à tous pour les gagner tous à J.-C. ; s'accommodant à l'humeur, à l'âge, au caractère des personnes.

— « J'avais toujours le Seigneur devant moi, au souvenir des années éternelles.... » Ces deux mots résument cette disposition habituelle de la sainte présence de Dieu et de la pensée de la mort. L'une et l'autre le suivaient partout, et dans ses morales, ses instructions, tout le portait à en parler.

— Que dire de son amour pour Jésus crucifié et la Mère de douleur ! On n'en dira jamais trop ; mais je suis impuissante à manifester les dispositions de sa belle âme à cet égard.

— « Priez bien pour le pauvre prêtre, nous dit-il un jour, comme en gémissant sur le compte terrible qu'il allait rendre ; je crains qu'on ne me laisse là » (il entendait : en purgatoire).... non qu'il crût être oublié de ses chères filles, mais il appréhendait qu'on ne le crût en paradis alors même qu'il n'y serait pas.

— Nous montrant deux petits tableaux, un *Ecce Homo* et une *Mater Dolorosa*, « Je me place entre eux deux, nous dit-il, et là je fais mon oraison. »

— « Voilà ma compagne, » dit-il en montrant la relique de la vraie croix. Son regard s'y reportait avec amour et confiance.



Maximes et Vertus de notre vénérable père. — Sa dévotion pour les Indulgences.

Un des jours de janvier 1852, M. l'abbé N... traversait le cloître qui conduit à la chapelle du couvent de N.-D. de la Compassion. Il fut surpris et grandement édifié d'y voir agenouillé le vénérable supérieur de la communauté. M. N... lui demanda pourquoi il était en prières en ce lieu. — « C'est, répondit l'homme de Dieu, que je » veux gagner une indulgence (on sonnait l'*Angelus*) : car, ayant un

» pied dans la tombe, je ne dois rien négliger pour m'enrichir de  
» mérites. »

Dans bien des circonstances, on a observé dans notre bon père que, vu l'infirmité qu'il avait à ses jambes, il ne devait pas présider au Chemin de la Croix. — « Il en résultera ce que le bon Dieu voudra : laissez-moi gagner une indulgence. »

#### Amour pour la sainte pauvreté.

Un jour je fus appelée auprès de notre bon père pour écrire quelque chose. Voulant faire sécher l'encre, je répandis de la poussière sur ma page, mais je ne me mis guère en peine de la remettre dans la boîte d'où je l'avais tirée ; ce que voyant, notre bon Père me dit : — « Que faites-vous, mon enfant ? oubliez-vous que vous avez fait vœu de pauvreté, et qu'il ne faut rien faire perdre?... »

— Une soirée d'hiver (il y a deux ans), ma sœur N.... fut obligée d'aller à la sacristie. Elle y trouva notre bon père qui récitait son office, à la faible lueur d'un lampion. La bonne sœur se crut en droit de lui observer que l'obscurité pouvait fatiguer sa vue ; qu'il aurait pu allumer une bougie qui se trouvait à côté. — « Si j'eusse employé une bougie, la sainte pauvreté en eût souffert. »

#### Toujours il priait.

Faisant le voyage de la fondation de Castelsarrasin à Toulouse, je fus, au départ, chargée par notre bon père de l'avertir lorsque je verrais au loin une église. A peine lui avais-je dit que j'en voyais une qu'il nous invitait à réciter avec lui le *Pange lingua*, et aussi

le *De profundis* pour les morts de cette paroisse. Il ne cessa de prier hautement qu'environ une heure avant d'arriver à Toulouse, afin de se préparer, par une oraison de silence, à célébrer les saints mystères en arrivant au couvent de N.-D. de la Compassion.

---

**Il aimait les enfants et il en était aimé.**

Souvent il me recommandait de ne rien négliger pour gagner leur cœur à Jésus et Marie, et aussi pour orner leur esprit. Pour y réussir plus facilement, voici le conseil qu'il me donnait :

1° *En classe*, me considérer comme leur maîtresse.

2° *En récréation*, comme leur amie.

3° *En particulier*, comme leur mère.

Je me trouve parfaitement de cette règle de conduite.

---

**Il savait nous rendre chère l'éducation de la jeunesse.**

Parfois il me disait : « Allons, mon enfant, animez-vous d'un nouveau zèle, d'un courage nouveau pour faire le bien auprès des élèves. Plus vous ferez pour cette intéressante jeunesse et plus votre couronne sera belle. — Vos occupations sont semblables à celles de Jésus-Christ, il instruisait, il reprenait : ayez donc soin de vous remplir de son esprit. — Demandez-vous souvent : Comment aurait agi mon divin Maître? — Dépouillez-vous de vous-même; moins il y aura de la créature et plus il y aura du créateur, du divin. — Mettez vos chères élèves sous la protection de sainte Ursule. »

---

**Toujours il pensait à la mort.**

Il m'exhortait.... « Méditez, mon enfant sur la mort; ayons souvent cette pensée présente à notre esprit. Ne comptons pas sur la

vie future pour acquérir des mérites, mais faisons tout pour obtenir la grâce d'une sainte et bonne mort. — Demandons sans cesse la grâce de la persévérance finale. — Oh! qu'il doit être doux de mourir quand les jours ont été pleins de bonnes œuvres!...» Huit jours avant que de quitter ce monde, ce bon père me dit : « Demandez pour moi au Seigneur que je *meure* avant de mourir... »

---

**Son amour pour la Croix.**

« Quand vous éprouvez, me disait-il, une trop grande répugnance pour faire une action quelconque, prenez en main votre crucifix; cette vue, je vous l'assure, vous fortifiera, vous encouragera.

— « Oh! aimons le crucifix, puisque c'est la seule chose que nous emporterons dans la tombe! Aimons Jésus pendant la vie, et nous l'aimerons à notre mort! Avec quelle confiance vous le baiserez lorsque, étendue sur un lit de mort, vous le porterez à vos lèvres! »

---

**Une de ses aimables réparties.**

Un jour de fête de famille, notre bon père était environné par plusieurs de ses chères filles. L'une d'elles fut tentée de faire un pieux larcin. Elle voyait flotter sur les épaules de son vénérable père quelques cheveux détachés de sa tête. Cette bonne sœur n'eut pas sa main assez légère, notre bon père la sentit, et se tournant aussitôt, il dit gracieusement : « Notre-Seigneur sur la croix n'était entouré que de deux larrons, mais moi je le suis par un plus grand nombre. »

---

**Paroles qui m'ont été dites en différentes circonstances.**

Chassez la tristesse, car elle donne la mort à l'âme; elle est un poison des plus subtils... Il fait si bon au service de notre Maître!

Attachez-vous à Jésus : il est votre époux, votre père ; il vous a tant aimées, et il vous aime tant encore!...

— Soyez sévère pour vous, mais toute compatissante pour le prochain ; souffrez tout et ne faites jamais souffrir personne. — Je souhaite que vous soyez l'Ange de la maison ; que l'on voie briller en vous toutes les vertus des Esprits célestes. Demandez cette grâce à Jésus, votre céleste époux, par l'entremise des bons Anges, surtout par celle de votre Ange-Gardien.

— La retraite que vous allez commencer doit être mise sous la protection des Anges : donc, elle sera angélique. — Ne touchez jamais la main à vos sœurs, et guère aux enfants. Rappelez-vous l'exemple de ce religieux qui ne voulut pas qu'on lui touchât la main au moment de mourir, disant pour s'en défendre qu'il n'était pas encore mort. Notre bon Père a bien, pour son compte, pratiqué ce conseil : il fuyait l'ombre des petits enfants quand il doutait que ces derniers voulaient, par vénération ou affection, le toucher.

— Il y a plus de mérite à faire ce que l'on nous commande lorsque cette même chose nous répugne, que lorsque nous y sommes naturellement portés.

— Prenez pour résolution de ne rien refuser au bon Dieu de tout ce qu'il vous demandera... Ce sont les petites mortifications, les renoncements journaliers, en un mot la plus grande fidélité à la grâce, qui font les saints.

— Montrez-vous une digne fille de Marie ; imitez les vertus de cette bonne et tendre Mère ; compatissez à ses douleurs, car vous êtes un enfant du Calvaire. — Oui, je vous l'assure, Marie vous obtiendra de son divin Fils tout ce que vous lui demanderez.

— Adressez-vous avec confiance à saint Joseph, demandez-lui la grâce d'une bonne et sainte mort ; faisons tout dans la vue de l'obtenir. Honorez le *patron du mois* ; confiez-lui vos besoins de l'âme et du corps.

— Comme l'apôtre sur le chemin de Damas, vous devez vous écrier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*... puis faire ce que la règle, votre confesseur et votre supérieur vous diront ; faire encore ce que vous croirez être plus parfait.

— Tous les jours pratiquer au moins un acte de renoncement ; faire mourir la nature ; bien travailler pour devenir une sainte, car nous n'avons pas autre chose à faire.

— Allez à l'école de Marie, et vous apprendrez comment il faut pratiquer la charité à l'égard du prochain.

— Ne pensez pas tant à l'avenir ; pensez seulement au jour présent, parce qu'autrement vous rendrez votre croix trop pesante !... Qui sait si vous vivrez longtemps, et si le jour présent ne sera pas le dernier ? — Toute la perfection consiste à bien renoncer à tout, à bien obéir. — Il ne s'agit pas de beaucoup travailler, mais de bien faire ce que l'on fait.

— Considérez souvent le modèle qui est entre vos mains (le crucifix) ; considérez aussi l'obéissance de saint Pierre lorsque Notre-Seigneur lui commande de jeter ses filets. Il nous semble qu'il aurait pu dire : « Seigneur, j'ai travaillé toute la nuit, alors que le temps paraissait favorable, et je n'ai rien pris. » Mais ce n'est pas le langage de l'apôtre : *Sur votre parole, Seigneur, je les jetterai.* — Obéissons donc aveuglément à nos supérieurs, car nous ne faisons jamais mieux la volonté du bon Dieu que lorsque nous faisons la leur.

— Travaillez pour aller au ciel ; agissez selon la foi, et non selon la nature. — Soyez fidèle aux bonnes inspirations. — Soyez zélée pour accroître la gloire de Dieu. — Fuyez toujours ce qui a l'apparence du mal, et portez-vous avec ardeur à tout ce qui est bien.

— On se demande souvent ce qu'il faut faire pour devenir de saints religieux comme l'étaient saint Stanislas et saint Louis de Gonzague. Les trois pratiques qui ont puissamment servi à les rendre tels, sont :

1° Un grand amour pour le Saint-Sacrement. — C'est la source de toutes les grâces.

2° Une tendre dévotion à Marie. — Ils disaient qu'elle était leur Mère.

3° Une grande et constante fidélité aux petits renoncements de tous les instants.

— Faites, mon enfant, sans vous tracasser, ce que faisaient ces grands saints.

— Soyez prévenante ; parlez plus par l'exemple que par les paroles.

— Méditez souvent sur les fins dernières. — Voyez si vous seriez tranquille s'il vous fallait mourir en ce moment et paraître devant votre juge !... Oh ! qu'il doit être doux de mourir quand on a été bien régulier et qu'on a bien aimé Dieu !

— Parfois, transportez-vous par la pensée dans ces églises de campagne où Notre-Seigneur est solitaire ; remerciez-le des grâces qu'il vous accorde ; demandez la conversion des pécheurs ! Oh ! oui, Jésus ne sait rien refuser à l'âme religieuse, surtout quand elle est fervente.

— Allez trouver Jésus dans le sacrement de son amour.... allez lui confier vos doutes, il les éclaircira... — Il est là comme votre ami, — comme votre conseiller, — comme votre victime et caution. Ah ! ma fille, témoignez votre reconnaissance à celui qui vous aime tant!...

---

Derniers avis que j'ai reçus de notre bon Père.

Ma fille, pour devenir sainte, il faut :

1° Accomplir parfaitement votre règle ;

2° Autant que possible, être unie à Dieu pendant toutes vos actions.

3° Toujours faire la volonté de Dieu.

— Il avait grand soin de faire entrer les âmes dans l'esprit de l'Eglise à l'occasion des différentes fêtes. — Pour l'Avent, il ne cessait de recommander le recueillement. — La fête de Noël lui était particulièrement chère, parce qu'il avait été ordonné prêtre à cette occasion ; aussi tâchait-il d'exciter à une grande obéissance, à un grand amour pour la pauvreté, à l'exemple de Jésus naissant. — La fête de la Circoncision était pour lui une époque de grand renouvellement, et il mettait beaucoup de feu à l'acte de consécration que l'on est dans l'usage de dire à notre chapelle. Il aurait voulu que chaque religieuse fût, à l'exemple des rois mages, fidèle à suivre l'Etoile. — A l'occasion de la Purification, époque de la rénovation de nos saints vœux, il ne cessait de nous faire apprécier l'offrande de Jésus à son Père céleste, et l'humilité de Marie ainsi que sa parfaite obéissance à se soumettre à une loi qui ne la regardait pas. Dans toutes ses morales, il cherchait toujours à inspirer la plus profonde humilité et le désir de satisfaire la justice divine, surtout dans les jours où il semble que les pécheurs se font une joie de l'offenser.

Le temps du carême : — Faites tout pour Dieu, en pénitence de vos péchés, car c'est un temps de pénitence. Il expliquait les divers mystères douloureux, et disait qu'il fallait bien passer ce saint temps, afin de se préparer à bien ressusciter. — La Pâque, disait-il, est un temps où il faut quitter le vieux levain et vivre d'une vie toute nouvelle ; bien remercier Dieu de nous avoir donné le grand don de l'Eucharistie : bonté de Jésus dans les diverses apparitions à ses disciples, et à notre égard par ses inspirations. — Pour l'Ascension, il disait qu'il fallait élever nos esprits vers le ciel, que c'est là que Dieu nous attend, etc. ; bien invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il se communique à nous au jour de la Pentecôte. — Pour la fête de sainte Marthe, il relevait beaucoup son empressement à servir Jésus. Chaque fête était une nouvelle occasion pour lui de croire en ferveur ; il aimait beaucoup de répéter avec saint Augustin : « Mon

Dieu, que je vous connaisse afin de vous aimer, et que je me connaisse afin de me mépriser. » Combien ne profitait-il pas de l'exemple de la Cananéenne et du Publicain pour inspirer la foi vive et l'humilité ! Il désirait bien et recommandait souvent d'agir avec grande pureté d'intention, de profiter de toutes les occasions, de pratiquer les petites vertus et de ne rien laisser perdre.... le tout pour la plus grande gloire de Dieu.



#### Ses dévotions particulières.

Notre bon père inspirait beaucoup la dévotion aux saints Anges-Gardiens ; il recommandait de saluer les saints Anges des personnes que l'on rencontrait. Pour la fête des Anges-Gardiens, il désirait que l'on s'exerçât à imiter leurs vertus. Aussi disait-il : Douceur angélique, obéissance angélique, humilité angélique, etc., ferveur des saints Anges en présence du Saint-Sacrement en adoration.

— Lorsque quelqu'un me contrariait, il me disait de réciter un *Pater* pour la personne qui m'avait causé cette contrariété. — Profiter de toutes les occasions pour pratiquer la vertu, faisant comme un certain homme (disait-il) qui, voulant devenir riche, comme en effet il le devint, commença à vendre de petits clous ; — respect pour la parole de Dieu ; écouter les instructions avec attention, s'en nourrir, et la regarder comme le précieux sang de Jésus. A la méditation, former un bouquet spirituel, et tâcher d'aspirer souvent la bonne odeur de ce bouquet dans la journée en se rappelant les bonnes résolutions prises.

— Toujours ce bon père pensait à la mort, et en parlait continuellement. Il disait qu'il fallait toujours recevoir les sacrements comme pour la dernière fois.

— Il désirait qu'on ne fit aucune prière de dévotion sans permission, afin, disait-il, que tout fût réglé par l'obéissance, parce que c'était plus méritoire.

— Qu'il ne fallait rien faire étant seule qu'on ne voulût faire devant les personnes respectables, car on est toujours en présence de Dieu.

— Qu'il fallait bien prier pour les âmes du purgatoire; que peut-être nous étions cause que plusieurs y souffraient à cause de nous, car, ajoutait-il, on va en purgatoire pour bien peu de chose.

— Sa dévotion au sacré Cœur de Jésus était fort grande; il aimait à dire que nous nous retrouvons tous réunis dans ce divin Cœur.

— Il appréciait si fort l'obéissance, qu'il aurait désiré être religieux pour vivre toujours sous la dépendance.

— Il faisait bien apprécier l'œuvre de l'instruction de la jeunesse, disant que plus tard les élèves seraient ensuite de bonnes mères de famille.

— Il aimait qu'on se dît à soi-même les paroles de Jésus à saint Pierre : Ma fille, m'aimez-vous? qu'alors on devait renouveler ses protestations d'amour, en reconnaissance surtout des bienfaits reçus. « Dieu ne demande en retour que notre cœur : donnons-le-lui, disait-il, sans réserve. »

— Pour ce qui est de la charité, il disait : « Il faut tout souffrir des autres et ne rien donner à souffrir, excuser toujours les défauts des autres, détourner adroitement la conversation quand on entend blâmer le prochain, voir tout du bon côté.

— Il avait une dévotion marquée pour le saint-sacrement; jamais il ne voulait qu'on manquât la sainte communion. Pour éviter qu'on communiât par habitude, il voulait qu'on eût toujours une intention particulière, et qu'on se préparât d'une fête à une autre comme si on eût dû mourir. — En le voyant prosterné devant le saint-sacrement, on se sentait tout pénétré de dévotion. — Son zèle pour le salut des âmes était bien grand; ainsi il recommandait toujours de

bien prier pour les ecclésiastiques à l'époque des ordinations et pour leur retraite, afin que, par le moyen de prêtres fervents, les fidèles puissent être aidés à se sauver.

— Il disait qu'une humble sœur converse peut opérer, par ses prières, plus de bien que dix missionnaires pour la conversion des pécheurs. — Qu'il fallait prier aussi beaucoup pour les enfants qui se préparaient à la première communion ; car, disait-il, le bonheur de leur vie en dépend.

— Pour l'humilité, — il aimait à vivre caché, inconnu et ignoré, pensant toujours qu'il était incapable de tout. Un jour je lui dis qu'il ressemblait à saint François de Sales... « Taisez-vous !... » me dit-il ; et sans doute dans la crainte que j'y pensasse, il ne m'en a plus parlé.

— Il portait toujours les âmes qu'il dirigeait à la plus grande confiance, et toutes les fois que je me trouvais dans la peine et que j'allais le trouver, la première parole qu'il me disait me consolait de mes peines, souvent même sans lui avoir encore rien dit. Ses paroles étaient de feu, et l'on sortait d'auprès de lui tout ranimé et excité à bien faire.

— Il disait bien souvent : « Il faut être fidèle dans les plus petites choses jusqu'à un iota, parce qu'on rendra compte de toute parole inutile au jugement de Dieu. » Dans sa dernière maladie surtout, il ne parlait que de l'amour de la croix.

— Il excitait les cœurs à la plus vive reconnaissance envers Dieu pour le bienfait de la vocation au christianisme et la vocation religieuse, qu'il appelait la mère de toutes les grâces.

Il avait pour nous la tendresse d'un père.

Lorsque j'eus la douleur de perdre mon père selon la nature, il me fit appeler à son cabinet pour m'adresser des paroles de consolation, et aussi pour rendre mon sacrifice méritoire. Lorsque je me retirais, il me dit : « Mon enfant, avec vous je pleure votre bon père ;

mais à présent que celui-là est au ciel, me voulez-vous, moi, pour votre père?... Cette parole, dite avec cette bonté qui le distinguait si bien, porta un baume à mon pauvre cœur, et depuis toutes mes petites peines de famille étaient partagées par celui que j'étais heureuse de nommer mon second père.

---

**Son exactitude pour la régularité.**

Parcourant un jour un des corridors de notre maison, je fus heureuse d'y rencontrer notre bon supérieur. Ma surprise fut si agréable qu'elle me fit écrier : *Oh ! notre père.....* et aussitôt je me trouvai à côté de lui pour lui demander s'il désirait quelque chose : « Silence ! mon enfant, me dit-il ; nous sommes en un lieu régulier. »

— Dans bien des circonstances j'ai eu terminé ma confession au moment où l'on sonnait le dîner ; je lui demandais si je devais rester quelques instants devant le saint-sacrement pour faire mon action de grâces : — « *Allez, mon enfant, avec la communauté, et faites l'action commune en esprit de prières... Toujours il faut savoir quitter Dieu pour Dieu.* »

---

**Avis spirituels donnés par M. Garrigou à ses chères filles.**

Un jour, pendant la maladie de notre bon père, ayant été le voir, je puis faire admirer sa grande charité. Il était, ce jour-là, très souffrant lorsque j'arrivai chez lui ; il venait d'avoir une grande faiblesse. Il nous fit signe, à moi et à la bonne sœur avec qui j'étais, de nous asseoir ; puis la personne qui le soignait nous raconta comment cela l'avait pris. Il était si ennemi de se faire servir pour épargner la peine aux autres, qu'il était allé, sans être accompagné, faire un tour dans la chambre voisine. Lorsqu'il revint, il se jeta sur

son fauteuil prêt à se trouver mal. Cependant il reprit ses forces et dit à la sœur qui était avec moi, en lui faisant signe avec la main : « — Il ne faut pas que cette sœur soit venue pour rien, » voulant dire qu'il comprenait que j'avais besoin de lui parler seul à seul. En effet, le bon Dieu permit qu'il reprit ses forces pour me parler. Il le fit avec tant d'onction, qu'il me toucha jusqu'aux larmes. Pour notre bon et vénérable père, parler de Dieu c'était sa vie, car il en parlait encore peu de temps avant sa mort. Voici ce qu'il me dit, la veille de Sainte-Madeleine : « — Mon enfant, ne vous privez jamais de la sainte communion; pour ce que vous venez de me dire, rappelez-vous les règles que je vous ai données pour combattre vos tentations et vos peines à se sujet. Le démon cherche à vous inquiéter à l'approche de nos redoutables mystères, parce qu'il sait que le fruit que vous en retirerez vous fera le plus grand bien. Sans doute il faut éviter la présomption, mais aussi il faut bannir cette grande crainte qui s'empare trop souvent de votre cœur; il faut tempérer ces deux défauts par une grande confiance en Dieu. Ainsi, mon enfant, croyez ce que je vous dis : confiance et amour, voilà ce que Dieu demande de vous. Adressez-vous demain à cette grande amante du Sauveur, sainte Madeleine, pour demander par sa puissante intercession la grâce d'être embrasée de l'amour divin. Que toute votre vie, mon enfant, soit une vie d'union à Dieu; conservez dans votre cœur ce désir de lui être unie par l'oraison et le souvenir fréquent de sa sainte présence; faites tout pour Dieu et en Dieu; en un mot, rapportez-lui toutes vos actions, et que la pureté d'intention les anime toutes. Pour suppléer à ce que je ne puis vous dire, vous prendrez dans votre *Imitation* le chapitre huitième du troisième livre, vous en ferez votre lecture réfléchie, et cela vous fera du bien.

» Allez, mon cher enfant, allez en paix au saint autel : vous n'avez rien à craindre..... humiliez-vous devant Dieu de vos

fautes... Je vais vous donner ma bénédiction... Priez pour moi. »  
— Après ce petit entretien, la sœur qui était avec moi rentra dans la chambre, et quel fut son étonnement de voir que notre bon et excellent père avait pu me parler quelques instants, malgré toute sa faiblesse. C'est que, chez lui, quand il s'agissait de consoler, de ranimer, d'encourager une âme de ses chères filles à qui il tenait tant, ses forces se ranimaient toujours; il mettait toute sa consolation à parler de Dieu et à en entendre parler.

27 juillet... — « Ma chère fille, que l'humilité soit la vertu à laquelle vous vous appliquiez toujours davantage! L'amour-propre s'attache à tout et se glisse partout, et si nous ne sommes sur nos gardes, il nous enlève tout le mérite de toutes nos actions. Je vous donne pour conseil, ma fille en J.-C., à l'exemple de sainte Marthe, d'animer toutes vos bonnes œuvres de l'esprit intérieur, de travailler toujours pour Jésus et pour sa gloire, et non pour la récompense qu'il doit vous donner. Comme dans cette communauté vous faites plus souvent les fonctions de Marthe que celles de Marie, à raison de toutes les œuvres qui sont établies dans cette maison, il faut que votre intérieur soit tellement occupé de Dieu que rien ne puisse le distraire. »

— Le jour de sa mort, je fus le voir à 11 heures du matin : je le trouvai encore tout plein de vigueur. Il me dit : « Ah ! ma sœur, quelle belle nuit j'ai passée ! c'est la plus belle de ma vie.... j'ai eu le bonheur de voir célébrer le saint sacrifice de la messe dans ma chambre et d'y faire la sainte communion. » Il passa six heures en préparation à cette grande action, et toute la journée qui la suivit en action de grâces; de sorte qu'il a rendu le dernier soupir en rendant grâces à Dieu de ce grand bonheur. Il me dit encore : — « Je ne puis plus vous être utile à rien pour le moment, nous nous verrons plus tard. J'ai encore sur la cheminée des papiers que j'ai besoin de mettre en règle : cela presse.... » On aurait dit qu'il pré-

voyait le moment de sa mort. Je me retirai d'auprès de ce vénérable père, le cœur navré de douleur en pensant que bientôt il me serait ravi. Je ne me trompais pas, car le même soir, à huit heures sa belle âme s'était envolée dans le sein de son créateur. Je le vis deux heures après qu'il eut expiré : je ne le trouvai pas du tout changé. La nuit qu'on le porta dans notre chapelle, je restai auprès de lui occupée tantôt à prier et tantôt à faire passer sur lui les objets que l'on me donnait. Au moment où on le mit dans le cercueil en plomb et où on le couvrit entièrement, je me rapprochai de lui et je l'arrangeai aussi bien que je pus ; il était toujours aussi souple que de son vivant. Je lui dis un dernier adieu, et la bière se ferma, dérobant à ma vue attendrie la présence de celui à qui je devais tout ce que je suis.... Je ne devais plus revoir ce bon père qui m'avait fait tant de bien ! Hélas ! le souvenir de ses vertus restera à jamais gravé dans ma mémoire et fera dans bien des circonstances toute ma consolation.

Une autre chose que sa profonde humilité lui faisait dire, était, lorsqu'on lui demandait s'il désirait qu'on dit la messe dans sa chambre : *Domine, non sum dignus*, tout en frappant sa poitrine. Il n'a célébré la sainte messe que trois fois et fait la sainte communion qu'une fois pendant tout le temps qu'a duré sa maladie. Quel sacrifice pour lui qui aimait tant à recevoir son Dieu ! Quand il parlait de la sainte communion, son cœur s'enflammait d'amour à la vue de tout ce que le bon Dieu a fait pour nous dans cet auguste mystère : aussi éprouvait-il une bien vive peine lorsque l'on se privait de la sainte communion.

La veille de l'Exaltation de la Sainte-Croix, il me parla ainsi : — « Mon enfant, tâchons, demain, de bien exalter la croix du Sauveur, en portant avec joie la portion de cette croix qui nous est échue de la main de notre Dieu. Vous le savez, ma sœur, elle est notre partage dans cette terre d'exil, nous ne pouvons pas vivre sans la croix :

et puisque vous avez le bonheur d'être l'épouse du Dieu crucifié, trouvez-vous heureuse quand il vous fait part d'une parcelle de sa croix, comme à sa fidèle épouse. Vous me dites souvent que vos épreuves sont bien grandes !... C'est que vous ne connaissez pas encore tout le prix de la croix, et que vous êtes bien faible dans l'amour de Dieu. Voyez les Saints : ils ne soupiraient qu'après les souffrances ; ils étaient contents d'être trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Cependant vous aspirez à la même récompense, et vous ne pouvez y prétendre qu'autant que vous aurez souffert comme eux. »

Il entendait aussi parler avec une grande satisfaction de tout le bien qui se faisait dans la congrégation des jeunes filles de la paroisse ; il ne manquait jamais de me demander comment allait cette Œuvre, si le bien s'y faisait, si ces filles étaient bien ferventes, et si les fêtes se faisaient avec beaucoup de pompe. Lorsque je lui disais que tout allait bien, il était très content. Il me faisait souvent raconter les instructions que l'on faisait.

---

**Instruction donnée par notre vénérable père et fondateur pour la retraite  
de la rénovation des vœux de l'année 1847.**

*Sur la vie intérieure.* — Premièrement, les avantages de la vie intérieure ; secondement, les moyens pour acquérir cette vie intérieure. Voici le texte de son instruction.

« Je vis.... non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Voilà, mes bien chères filles, les paroles du grand apôtre saint Paul. Oh ! que nous serions heureux si nous pouvions, à l'exemple du grand apôtre, dire : *Ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ !....* Mais voyons un peu, mes bien chères filles, ce que c'est qu'une âme intérieure. Les uns croient que, pour mener

cette vie dont il est ici question, il faut la chercher dans des voies extraordinaires de contemplation, d'oraison, d'extase, de ravissement en Dieu. Or, si la vie intérieure consistait dans toutes ces voies extraordinaires, il s'ensuivrait de là que très peu de personnes pourraient y aspirer. Voici donc en quoi consiste cette vie intérieure dont nous nous entretenons maintenant ; c'est dans la véritable abnégation de nous-même, dans un parfait renoncement à ses goûts, à son propre jugement, à l'immolation à chaque instant de sa volonté propre à ses idées, à sa manière de voir, pour ne voir que par les yeux d'autrui ; à renoncer à son humeur bizarre, capricieuse. Or, le faisons-nous toujours ?.... Que de reproches notre conscience n'a-t-elle pas à nous faire sur tous ces points ? — Mais voyons maintenant ce que c'est que la religieuse vraiment intérieure. C'est celle qui vit de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire qui s'applique, avant toute chose, dans toutes ses actions, à plaire à son Dieu ; qui parle, qui agit sous ses yeux ; qui tâche de se conformer en toutes ses actions à son divin modèle. Voyez-la, cette religieuse, animée de cet esprit intérieur, quel recueillement dans son oraison ! quelle profonde paix dans son union ou ses intimes communications avec son divin époux ! quelle ferveur et quel amour dans la sainte communion !.... Ses désirs pour ce pain de vie sont vifs et brûlants. Ah ! c'est la récompense de cette violence continuelle qu'elle se fait pour vivre de cette vie de mort, de crucifiement et de sacrifice qu'elle sait s'imposer pour plaire à Dieu. Oh ! non, il n'est pas donné à la langue du prêtre, quelque pure qu'elle soit et quoique sanctifiée tous les jours par le précieux sang de Jésus-Christ, il ne lui est pas donné, dis-je, de dire tout ce qui se passe dans cette âme, dans ces communications intimes avec Dieu. Ce sont des dons qui sont plus faciles à sentir qu'à exprimer. J'en appelle à vous, âmes intérieures, qui m'écoutez, qui depuis longtemps vivez de cette vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ !.... Si vous pouviez

ici me répondre, ah ! sans aucun doute vous me répondriez que c'est ainsi qu'en use ce Dieu bon envers toutes les âmes qui, pour son amour, ont su se vaincre et s'imposer les sacrifices qu'il a demandés d'elles.

Mais suivons-la encore, cette âme intérieure, et tâchons de nous édifier. Ne croyez pas que dans cette vie elle n'ait pas ses épreuves : car que n'a pas à souffrir quelquefois une âme intérieure ?... Le Dieu qu'elle aime se cache de temps en temps pour mieux se faire chercher : alors ce ne sont que peines dans son esprit, peines dans son cœur, dans son âme, peines dans ses exercices de piété, où elle ne trouve plus que sécheresse, que froideur ; peines sur les grâces qu'elle reçoit et dont elle croit abuser ; peines sur la fréquentation des sacrements, dont elle se croit toujours indigne. Alors que fera cette âme ? Se livrera-t-elle au trouble, au découragement ? Nullement ; elle sait que Dieu éprouve ceux qu'il aime et qu'il les rend semblables à son divin fils : aussi se trouve-t-elle toute heureuse d'avoir en elle quelques traits de ressemblance avec son divin époux, et elle répète tous les jours : Je meurs.

---

**Conseils que M. Garrigou a donnés à une religieuse pendant une retraite.**

Eh bien ! mon enfant, comment vous laissez votre retraite ? Sans doute bien fervente et toute disposée à vous consacrer à votre Dieu sans réserve et sans restriction aucune ? Dieu veut votre cœur, mais il le veut tout entier, et j'ai la douce confiance que c'est avec toute la générosité dont vous êtes capable que vous allez le lui donner, ce cœur qui était déjà à lui depuis si longtemps. Frappé d'un grand étonnement, vous devez vous écrier : Eh ! qui suis-je, Seigneur, moi, créature ingrate et infidèle qui vous ai tant offensé, pour mériter une si grande grâce !... Oh ! que votre cœur s'enflamme

d'amour et de reconnaissance pour un Dieu qui vous comble de tant de faveurs ! N'a-t-il pas tout droit d'attendre de vous que vous serez une épouse généreuse et fidèle ?

Je veux vous donner, pour préparation à la sainte communion que vous ferez demain, l'exemple de l'apôtre saint Thomas. Il avait été incrédule ; mais aussi voyez comme sa foi va triompher ! Aussitôt qu'il aura vu Jésus, il confessera sa divinité en s'écriant : **Mon Seigneur et mon Dieu!**... et le voilà déjà plein de zèle pour la gloire de son divin maître ; il va dans tout l'univers prêcher que Jésus est ressuscité, et cherche à le faire connaître et aimer de tous les cœurs. — Voici une devise que je vous donne, et qui sera désormais votre règle : **Souffrir et aimer !** Je ne vous dis pas : « **Souffrir ou mourir...** » mais « **Souffrir et aimer.** » Rappelez-vous souvent ces paroles.

Oh ! qui me donnera de connaître les avantages de la vie intérieure, dons si précieux et si désirables ! Oh ! qui me donnera d'entrer dans la carrière de cette vie d'union avec Dieu où l'on ne goûte que lui, où l'on n'aime que lui ! J'ai parlé, en second lieu, des moyens dont on doit se servir pour parvenir à cette vie intérieure. Le premier, c'est le recueillement ; le second, la présence de Dieu. Vous vous étonnez, mes bien chères filles, que je vous parle du saint recueillement dans une maison où tout vous y porte ? Serait-ce que, par hasard, on crût trouver dans cette communauté des âmes qui vécutent dans la dissipation ? Ah ! loin de moi une telle pensée ! je croirais faire injure à la fidélité que vous avez vouée à votre Dieu. Mais dites-moi, mes sœurs : s'il est bien vrai que nous menions une vie recueillie et intérieure, d'où vient donc que notre vie est si peu parfaite, et notre avancement dans la pratique de la vertu si peu sensible ? Pourquoi, à la plus petite épreuve, nous affligeons-nous ? Pourquoi ces saillies d'humeur et ces inégalités de caractère, ce dégoût dans vos exercices de piété ? Enfin, pour tout dire en un mot, pourquoi cet état de tiédeur dans le service de Dieu ?... Ah ! ne vous y

trompez pas, mes bien chères sœurs, c'est que vous ne connaissez cette vie intérieure qu'en spéculation, et guère dans la pratique. Oh ! je vous en conjure, demandez à Dieu, dans ces jours de grâce et de salut, l'intelligence de toutes ces choses, et commencez dès ce jour à vivre de cette vie de recueillement si nécessaire à l'âme religieuse. C'est alors seulement que vous goûterez la paix que Jésus-Christ promet à sa fidèle épouse. Que telle soit votre résolution dans cette nouvelle consécration que vous allez faire à Dieu de tout vous-même pour le servir plus fidèlement que par le passé. Dieu vous en fasse la grâce ! Ainsi soit-il.

---

Esprit de pénitence et de charité.

Notre bon père pratiquait des austérités corporelles. Une personne a vu une ceinture garnie de pointes, ainsi qu'une discipline dont il se servait habituellement.

Il ne demandait rien, et se contentait de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture. Le jour où il tomba malade, la sœur tourière ayant été le voir, le trouva mangeant un reste d'aliment de la veille. Pour son vêtement, il se refusait, par esprit de pauvreté, ce qui lui était nécessaire. On a trouvé la cravate qu'il portait le jour de sa mort toute brisée ; il raccommodait lui-même quelquefois sa soutane. Jamais il n'a exigé que nous l'aidassions dans la moindre chose. Il fallait user de finesse pour se procurer ses bas, ses gants, pour les raccommoder ; il craignait toujours de nous donner trop d'ouvrage. Pendant qu'il était malade, la sœur tourière qui le servait lui ayant porté un remède un jour de pluie, elle se mouilla en traversant la rue. Quelle ne fut pas sa sollicitude ! il ne cessait de la plaindre et de l'engager à se changer de vêtements. Il était si bon, si patient pour

nous supporter !... C'est surtout au confessionnal, lorsqu'on allait lui découvrir ses peines, que sa charité éclatait. Une sœur travaillée par des peines intérieures lui faisait-elle part de ce qu'elle souffrait, il compatissait à sa peine, l'encourageait, et ne la quittait pas qu'elle n'eût retrouvé la paix. « Laissez-moi tout ici, lui disait-il, je m'en charge. » Il ne recommandait rien tant que l'union des cœurs, le support des caractères ; il voulait qu'on excusât le prochain ; il disait que si nous avions à vivre avec des anges, nous n'aurions pas de mérite. « Ne regardez que ce qui est bon », répétait-il souvent.

Lorsqu'on se plaignait à lui de la difficulté que l'on éprouvait de faire oraison, il conseillait de faire tout en esprit d'oraison ; il recommandait de s'entretenir pendant la récréation des choses de Dieu ; — « Rappelez-vous, disait-il, ce qui vous a le plus frappé dans les lectures que vous avez entendues. »

---

#### Sa dernière maladie.

Notre vénéré fondateur a confessé jusqu'à son dernier jour ; il était content, ce père mourant, de pouvoir donner ses derniers avis à des enfants qu'il chérissait. Son amour pour Dieu allait toujours croissant. A mesure qu'il approchait de son terme, ses paroles devenaient plus enflammées ; l'oppression était si forte qu'elle l'empêchait de respirer à son aise ; il faisait malgré cela un effort pour prononcer les paroles brûlantes qui sortaient de son cœur. Il disait à la sœur tourière qui le servait : « Faites tout pour Dieu, afin que cela vous soit méritoire pour le ciel. » Il recevait ses services avec reconnaissance, lui faisant toujours ses excuses de la peine qu'il lui donnait : ce qui arrachait des larmes des yeux de cette bonne sœur. Il lui obéissait comme un petit novice : ainsi il l'envoyait chercher

pour lui demander ce qu'il fallait prendre. Un jour qu'on lui avait porté des biscuits à la cuiller, il en mangea un. — « Faut-il que j'en mange un autre », lui demanda-t-il? — Oui, mon père; et il obéit. Trois jours avant sa mort, elle lui demanda de prier le bon Dieu pour elle lorsqu'il serait au ciel. — « Oui, je le ferai; mais tout ce que je désire, que la paix règne toujours parmi vous. »

Sentant approcher son dernier moment, il témoigna à la sœur tourière qui le soignait, le désir qu'il avait qu'elle ne le quittât pas. — « Restez... ne vous en allez pas, lui disait-il, ne vous en allez pas. » Il s'était occupé d'affaires le jour même de sa mort. Le matin, une sœur étant venue lui parler, il lui dit : — « Pressons-nous bien, j'ai là une affaire qui n'est pas encore terminée », en lui montrant un papier qui était sur la cheminée. On aurait dit qu'il se préparait pour un long voyage. Il disait à la sœur : — « Il faut que je m'en aille ! J'ai fait des fondations, mais il faut maintenant que je pense à en faire une pour moi. » Il se tenait continuellement en la présence de Dieu. La sœur remarquant qu'il était toujours assoupi, lui dit : Mon père, vous dormez ? — « Non, répondit-il, je fais ma méditation. » Il était dans son fauteuil, devant la cheminée où était placé un crucifix et un reliquaire; en fixant son crucifix, on l'entendait prononcer avec amour ces paroles : — « Mon Dieu, faites-moi miséricorde ! mon Dieu, ayez pitié de moi !... » Se sentant étouffé par l'oppression, il demanda à la sœur s'il fallait qu'il se forçât pour cracher. Elle lui répondit que non, que cela pourrait lui faire mal; il reprit : — « Eh bien ! restons-en là, il faut que je vous obéisse. » Bientôt après, le mal augmentant, la sœur lui dit : Mon père, le bon Dieu vous envoie sa croix. Il répondit qu'il y était attaché et qu'il ne la perdait pas de vue. Le bon Dieu, répliqua-t-elle, vous fait part de sa couronne d'épines. — « Oui, je suis le membre d'un chef auguste couvert de plaies et couronné d'épines. » Il tenait alors ses mains jointes et ses yeux

étaient fixés sur son crucifix. La sœur lui en présentant un à baiser, il le colla à ses lèvres mourantes avec respect et amour. Il dit à la sœur : — « Je vous laisse sur le Calvaire, il ne vous manquera pas de croix ; faites-en un bon usage... » Peu d'instants avant de mourir, il donna sa bénédiction aux personnes qui étaient présentes ; une faiblesse le prit vers les huit heures du soir ; à peine eut-on le temps de lui donner l'extrême-onction qu'il s'endormit dans le Seigneur avec paix et amour.



FIN.

